

■ Gérard Bonnet ■

# Défi à la pudeur

Quand la pornographie devient  
l'initiation sexuelle des jeunes



■ Albin Michel ■

DÉFI À LA PUDEUR

Gérard Bonnet

DÉFI  
À LA PUDEUR

Quand la pornographie devient  
l'initiation sexuelle des jeunes

Albin Michel

Éditions Albin Michel

# LA PÉDÉ

Éditions Albin Michel

© Éditions Albin Michel S.A., 2003  
22, rue Huyghens, 75014 Paris  
[www.albin-michel.fr](http://www.albin-michel.fr)  
ISBN 2-226-13673-8

*À Antoine*

## INTRODUCTION

### Le devoir d'exhibition

En 1981, je concluais l'introduction du premier ouvrage issu de ma thèse sur l'exhibitionnisme par les termes suivants : « Qui n'est pas exhibitionniste aujourd'hui !... Aucune existence sociale n'est promise à qui n'accepte pas de se montrer et malheur à celui qui ne sait pas mettre en valeur ses possibilités réelles. "Montrez-vous !" lui dira-t-on. Il y aurait beaucoup à dire sur cette tendance d'un point de vue sociologique et politique. C'est un autre travail... L'exhibitionnisme est un signe des temps<sup>1</sup>. »

Cet autre travail, j'ai décidé de l'entreprendre aujourd'hui, car les faits ont largement dépassé le constat social auquel j'ai été conduit à l'époque en écoutant et en analysant des sujets perturbés. Aujourd'hui, la société est exhibitionniste, tout le monde participe plus ou moins de cette tendance, c'est même indispensable si l'on veut s'imposer sur la scène sociale, y trouver sa place, y exercer ses compétences. Cela commence avec le curriculum vitae que l'on apprend à rédiger à l'orée du tout premier emploi en se mettant le plus possible à son avantage ; cela se poursuit lorsqu'on s'exerce à se présenter comme

---

1. G. Bonnet, *Voir Être vu*, t. 1, *Études cliniques sur l'exhibitionnisme*, PUF, 1981, p. 16.

## *Défi à la pudeur*

il convient pour obtenir la place convoitée ; cela se conforte enfin par la suite en jouant le plus habilement possible des rites de prestance en usage de façon à gravir rapidement les échelons de la carrière. Quant à celui qui ne trouve pas le créneau qui lui convient pour faire valoir ses compétences, rien n'est perdu s'il parvient à faire parler de lui dans les médias, passe à la télé dans une de ces exhibitions publiques dont elle a le secret.

Pourquoi pas ? dira-t-on. Il faut bien se faire connaître. Dans le monde où nous vivons et qui n'a jamais été aussi étendu, compliqué, stratifié, il n'y a qu'une manière de percer : recourir aux moyens qui frappent le plus grand nombre. Les publicitaires sont passés maîtres dans l'art de les déceler, de les exploiter, d'en tirer le meilleur parti possible, et si nous voulons réussir, nous n'avons pas vraiment le choix.

Sans doute, mais ce n'est pas une raison pour l'accepter aveuglément, se soumettre sans réfléchir aux obligations qu'il nous impose et qui prennent aujourd'hui les proportions d'une véritable aliénation. Car ce devoir de s'exhiber et de s'exhiber toujours plus pour faire sa place dans la communauté des hommes n'est pas sans conséquences, et je n'en envisagerai qu'une, une seule, qui suffit largement je pense à interroger le réseau d'obligations dans lequel il nous prend et les conséquences qui s'ensuivent.

Pour la psychanalyse en effet, il faut se rendre à l'évidence : cet exhibitionnisme collectif de type social, professionnel, politique, s'accompagne en profondeur d'un exhibitionnisme sexuel qui croît dans les mêmes proportions, ce qui est dans l'ordre des choses. Étant donné que nos tendances les plus actives prennent leur source et leur dynamisme dans notre inconscient sexuel, il suffit qu'on les surinvestisse pour que cela entraîne par le fait même une intensification de leur soubassement sexuel. Je n'en veux pour preuve que la croissance quasi propor-

## *Le devoir d'exhibition*

tionnelle des procédures sociales d'exhibition et des mises en scène pornographiques. Ces dernières se font de plus en plus obscènes et virulentes au fur et à mesure que les exigences sociales et professionnelles le deviennent, comme si l'exhibitionnisme social ne pouvait s'exercer sans exhiber ses dessous, comme s'il ne pouvait s'empêcher de s'exhiber à son tour en révélant le fondement des exigences que la société actuelle impose à ceux qui souhaitent y faire leur place. Certains y voient une « véritable addiction collective<sup>1</sup> », une toxicomanie d'un autre type, une forme de dépendance de plus en plus tenace à ce mode de représentations.

C'est inévitable ! diront d'autres. Et après tout, mieux vaut cette dépendance que celle qui conduit à tous les excès destructeurs qu'on voit s'étaler sous nos yeux tous les jours ! D'autant que celle-ci est finalement assez révélatrice. Il y a quelque chose d'indécent dans la façon dont chacun est contraint à s'exhiber pour exister aujourd'hui et cette dépendance aux images pornographiques en vidéo, sur internet, dans la publicité nous oblige à en prendre conscience. L'un ne va pas sans l'autre, et cet autre nous oblige à regarder en face comment nous sommes conduits à nous prostituer pour faire notre place au soleil. En mesurant l'ampleur du phénomène porno, du fameux « consensus pornographique<sup>2</sup> », on finira peut-être par avoir honte de ce devoir d'exhibition et par chercher s'il n'y a pas d'autre solution possible.

Sans doute, et je le souhaite vivement, je dirai pourquoi par la suite. Mais voilà que depuis peu on s'aperçoit qu'il n'est plus possible d'attendre parce qu'il y a péril en la demeure. On prend conscience que cet exhibitionnisme sexuel génital adulte collectif à tout-va atteint de

---

1. X. Deleu, *Le consensus pornographique*, Mango documents, 2000, p. 11.

2. *Ibid.*

## *Défi à la pudeur*

plein fouet les enfants, les adolescents et les personnes dites sensibles. Quelles que soient les précautions prises pour éviter qu'ils ne voient les films ou les images pornographiques, ils sont de plus en plus nombreux à s'y trouver confrontés. Plusieurs enquêtes, des ouvrages, des articles démontrent que beaucoup d'entre eux sont désorientés, perturbés et en tout cas pernicieusement influencés dans leur façon d'aborder la sexualité. Je rappelle simplement quelques-uns des chiffres que l'on trouve maintenant dans la plupart des publications bien informées : en 2002, les chaînes de télévision envisagées dans leur ensemble diffusaient chaque mois 943 films à caractère pornographique (*Le Monde* du 10 juillet 2002). Parmi les cassettes vidéo louées, 30 % concernaient des films classés X. En CM 2, un enfant sur deux dit avoir vu un film de ce type, et la plupart des adolescents affirment en avoir visionné au moins un à l'insu de leurs parents, tandis que beaucoup d'entre eux s'en passent régulièrement des quantités sans que ceux-ci s'en aperçoivent. « Aucune disposition ne limite l'accès des enfants de moins de douze ans pour la vente ou la location de sa cassette ou de son DVD. De même pour un film interdit aux moins de seize ans<sup>1</sup>. »

Et quand bien même on parviendrait à maintenir les plus jeunes à distance de toutes ces productions, il en resterait une à laquelle ils ne peuvent absolument pas échapper, à moins que l'on ne fasse d'eux des enfants bulles ! Je veux parler des images publicitaires qui mettent en scène des postures sexuelles de plus en plus obscènes. Elles ne sont pas seulement omniprésentes sur nos écrans, on les trouve répétées à tous les carrefours de nos cités, et beaucoup d'entre elles donnent à voir de véritables simulations de coïts directement inspirés

---

1. Je cite le rapport sur « l'environnement médiatique des jeunes de 0 à 18 ans », transmis à Ségolène Royal en 2002.

par les scénarios pornographiques les plus choquants. Les enfants et les adolescents y sont confrontés à longueur de journée sans même que nous y prenions garde. Telle publicité pour la barre Magnum transforme la femme suçant la glace en une partenaire pratiquant une fellation. D'autres simulent des éjaculations, présentent un homme en érection avec des femmes agenouillées à ses pieds, miment des scénarios sado-masochistes à peine déguisés, figurent un œil sous la forme d'une vulve géante pour vanter une marque de lunettes... Chacun trouvera facilement dans son environnement immédiat de quoi compléter le tableau<sup>1</sup>.

Et pourtant, « le code pénal sanctionne tout diffuseur diffusant un message à caractère violent ou pornographique susceptible d'être vu par un mineur<sup>2</sup> ». Il est donc plus que temps d'analyser ce phénomène en profondeur pour déceler à quoi il correspond exactement et ce qu'il signifie.

Après mûre réflexion, j'en suis arrivé à cette conviction qui sera le principal argument de ce livre : ce qui apparaît au plus grand nombre aujourd'hui comme la conséquence malheureuse d'un travers du moment, comme « un dommage collatéral » ainsi que le formulent si bien nos stratèges, est un fait inconsciemment voulu et recherché. Le matraquage de tous les sujets sensibles, enfants, adolescents, personnes fragiles, par des images pornographiques de plus en plus violentes n'est pas l'effet indirect de l'exhibitionnisme ambiant, c'en est la raison d'être. Tous ceux qui élaborent ces images, qui les diffusent ou qui les laissent diffuser le font pour assouvir une jouissance perverse d'une très forte intensité. On stigmatise aujourd'hui à juste raison l'exploitation sexuelle des enfants et des mineurs en Thaïlande,

---

1. On en trouvera d'autres dans X. Deleu, *op. cit.*, p. 28.

2. Rapport précédemment cité, p. 1.

## *Défi à la pudeur*

dans certaines régions de l'Amérique latine, dans les milieux s'adonnant à la pédérasie. Ce n'est là qu'un aspect d'une calamité qui menace aujourd'hui tous les enfants du monde. Il ne suffit pas de s'en prendre aux pédophiles avec un acharnement qui tient parfois de l'obsession, il est temps que chacun balaie devant sa porte, car cette exploitation commence par images interpolées dans nos propres maisons<sup>1</sup>.

Je vais donc inverser le raisonnement que j'ai d'abord suivi à propos du devoir d'exhibition en me livrant à une observation extérieure, et partir cette fois du constat suivant : le phénomène collectif que ce curieux devoir engendre et produit n'est que la face émergée d'un iceberg obscène, qui veut que les adultes aujourd'hui agressent les personnes les plus sensibles en leur infligeant la vision de leur sexualité génitale de la façon la plus triviale et la plus directe possible<sup>2</sup>. *L'impact des images pornographiques sur les plus jeunes n'est pas un effet secondaire, c'est le but inconsciemment recherché.* Et il n'est pas seulement recherché par un certain nombre d'individus infiltrés dans la société que l'on pourrait considérer comme pervers : il l'est par tous les hommes aujourd'hui, qui entretiennent un système qui leur apporte le surcroît de jouissance dont ils ont besoin pour survivre. Nous sommes tous partie prenante de ce système. Tant qu'on n'aura pas mesuré la profondeur et la raison d'être de ce comportement bizarre et déviant, toutes les recommandations et interdictions que l'on pourra mettre en

---

1. « Des assistantes sociales ont témoigné de ce que les perturbations induites par le visionnage de ce genre de programmes par des enfants jeunes pouvait induire des perturbations psychiques et des dérèglements de comportements analogues à ceux d'un abus sexuel. » Rapport précédemment cité, p. 136.

2. F. Guattari voyait déjà dans le cinéma « une gigantesque machine à modeler notre libido sociale » ; « Le divan du pauvre », in *Communications*, n° 23, 1975.

## *Le devoir d'exhibition*

place resteront lettre morte : au contraire, elles ne feront qu'intensifier le phénomène. Face au déferlement des images pornographiques à travers tous les médias quels qu'ils soient, on ne s'en tirera pas en mettant au point des décodeurs plus sûrs, en édictant des interdictions plus ciblées, plus précises : ce qui arrive n'est ni la faute des parents ni celle des enseignants ou de l'État. C'est le fait d'un monde humain désorienté qui se laisse prendre aveuglément aux tourbillons de l'une des pulsions les plus nécessaires à toute mise en relation, sans se rendre compte qu'au-delà d'un certain seuil, elle devient inévitablement mortifère.

La première tâche qui s'impose est la suivante : situer le déferlement des images pornographiques parmi les plus jeunes et les plus sensibles dans ce contexte relationnel adultes/mineurs où elle trouve son origine et sa raison d'être. On pourra dès lors se poser une première question : d'où vient-il qu'aujourd'hui les adultes responsables de l'avenir du monde expédient des images de leur sexualité qui sont tronquées, déformées, caricaturées à l'extrême vers des sujets qui ne sont pas aptes à les recevoir et que cela va inévitablement marquer pour la suite de leur existence ? À qui profite ce crime, car on verra que c'en est un pour certains et dans certaines occasions ? On pourra ensuite envisager le poids des images pour elles-mêmes, mesurer ce qu'elles représentent exactement pour un psychisme en gestation, préciser un peu plus pourquoi elles ont un tel impact et comment il est possible de réagir sur le moment. Enfin, dans un troisième et dernier temps, on verra en quoi et pourquoi l'exhibition du sexe n'est pas un mal en soi, elle est même nécessaire : c'est un passage vers la découverte de sa beauté intrinsèque et de toute forme de beauté quelle qu'elle soit, et l'obscénité déplaisante de la plupart des représentations actuelles constitue à n'en pas douter un obstacle sur le chemin de cette découverte.

## Défi à la pudeur

Une dernière précision. J'ai longuement hésité à intervenir directement et clairement dans ce débat crucial : la psychanalyse a suffisamment démontré les risques de la répression des pulsions pour qu'elle ne vienne pas aujourd'hui encourager un nouvel ordre moral quel qu'il soit. Si je m'y suis résolu, c'est que les temps ont changé. La plupart des observateurs avertis estiment que nous avons affaire avec le déferlement des images obscènes à un « nouvel ordre sexuel<sup>1</sup> », et je pense que la psychanalyse a son mot à dire pour critiquer et déconstruire ce nouveau carcan invisible qui ne vaut guère mieux que celui qui l'a précédé. J'ai appris à l'écoute de centaines de sujets en analyse que le psychisme humain est un système extrêmement fragile et que l'excès cultivé et entretenu de l'une de ses tendances ouvre la voie à une dépendance à long terme : *on parle beaucoup aujourd'hui d'écosystème, mais on oublie qu'il existe aussi un psychosystème, et que la pollution systématique de ce système-là a des conséquences infiniment plus graves que celle qui infeste la planète aujourd'hui*. Ce psychosystème est à base de désirs sexuels enfouis, y compris chez les sujets les plus jeunes, et en comprenant mieux comment il fonctionne, on sera mieux à même de mesurer les risques que nous leur faisons encourir en leur déversant des représentations trop brutales à travers tous les médias qui sont à notre disposition.

Les poètes et les grands créateurs sont probablement les mieux placés pour tirer la sonnette d'alarme et nous ouvrir de nouvelles perspectives, je dirai pourquoi et comment dans les derniers chapitres. Mais je ne résiste pas à l'envie d'en citer dès maintenant au moins un qu'on ne peut vraiment pas taxer de frilosité ou de pudibonderie, il s'agit d'Octavio Paz, prix Nobel de littérature, proche des surréalistes et auteur de *La flamme*

---

1. Titre de l'ouvrage que Christian Authier consacre aux éditions Bartillat (2002) à l'inflation de la sexualité pornographique aujourd'hui.

## Le devoir d'exhibition

*double*<sup>1</sup>. Il écrit en particulier : « Il est surprenant qu'à une époque où l'on parle tellement de droits humains, on tolère la location et la vente, comme appâts commerciaux, d'images de corps masculins et féminins, à seule fin de les exhiber, sans en exclure les parties les plus intimes. Le scandale n'est pas dans le fait qu'il s'agisse là d'une pratique universelle et admise par tous, mais que personne ne se scandalise, nos ressorts moraux se sont engourdis... » « Je ne réclame nullement le retour à la morale odieuse des interdits et des châtements : je tiens seulement à faire remarquer que les pouvoirs de l'argent et la morale du lucre ont transformé la liberté d'aimer en servitude<sup>2</sup>. » Et il se permet cet avertissement qui nous oblige à réfléchir sur les conséquences de ces images sur les jeunes aujourd'hui : « Le déclin de notre image de l'amour serait une catastrophe plus grande que l'effondrement de nos systèmes économiques et politiques : ce serait la fin de notre civilisation. C'est-à-dire de notre manière de sentir et de vivre<sup>3</sup>. »

Pourquoi mettre l'accent premier sur l'exhibitionnisme alors que, du point de vue le plus direct et le plus immédiat, c'est à un véritable voyeurisme de masse que l'on a affaire aujourd'hui ?

Il faut en convenir : les images pornographiques actuelles sont recherchées, fabriquées et financées par tout un monde avide de s'y complaire, et sans cette avidité visuelle elles n'existeraient pas. Cela dit, je me situe ici du point de vue des effets qu'ont ces images sur les sujets sensibles, et, à cet égard, tous les adultes responsa-

---

1. Gallimard, 1994.

2. *Op. cit.*, p. 147 et 148, c'est moi qui souligne.

3. *Ibid.*, p. 124.

## *Défi à la pudeur*

bles se retrouvent du même côté de la scène : ils font partie des gens qui s'exhibent à travers elles. Le phénomène pornographique n'a d'effet et de sens pour les plus jeunes que parce qu'il intervient dans le cadre de la relation adultes responsables/sujets en devenir, c'est donc dans ce contexte qu'il faut d'abord l'envisager, et c'est exactement celui de l'exhibitionnisme au sens le plus classique du terme.

Pour les sujets confrontés aux productions exposant toutes les postures de la sexualité adulte sans aucune retenue, celles-ci ne peuvent venir que d'un adulte qui connaît les choses de la vie ou de la jouissance et qui est le seul à en détenir les secrets. Un conte d'Hoffmann illustre fort bien et de façon prémonitoire la situation dans laquelle ils se trouvent, il s'agit de *L'Homme au sable*. L'enfant Nathanaël a entendu maintes fois sa mère lui dire au moment d'aller se coucher que l'homme au sable va passer, et quand il la questionne sur l'identité de ce personnage, elle lui répond naturellement que c'est une fable, une façon de parler. Malheureusement, la bonne vient affirmer le contraire, elle prétend qu'il s'agit d'un homme dangereux : celui-ci jette effectivement du sable dans les yeux des enfants qui refusent d'aller au lit, et ce sable fait sortir les yeux des orbites, après quoi il les donne à manger à ses propres enfants.

Le conte illustre le risque que l'on prend quand on fait croire à l'enfant que telle image est véridique. Petit, il veut vérifier si l'adulte a raison, et c'est pourquoi Nathanaël se cache un jour pour assister à une rencontre entre son père et un certain Coppélius. Les voyant se quereller autour du feu, il est persuadé que celui-ci vient effectivement pour lui arracher les yeux, ce qui le précipite dans une première crise de folie. À l'adolescence, nouvelle conséquence grave : à la vue d'une superbe automate, il est convaincu de découvrir la femme de ses rêves, il en tombe amoureux jusqu'au jour où, confronté

à la vérité, il a une seconde crise. Enfin, au moment où il est en passe de s'unir à une femme réelle et aimante, il aperçoit à travers une longue-vue trompeuse l'image de son séducteur d'origine, celui qu'il a surpris dans le bureau de son père, et il se jette du haut d'une tour.

À l'origine des images pornographiques actuelles, on a toujours des Coppelius et des servantes maléfiques qui « en jettent plein les yeux » aux enfants, et qui leur font croire que ces images sont réelles de façon à exercer sur eux un pouvoir démoniaque. À l'inventivité spontanée et vivante de l'enfant, source de sa vie et de son dynamisme, ils substituent une vision des choses d'un réalisme paralysant et ils la lui imposent, ce qui constitue un moyen d'aliénation sur le moment même et à chacune des périodes cruciales de l'existence. L'enfant se trouve ensuite piégé à chacune des étapes où il a besoin de puiser dans le trésor de ses images intérieures pour faire face aux grands problèmes de l'existence.

Certes, et le conte en témoigne, il a toujours fallu se montrer et imposer la vision de ses prérogatives phalliques pour s'imposer sur la scène politique et sociale, il suffit de jeter un coup d'œil sur les livres d'histoire pour en avoir de nombreuses illustrations. Quand on lit par exemple la chronique du docteur Héroard, médecin du futur Louis XIII, on s'aperçoit qu'on s'intéressait de très près à ses possibilités en la matière, de trop près diront certains<sup>1</sup>. Qu'on jette un coup d'œil sur la littérature du siècle dernier et l'on verra que les pratiques pédophiles n'étaient pas rares dans certains établissements parmi les mieux cotés.

Cela dit, cette monstration n'a jamais pris les proportions qu'on lui connaît aujourd'hui, et surtout elle n'a jamais eu autant de moyens artificiels à sa disposition,

---

1. P. Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Le Seuil, 1973.

## Défi à la pudeur

permettant une démultiplication de ses effets à l'infini. Il existe un abîme entre les pratiques décrites dans certains romans du siècle dernier et les faits divers de pédophilie les plus récents, où l'on apprend que des parents prostituent effectivement leurs enfants depuis l'âge de six mois, deux ans ! On retrouve le même abîme entre les faits d'exhibitionnisme qui ont existé de tout temps au milieu de beaucoup d'autres tendances et l'exhibitionnisme massif auquel nous sommes confrontés aujourd'hui.

En quoi est-il pornographique et non pas plus simplement érotique ou sensuel ? Si l'on s'en tient à l'étymologie, l'érotisme se situe du côté de l'amour (*eros* en grec), il concerne deux partenaires complices et consentants dans la recherche du plaisir. La pornographie se situe du côté de la prostitution (*porneia* en grec) et présuppose un rapport vénal d'emprise ou de domination. L'image pornographique est une représentation de la sexualité telle qu'on n'en voit que sa dimension performante, à même le corps, réduisant la rencontre à une procédure de possession sans limites. Elle caricature un certain nombre de comportements sexuels pour frapper le spectateur, créer en lui une impression forte et durable et il pourra difficilement s'en départir dans la mesure où ils rejoignent des fantasmes inconscients fortement investis par le passé dont il a souvent perdu tout souvenir.

Certains se demanderont si les scènes de violence extrêmement brutales et pénétrantes qu'utilisent certains films ou certaines informations pour frapper les spectateurs ne sont pas infiniment plus dommageables que les images pornographiques. Je pense à *Scream*, et aux adolescents qui en ont été impressionnés au point d'en rejouer telle scène : ce film a donné lieu à beaucoup de commentaires, dont il ressort que la vision particulièrement élaborée des scènes de violence a eu sur eux

un effet déclenchant. Il s'agit donc d'un problème réel, grave, et sur lequel il faut mener une réflexion sérieuse et approfondie.

Mais je ne pense pas que les images pornographiques aient des effets moins dommageables et c'est ce que je voudrais précisément souligner dans ce livre. Quoi que l'on pense, ce sont aussi des scènes de violence aux yeux des plus jeunes, des corps à corps où l'un tire son plaisir de l'autre en utilisant tous les moyens possibles, en recourant à des pratiques dont la brutalité a dans son inconscient les mêmes échos que les scènes de violence en tant que telles.

Par ailleurs, *la sexualité représente pour l'homme le moyen par excellence pour faire pièce à ses tendances destructrices et mortifères*, et il n'est pas sans conséquences qu'elle se retrouve mise à leur service. Les jeunes qui passent à l'acte sous l'emprise de scènes de violence ne le font pas seulement parce qu'ils ont intériorisé ces scènes, mais parce qu'ils n'ont pas pu élaborer des fantasmes sexuels constructifs et positifs qui leur fassent contrepoids. C'est probablement le cas pour ceux qui se sont inspirés de *Scream* : on dit qu'ils devaient être déjà perturbés, mais la façon dont on leur présente la sexualité aujourd'hui ne peut que créer un terrain favorable à de telles perturbations. L'exemple des frères Jourdain, assassins de quatre jeunes filles dans le Nord en 1997, est instructif : les experts ont constaté que les deux frères étaient des consommateurs effrénés de films pornos.

Une dernière précision. La psychanalyse, comme d'ailleurs la psychologie clinique qui lui est souvent associée dans la pratique quotidienne, n'est pas une science prédictive<sup>1</sup>, elle ne peut jamais préjuger de l'évolution d'un

---

1. J'ai développé et explicité cette affirmation dans un chapitre de mon livre *Les voies d'accès de l'inconscient*, Éditions universitaires, 1987, p. 75.

## *Défi à la pudeur*

sujet particulier. Par contre, elle est à même de se fonder sur un certain nombre d'évolutions psychologiques constatées pour estimer qu'il vaut mieux éviter aux sujets sensibles certaines expériences ou certains chocs quand cela est possible. C'est pourquoi, quelle que soit la nature du traumatisme, on ne peut jamais en déduire à 100 % qu'il en résultera un dommage psychologique grave pour l'enfant. Énoncer de façon péremptoire comme le font certains que l'on fabrique automatiquement de futurs délinquants sexuels relève de la projection pure et simple. Il faut rappeler au contraire que notre psychisme possède des ressources insoupçonnées qui lui permettent souvent de transformer ce qui aurait pu être un traumatisme en source d'invention ou de créativité : il est clair par exemple que les parents de Salvador Dali auraient été mieux inspirés de ne pas appeler leur fils du même prénom que l'enfant qu'ils venaient de perdre et que cette erreur, il l'a dit, ne lui a pas facilité la vie. Et pourtant, grâce à son don créateur, il est parvenu malgré tout à se surpasser et à devenir un peintre extraordinaire, avec quelques travers qui peuvent aisément se comprendre. Cette capacité à inverser une source de traumatisme en potentialité positive a été étudiée et valorisée par B. Cyrulnik en termes de résilience et nous allons nous employer ici à voir comment la mettre en œuvre ou la faciliter. *Celle-ci suppose néanmoins que l'enfant et l'adolescent bénéficient d'un climat favorable et d'une réelle vitalité psychique, ce qui n'est pas donné à tout le monde, c'est pourquoi il est préférable de prendre le moins de risques possibles, comme on le fait dans tous les autres domaines de l'existence.*

Les choses étant ce qu'elles sont, la parade la plus sûre consiste finalement à regarder les choses en face et à tenter de comprendre ce qui conduit les adultes aujourd'hui à agir de la sorte, et les plus jeunes à s'y laisser prendre aussi facilement.

# I

*De l'exhibitionnisme individuel  
à l'exhibitionnisme pornographique collectif*



L'exhibitionnisme est d'abord et avant tout un mode de relation, une façon d'établir un lien sexuel à distance et de l'imposer à l'autre sans tenir compte de son point de vue. Imaginons que j'entre dans un espace qui est nouveau pour moi, et que quelqu'un s'y dénude volontairement à mon approche : à moins d'être aveugle, je peux difficilement m'empêcher de réagir, que ce soit en regardant, en détournant les yeux ou bien en lui manifestant mon rejet ou ma réprobation. Quoi que je fasse, et quel que soit l'intérêt de la personne en question, j'ai été marqué par ce qu'il a montré ainsi que par le lien qui s'est ainsi créé. Une relation de séduction s'est établie.

Il en va de même pour l'exhibitionnisme qui s'exerce collectivement par l'entremise du déferlement des images pornographiques : les enfants et les adolescents qui débarquent sur la planète adulte sont conduits un jour à y prêter attention d'une manière ou d'une autre, et quoi qu'ils fassent, elles les pénètrent, ils en sont inévitablement marqués. Ceux qui les ont fabriquées ou qui facilitent leur diffusion établissent par là un mode de relation dissymétrique dont ils sont les maîtres et qu'ils peuvent actionner à leur guise.

Autrefois, les enfants et les jeunes étaient soumis dure-

## *Défi à la pudeur*

ment à la loi des parents et des adultes en général, par l'entremise d'un certain nombre de règles, d'obligations, de traditions qu'on appliquait plus ou moins à la lettre. Aujourd'hui, la plupart des éducateurs s'y refusent car cette façon de faire passe pour périmée, déplacée. Mais sans qu'on s'en rende compte, cette coercition a été remplacée par l'emprise des images dont le pouvoir de domination n'a rien à envier au précédent. Toutes les époques ont connu le pédagogue sévère et pointilleux et le pédagogue gentil, trop gentil quelquefois, qui va marquer son élève pour la vie. Aujourd'hui, le premier a cédé la place au second, celui-ci a adopté des stratégies plus discrètes, et les inconvénients n'en sont pas moins problématiques.

Pourquoi se comporte-t-on de cette façon ? Dans l'intérêt de qui et pour quel bénéfice ?

## Comment peut-on être exhibitionniste ?

Que l'inflation des images pornographiques s'inscrive dans une relation de type exhibitionniste, beaucoup le pensent et l'affirment aujourd'hui. Mais il en est peu qui mesurent vraiment la portée et la signification de ce terme : comme la plupart des catégories psychopathologiques – hystérie, paranoïa, perversion –, celle-ci est passée dans le langage courant et s'est banalisée. C'est pourquoi je vais commencer par un rapide rappel de son origine et de sa portée exacte, de façon à préciser à quel titre et pourquoi je l'applique au phénomène actuel. L'enjeu est de taille. Car si je me permets de dire que la vision de ces images par l'enfant et l'adolescent n'est pas une conséquence fortuite mais qu'elle est voulue, planifiée, qu'elle fait partie des buts de l'exhibitionnisme ambiant, c'est précisément en me fondant sur ce que nous savons de la perversion correspondante.

### *La pulsion n'est pas la perversion*

Le terme exhibitionnisme a été inventé par un aliéniste du XIX<sup>e</sup> siècle, dénommé Lasègue, en 1877 : il désignait par ce terme la pratique de certaines personnes qui exhibent leur sexe de façon compulsive et incontrô-

## Défi à la pudeur

lable face à des enfants ou à des personnes sensibles. Cette « invention » s'inscrit dans l'atmosphère de l'époque où l'on assiste à ce que Georges Lantéri-Laura appelle « l'appropriation médicale des perversions » qui vise à soustraire ces personnes à une répression injuste et inutile. Ce qui avait d'abord été un *péché*, puis grâce au code pénal un *délit*, devient avec l'invention de ce terme une *pathologie* bien précise qui va être étudiée et commentée par quelques autres grands noms de la médecine du moment tels que Magnan (1890) et Garnier (1900). Avec ces auteurs, l'exhibitionnisme devient une forme de déséquilibre psychique, une espèce particulière de maladie mentale.

En 1905, dans le petit opuscule qu'il intitule *Trois essais sur la théorie sexuelle*<sup>1</sup>, Freud fait subir au terme une mutation considérable : non plus réservé à une certaine catégorie de malades, il désigne pour lui l'une des grandes tendances universelles communes à tous les êtres humains. Dans ces conditions, nous sommes tous des exhibitionnistes. C'est une façon de se poser face aux autres qu'utilisent couramment les enfants, qu'on voit se manifester chez les adolescents à certains moments difficiles, qui revient dans bien des mots d'esprit et qui donne même lieu à un rêve typique : c'est le fameux rêve de nudité. Tout le monde a fait un jour ou l'autre ce genre de rêve : on se trouve dehors, ou au milieu d'un cercle d'amis, et on s'aperçoit avec un certain effarement qu'on a oublié d'enfiler sa culotte, sa robe, ou bien qu'on est sans slip et sans pantalon. Le plus curieux, c'est que les autres ont l'air de ne rien voir, ils sont indifférents. Et finalement, le rêve se termine sur un moment de paralysie, où l'on ne sait plus quoi faire, comment se comporter. Ce rêve est très fréquent en

---

1. Pour ce texte, que je citerai régulièrement dans les pages qui suivent, je me réfère à l'édition publiée par Gallimard en 1987.

### *Comment peut-on être exhibitionniste ?*

début de psychanalyse, ou quand on doit exprimer et réaliser un désir qui nous tient particulièrement à cœur. C'est d'ailleurs plutôt bon signe, car généralement cela veut dire qu'on mesure les risques de l'opération et qu'on va tout mettre en œuvre pour les surmonter<sup>1</sup>.

Cette réhabilitation de l'exhibitionnisme, comme d'ailleurs de beaucoup d'autres tendances analogues – fétichisme, masochisme, voyeurisme, etc. –, serait-elle l'une des sources du déferlement actuel, comme le pensent certains esprits chagrins ? Il ne fait aucun doute que Freud a plaidé pour une certaine libération des pulsions et que la psychanalyse n'est pas étrangère à la plus grande tolérance qu'on manifeste à leur endroit depuis quelques années. Pourtant, à ses yeux, et plus encore aux yeux des psychanalystes aujourd'hui, il existe toujours un seuil clairement repérable entre la tendance à s'exhiber qui est la chose du monde la mieux partagée, et l'impulsion incontrôlable et exclusive qui se manifeste en certaines occasions. Comme l'a formulé Lacan, *la pulsion n'est pas la perversion*, il ne faut pas confondre la pulsion ou la poussée à se montrer qui joue un rôle si important dans la vie sociale, et la perversion qui accorde une place excessive à cette poussée au point d'en faire un plaisir dominant et bientôt exclusif : à partir de ce moment-là, elle risque d'échapper au contrôle de la personne, ce qui est le cas avec l'affirmation du phénomène pornographique.

Quand on dit d'une tendance qu'elle devient une perversion, cela ne signifie pas nécessairement qu'elle soit pathologique : elle l'est quand l'homme tombe complètement sous sa gouverne, quand il ne peut plus faire autrement que l'exercer aveuglément et sans limites, et qu'elle prend les autres en otages, ce qui est le cas pour

---

1. On trouvera une analyse plus approfondie de ce rêve typique dans G. Bonnet, *Voir Être vu*, t. 1, PUF, 1981.

## *Défi à la pudeur*

l'exhibitionnisme pornographique aujourd'hui. La vraie question est donc la suivante : comment s'opère ce passage de la tendance à la perversion, et de la perversion à la pathologie perverse ?

### *Les trois registres de l'expression visuelle*

À chaque fois que nous nous adonnons au plaisir de voir ou de montrer, que ce soit au contact des choses de l'existence ou bien au sein du rêve, de la rêverie, nous mettons en jeu sans nous en apercevoir trois registres d'expression différents, à la façon des musiciens qui usent de trois portées à la fois.

Le premier de ces registres, le plus aisément observable, est constitué par la fonction sensitive proprement dite avec l'extraordinaire richesse d'évocations que nous lui connaissons. C'est ce registre qui est directement en jeu dans l'énorme développement des images actuelles. Celui-là est du ressort des sciences dites exactes, de l'expression gestuelle, de la mise en scène et de la projection sous toutes ses formes, et nous le mettons en œuvre consciemment, sciemment, avec des buts pratiques. Nous en sommes directement responsables. Quand un architecte élabore les plans de l'édifice qu'on lui a demandé de construire, en dessine d'avance la structure d'ensemble dans les moindres détails, et reprend ensuite chaque partie une à une pour en fixer les dimensions exactes, il se situe dans ce registre-là. Il lui permet de montrer à ses commanditaires quelles sont ses intentions et de répartir les tâches entre tous les corps de métiers qui seront appelés à intervenir.

Le second registre nous est également familier puisqu'il correspond à ce que l'on appelle couramment l'exhibition imaginaire et fantasmatique, où se déploient des images empruntées à la fonction précédente, et qui

### *Comment peut-on être exhibitionniste ?*

sont cette fois remodelées, recréées, redistribuées à partir de nos envies du moment : les images sexuelles y jouent un rôle directeur souvent passé sous silence, mais il n'est pas difficile de les repérer dès lors qu'on laisse ce registre jouer dans la plus totale liberté. Ce mode d'expression est largement exploité par les artistes et les créateurs d'images en tout genre, surtout aujourd'hui, et pour parvenir à leurs fins, ils se soumettent à des critères à la fois techniques, psychologiques, esthétiques qui correspondent aux canons en vigueur. Quand on veut donner à son intérieur un certain style, on fait appel à un décorateur, et s'il est particulièrement inspiré, il fera en sorte que chacune des pièces de la maison fasse ressortir aux yeux de tous ses visiteurs quels sont les goûts de ses propriétaires, tout en y mettant une touche d'harmonie qui permettra de les partager le plus largement possible. Il faut beaucoup d'imagination pour en arriver là.

Pourtant, la recreation, le modelage et la spécificité dont témoignent ces productions de l'imaginaire visuel prennent leur source dans un troisième registre, inaccessible à l'observation directe, et qui constitue précisément la partie immergée de l'exhibition, celle que nous assouvissons et entretenons au plus profond de nous-mêmes. Nos rêves en sont l'expression la plus accessible, c'est grâce à eux et aux fantasmes que la psychanalyse l'a découvert. Là, il n'y a aucune équivoque possible : l'exhibition est totalement axée sur le désir et sur le sexe, et elle noyauté la plupart de nos relations. Nous sommes tellement accoutumés à considérer que cette envie d'exhibition engendre les plus belles créations de notre esprit qu'il nous est difficile d'imaginer que son soubassement invisible puisse être fondé sur des exigences aussi personnelles et aussi incongrues. Ce mode d'exhibition-là est intrinsèquement lié aux formes précédentes, et il l'alimente par son insistance permanente et par son énergie.

## *Défi à la pudeur*

Le troisième registre de l'exhibition est inaccessible à la science de type positiviste, et il n'existe que trois champs qui peuvent en témoigner objectivement : certaines pratiques primitives et les croyances religieuses qui leur sont associées ; le champ créatif et artistique, puisqu'il y puise une partie de son inspiration ; le champ psychanalytique enfin, étant donné qu'il se consacre à explorer ces parties insondables de notre esprit et à les clarifier.

## *De la pulsion à la perversion*

L'exhibition devient une perversion quand la partie immergée de la tendance prend les deux autres sous sa coupe et s'affirme avec ses exigences propres sans se préoccuper des conséquences qui peuvent en résulter. Le sujet qui s'exhibe estime que ce mode d'expression est le seul qui lui convienne pour exprimer ses désirs les plus personnels, et pour accéder au plaisir qu'il attend de l'existence. Il n'y a donc aucune raison pour qu'il ne cherche pas à lui donner la priorité. Mais il y a mille et une façons d'y parvenir.

Un jeune intermittent du spectacle me disait qu'il ne survivrait pas s'il n'avait pas la possibilité de s'exhiber régulièrement sur une scène, et il le faisait d'ailleurs au sens réel du terme dans la mesure où il intervenait à cette époque dans un spectacle où il devait se mettre complètement nu, ce qui est de plus en plus fréquent dans nos théâtres aujourd'hui. Dans ces moments-là, il avait l'impression d'exister vraiment, et une fois revenu dans la vie courante, c'était un homme d'une discrétion et d'une modestie peu communes.

Dans un cas de ce genre, la tendance exhibitionniste prend bien les autres sous sa coupe sans souci des convenances courantes, mais cela ne veut pas dire qu'elle ne

### *Comment peut-on être exhibitionniste ?*

tienne pas compte par ailleurs de leurs exigences et de leurs lois. Le registre imaginaire et artistique de la tendance est respecté puisque ce jeune homme joue une pièce de théâtre, entre dans un discours collectif nourri de paroles et de symboles, fait partie d'une troupe et s'adresse à un public volontaire auquel il offre de partager son plaisir. Le second registre est également pris très au sérieux puisque le spectacle est donné dans les règles de l'art théâtral, en tenant compte de l'acoustique de la salle, des éclairages, de la bonne distance, etc. On assiste à une authentique mise en scène.

Je signale au passage que le phénomène est exactement inverse chez les producteurs d'images pornographiques aujourd'hui : il n'est plus tenu compte de la dimension imaginaire de l'exhibitionnisme puisque les choses sont présentées au ras du corps et au plus près de son fonctionnement physique ; et quant à la qualité technique du spectacle, elle est généralement nulle, de l'avis de tous les cinéastes ou photographes qui ont le sens de leur métier. Certes, la publicité à base d'images obscènes qui sévit aujourd'hui peut se targuer d'un certain esthétisme, mais en se mettant au service de la pornographie, nous verrons qu'elle participe du même processus réducteur.

### *Quand l'exhibitionniste ne se contrôle plus*

Pour assouvir sa tendance exhibitionniste, le jeune homme dont je viens de parler a appris durant de longues années à se contrôler, ou plus exactement à respecter les exigences de son désir profond tout en tenant compte des lois de l'imaginaire et de la communication collective. Cela suppose un long et difficile cheminement, qui vaut d'ailleurs pour tous les modes d'expression quels qu'ils soient.

## *Défi à la pudeur*

Pourtant, même s'il appartenait à un autre monde que le nôtre, le bon docteur Lasègue avait quand même raison : il arrive que des sujets ne se contrôlent plus, que la partie inconsciente de l'exhibitionnisme court-circuite complètement les deux autres et qu'elle se manifeste sans atours. Comme si le moteur d'une voiture décidait tout à coup qu'étant donné que c'est lui qui la fait fonctionner, le reste du véhicule et des équipements routiers n'a aucune importance : imaginez-le au milieu d'un parking à vanter ses mérites et ses qualités, à s'exhiber sans aucune carrosserie, et vous aurez une idée de l'incongruité de la situation. Encore que son exhibition n'attirait pas grand monde, tandis qu'il n'en va pas de même pour une tendance humaine.

Car la tendance à s'exhiber sous sa forme première s'est mise en place dans un contexte d'enfance et de rêve où il faut à la fois attirer l'attention sur son sexe, ou sur son désir propre, et obliger l'autre à y prêter la plus grande attention. Dans ce contexte-là, c'est vital, absolument indispensable : on ne peut pas s'aimer si on n'a pas été aimé par un autre, et on ne peut pas s'aimer de tel sexe, avec l'identité de genre qui lui correspond, si l'on n'a pas réussi à attirer un regard d'amour et d'admiration sur le sexe en question. Toutes les personnes qui ont déçu leurs parents parce qu'elles n'étaient pas du sexe qu'ils auraient souhaité en savent quelque chose. La tendance exhibitionniste est faite pour inscrire et répéter le regard surpris et favorable de l'autre sur le sexe au plus profond de soi, c'est en ce sens une poussée permanente, insistante, vitale et nécessaire, mais bien évidemment qui n'est pas faite pour s'affirmer comme telle, sauf à travers certaines productions de l'inconscient et dans certains moments exceptionnels.

Autant dire que lorsque le sujet ne se contrôle plus et que la tendance prend le dessus, on assiste à des comportements complètement insensés : non seulement

### *Comment peut-on être exhibitionniste ?*

il donne à voir son sexe ou sa sexualité génitale en action comme s'il était seul au monde, mais il cherche à capter un regard auquel il pourra l'imposer. N'ayant pu réussir cette opération en son temps pour des raisons qui tiennent à sa propre histoire, il ne se contente plus d'attirer le regard, il le prend en otage, il l'oblige, il le force, et pour y parvenir il s'adresse à des sujets qui se prêtent à ce jeu dans la mesure où ils y sont particulièrement sensibles. Et comme cette tendance à s'exhiber sous sa forme première appartient à la partie la plus refoulée de l'inconscient, elle se manifeste dans les conditions qui règnent en ces lieux qui ignorent la loi et les limites : de manière continue, répétitive et stéréotypée.

Même lorsqu'il devient une perversion pathologique, l'exhibitionnisme n'est pourtant pas aussi insensé qu'il le donne à croire, et c'est pourquoi il faut chercher à le comprendre. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il soit inoffensif, car il agresse ceux auxquels il s'adresse dans la mesure où il les oblige à rentrer dans son jeu. Certes, il est bien rare qu'un enfant, un adolescent ou une jeune femme sensible, soumis aux assiduités répétées d'un exhibitionniste, soient amenés un jour à en faire autant. Au contraire, ils réagissent généralement par le rejet ou la réprobation, et leur réaction a été à l'origine des législations répressives qui se sont mises en place au fil du temps. Il est rare en tout cas qu'ils sortent indemnes de l'épreuve : leur réaction signifie qu'ils ont eu vraiment peur, qu'ils ont été profondément touchés. Et c'est d'autant plus étonnant qu'on pourrait arguer du ridicule de la situation, surtout dans le contexte actuel, pour prendre ce geste avec distance. Mais hormis les cas où on a éduqué le sujet agressé, dont je reparlerai par la suite, le sujet témoin dit avoir été touché au plus profond de lui-même et il a souvent besoin d'en parler longuement pour se libérer, ce qui donne une idée de la gravité du dommage.

*De la personne au groupe social*

J'en viens maintenant à l'exhibitionnisme collectif par images pornographiques interposées tel qu'il sévit dans le monde actuel. Si l'on tient compte des diverses catégories que je viens de décrire, il doit être considéré comme une forme d'exhibitionnisme pervers pathologique au sens où l'entendait Lasègue, et il faudra se demander comment il peut redevenir une tendance relationnelle structurante au sens où l'entend Freud.

Pour l'instant, je me limite à justifier ma première affirmation puisqu'elle est essentielle pour notre propos. Il s'agit d'une perversion pathologique car les auteurs de ces images sont prisonniers d'une vision immédiate et directe du sexe génital au point de la répéter d'une façon quasi compulsive et sous toutes ses coutures. Les postures sexuelles sont mises en scène sans la moindre recherche esthétique ou symbolique, et plus elles se multiplient, plus elles tombent dans le réalisme le plus cru. Rien n'est plus déshumanisant que ce rabattement de l'homme sur le sexe réduit à l'état d'organe. Il ne s'agit pourtant pas d'un délit au sens classique du terme, comme l'ont très bien vu les auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle, car ses effets nocifs ne sont pas prémédités consciemment et échappent à leurs auteurs qui se trouvent pris dans un courant inconscient collectif dont ils ont perdu tout contrôle. Si une législation plus sévère peut limiter son extension – c'est d'ailleurs sa raison d'être –, elle n'empêchera jamais que celle-ci se poursuive par d'autres moyens plus difficiles à contrôler. On s'en aperçoit avec les images publicitaires inspirées de la pornographie : elles se couvrent des plus beaux atours pour donner le change, et il est de plus en plus difficile au Bureau de vérification de la publicité de réagir en connaissance de cause.

## Comment peut-on être exhibitionniste ?

Car cet exhibitionnisme collectif possède une autre caractéristique qui cette fois lui est propre : il fait tache d'huile, rien n'est plus contagieux, et plus communicatif. Les études sur le groupe l'ont largement montré, il suffit que l'un des leurs propose un comportement régressif, libéré des obligations et des tensions qui s'imposent au reste du monde, pour que ses membres les plus coincés s'y laissent aller pour le plus grand plaisir des autres. Un film anglais a fort bien illustré ce phénomène : il s'agit de *Full Monty*<sup>1</sup>. Un groupe de cinq chômeurs de Liverpool décide en désespoir de cause d'organiser des séances de strip-tease pour se faire un peu d'argent. Il ne faut pas très longtemps pour que ces jeunes gens jettent un à un par-dessus bord toutes les convenances et leurs réticences les plus intimes et s'exhibent devant les gens de leur communauté. Encore s'agit-il là d'une forme d'exhibition organisée et qui respecte certaines règles. Dans le contexte actuel, de nombreux groupes se créent sous l'emprise de cette tendance primaire, et sous des formes de plus en plus débridées : que ce soit dans des clubs échangistes, pour élaborer des films pornos commerciaux ou des films pornos en petits groupes, avec ou sans des jeunes ou des sujets fragiles<sup>2</sup>. Le phénomène est contagieux parce qu'il mobilise chacun dans la partie ignorée de lui-même et que, hormis les personnes qui appartiennent à des communautés régies par des idéaux inverses solidement intériorisés, rien ne s'oppose vraiment à son envahissement.

Il est notable aussi que l'exhibitionnisme se conjugue souvent au masculin. La plupart des commentateurs sont d'accord sur ce point : les images pornographiques sont

---

1. Qui signifie en anglais « un intégral ». On trouvera une analyse de ce film et de sa signification dans le contexte actuel dans Jacques Gautrand, *L'empire des écrans*, Le Pré aux clercs, 2002, p. 236.

2. X. Deleu, *op. cit.*, p. 93.

## *Défi à la pudeur*

conçues et produites quasi exclusivement par des hommes, et elles correspondent à un système sexuel qui leur donne une primauté sans appel. J'exposerai plus précisément pourquoi dans les pages qui suivent. C'est d'ailleurs l'autre raison majeure pour lesquelles elles posent problème à ceux à qui on les impose : non seulement elles les conduisent à confondre l'image et la réalité, mais elles leur en donnent une vision unilatérale qui va à l'encontre des données les plus fondamentales de la sexualité humaine. Que la femme s'adonne elle aussi à l'exhibitionnisme, c'est un fait que j'ai d'ailleurs rappelé et illustré dans certains cas cliniques<sup>1</sup>. Mais elle le fait dans un scénario où l'homme occupe la position dominante, la position maîtresse, et c'est pourquoi il suffit de se référer à l'exhibitionnisme masculin pour analyser et approfondir les enjeux de ce type de relation.

Enfin, les effets de cet exhibitionnisme pornographique sont plus complexes et plus difficiles à repérer que ceux de l'exhibitionnisme individuel : ce dernier provoque le plus souvent un malaise tel que ses victimes se considèrent comme agressées et sont portées à s'en plaindre. Même si elles sont inconsciemment troublées et donc effectivement partie prenante, elles sont le plus souvent capables de réagir. Dans le cas de l'exhibitionnisme collectif, cet effet se dédouble. En ce qui concerne les enfants et les adolescents, ils ne se sentent pas agressés : qu'ils aient recherché des images ou qu'elles leur tombent dessus par les hasards du zapping, de certaines cassettes oubliées par les adultes ou de publicités très sexy, ils éprouvent au contraire une curiosité qui les conduit à manifester une complaisance qui va généralement en croissant avec l'âge. Cela ne veut pas dire qu'ils ne sont pas marqués ou perturbés, mais il est rare qu'ils s'en plaignent car ils ne sont pas armés pour

---

1. Voir *Être vu*, t. 1, *op. cit.*, p. 75.

### *Comment peut-on être exhibitionniste ?*

jauger ces images et pour les relier à ceux qui les leur ont adressées. De ce point de vue, ce sont des proies de choix, car elles semblent consentantes. Il n'en va pas de même pour les parents et les éducateurs qui se disent le plus souvent choqués, horrifiés, parce qu'ils ont les moyens de juger les images en question et de repérer ceux qui les ont fabriquées. L'exhibitionnisme pornographique provoque de ce fait un clivage, c'est-à-dire une véritable coupure entre les jeunes et les adultes dans la mesure où ils ne voient pas les choses de la même façon et finissent par ne plus se comprendre. J'y reviendrai longuement par la suite, car c'est l'une des conséquences les plus pernicieuses de la stratégie perverse quand elle s'exerce au niveau collectif.

La fabrication et la diffusion des images sexuelles selon des modalités de plus en plus obscènes et de plus en plus agressives dont une certaine publicité constitue le fer de lance aujourd'hui constitue donc bien la modalité moderne d'un exhibitionnisme collectif pervers pathologique, et celui-ci ne peut aller qu'en se répétant et en s'intensifiant compte tenu de son enracinement au plus profond de la psyché humaine et des facteurs prédisposants qui le sous-tendent. Il est d'autant plus envahissant qu'il privilégie une seule tendance aux dépens de toutes les autres et crée l'accoutumance aussi bien chez ceux qui produisent ces images que chez ceux qui les reçoivent.

Je résume : l'exhibitionnisme a toujours eu plus ou moins mauvaise presse, et il a été considéré successivement comme un péché, une faute, un délit, un acte insensé et finalement comme l'une des tendances psychiques les plus fondamentales. Cette tendance devient toutfois une perversion quand elle constitue pour un sujet le seul moyen d'accéder vraiment au plaisir, et finalement une perversion pathologique quand l'exigence

### *Défi à la pudeur*

de réalité balaie tout sur son passage et oblige l'autre à entrer dans son jeu. On retrouve exactement les caractéristiques de cet exhibitionnisme pervers pathologique dans « le consensus pornographique » actuel, un consensus qui, comme son nom l'indique, s'avère des plus contagieux. Il fallait faire ce diagnostic préalable pour aborder maintenant la question la plus importante, celle du pourquoi : d'où vient-il que notre société se laisse prendre et envahir par cette tendance et qu'elle ne la contrôle plus ? D'où vient-il que, par images interposées, le dieu Phallus dévore aujourd'hui ses enfants ?

## 2

### « Le sexe et l'effroi »

Le titre est de Pascal Quignard qui a superbement démontré comment la représentation du sexe était pour les Romains une façon de conjurer l'effroi<sup>1</sup>. Le mot est fort, il désigne le summum de l'angoisse, celle qui survient dans nos cauchemars les plus terrifiants, quand on voit venir la catastrophe et qu'on ne peut absolument rien faire. Cela permet de comprendre ce qui provoque en premier lieu l'expression perverse imagée aujourd'hui : si l'on sort le sexe de cette façon inopinée, intempestive et agressive... c'est pour conjurer un effarement sans nom et dont nous n'avons pas immédiatement conscience. C'est un fait que l'on repère aisément dans les rêves de nudité qui s'accompagnent souvent d'un effroi paralysant, ainsi que dans la clinique de l'exhibitionnisme pervers le plus courant où il joue un rôle décisif.

Avec l'exhibitionnisme pornographique actuel, cet effroi a pourtant d'autres sources et d'autres raisons d'être, c'est pourquoi le geste prend des proportions plus importantes et qu'il a des conséquences beaucoup plus étendues aussi.

---

1. Gallimard, 1994.

*Le regard de l'autre*

Quand on mène une analyse en profondeur avec un exhibitionniste, il finit toujours un jour ou l'autre par raconter comment cela a commencé, ce qui a déclenché son acte lors de sa première manifestation. Certes, il s'exprime alors sur un mode projectif – puisqu'il va chercher à rejeter la responsabilité sur l'autre –, rétroactif, – puisqu'il reconstitue les choses à sa façon, et on sera tenté a priori de se méfier : mais il est préférable de l'écouter sans broncher si on veut l'aider à dénouer le premier nœud qui enserre le symptôme. Il racontera alors que ça lui est arrivé de façon fortuite, imprévisible, le jour où quelqu'un, un enfant, une jeune adolescente, l'a surpris inopinément en train d'uriner ou de quitter ses vêtements, et que tout s'est enchaîné ensuite sans même qu'il s'en rende compte. D'autres diront qu'ils ont eu dans l'enfance une nourrice qui s'intéressait par trop à leur sexe, etc.

À les en croire, *le regard de l'autre* joue un rôle décisif, puisque c'est lui qui a décidé du surgissement de la réaction impulsive. On pensait a priori que l'exhibitionniste cherche à s'imposer à ce regard, à le prendre sous sa coupe, et voilà qu'il affirme le contraire : que c'est ce regard qui l'a surpris, qui a provoqué en lui de l'angoisse et la réaction d'exhibition en retour. Il s'est donc comporté de cette façon régressive parce que celui que nous considérons comme l'agressé s'est comporté selon lui en agresseur. Alors, inévitablement, on est d'abord tenté de sourire, et de se dire que les pervers sont décidément bien retors, puisqu'ils vont jusqu'à prétendre que ce sont leurs victimes qui ont commencé !

Et pourtant, cette affirmation n'est pas complètement dénuée de sens, elle rejoint un fait que l'on vérifie dans

la plupart des agressions perverses, y compris les plus destructrices. Le sadique violeur par exemple prétend avec le plus grand sérieux que sa victime a eu tout à coup une réaction maladroite et que c'est ce geste qui l'a mis hors de lui. On en a eu confirmation du côté des victimes, parmi celles qui ont échappé à la mort, elles sont à peu près unanimes : elles n'ont dû leur salut qu'au fait qu'elles ont su se montrer compréhensives et calmes<sup>1</sup>. Il n'y a donc rien d'étonnant si l'exhibitionniste pervers en vient à affirmer lui aussi que le regard de l'autre a été l'élément déclenchant. Pour le psychanalyste, cela se comprend, à condition que l'on précise bien les choses, et qu'on sache de quel autre il s'agit réellement. D'abord, cela n'invalide pas notre première constatation : il est vrai qu'il cherche à s'imposer au regard de l'autre, mais c'est par réaction, dans un second temps, parce qu'il a un jour été surpris par ce regard au moment où il ne s'y attendait pas. Bien plus, au fur et à mesure que l'analyse se poursuit, on s'aperçoit que ce regard déclenchant n'est pas apparu n'importe quand : c'est arrivé à l'occasion d'un moment difficile, d'une crise, d'une remise en question, quand le sujet concerné a dû affronter par ailleurs des événements ou des rencontres qui éveillaient en lui un véritable effroi. Il s'est exhibé pour y faire face. Cela veut dire que le regard qui l'a surpris s'est présenté à ses yeux comme le reflet passager, furtif, de ce qui lui a fait peur à un moment donné, et qu'il s'est vu agressé au plus profond de lui-même.

C'est une réaction que Freud décrit fort bien dans un petit article intitulé « La tête de Méduse »<sup>2</sup>. Dans ce

---

1. Une illustration de ce fait a été donnée récemment dans le livre de Florence Féroé, *De l'inconvénient d'avoir été volée*, Albin Michel, 2002.

2. S. Freud, *Œuvres complètes*, t. XVI, PUF, 1991, p. 161 sq.

## *Défi à la pudeur*

texte, il se demande ce qui a pu conduire les peintres et les sculpteurs à représenter tant de fois cette tête de femme décapitée, entourée d'une chevelure faite d'innombrables serpents, et qui a tout pour susciter l'horreur et le dégoût. Certes, elle symbolise la victoire d'un héros brandissant son trophée, car il s'agit de la tête de Méduse, une divinité féminine, qui selon la mythologie grecque possédait le pouvoir de tuer par un simple regard. Persée est parvenu à la lui couper en déviant ce regard grâce au bouclier réfléchissant qu'Athéna lui avait donné. Pour Freud toutefois, la représentation de cette vision d'horreur a une fonction bien précise : elle représente ce qui fait si peur à l'homme quand il est confronté à la vision du sexe féminin, l'impression d'un vide, d'un manque, d'une absence et, pour tout dire, d'une castration. Et en même temps, elle lui permet de l'affronter par image interposée, de lui faire face : se sentant en péril, il fixe la menace sur une image et il réagit par une érection pour se rassurer sur son intégrité. Au lieu de se laisser dissoudre par l'effroi, il s'affirme dans son identité de genre pour réaffirmer sa puissance. C'est ce que cherche à faire l'exhibitionniste, et c'est pourquoi le travail de l'analyse personnelle avec lui vise à rejoindre autant que faire se peut les sources de l'effroi en question, ce qui en est l'origine et qui le pousse à régresser sur ce mode incongru.

### *Le regard du monde*

Il en va de même en ce qui concerne l'exhibitionnisme pornographique tel qu'il sévit dans le monde actuel. Cette prolifération galopante et de plus en plus effrénée de toutes les gestuelles sexuelles possibles et imaginables dans leur réalisme le plus outrancier consti-

tue d'abord un réflexe collectif de défense face au regard du monde. L'univers dans lequel nous vivons est devenu en quelques années d'une telle complexité et d'une telle exigence qu'il y a largement de quoi s'affoler et y perdre son latin. Selon l'expression de Lacan, le monde en sa matérialité immédiate et dans son étrangeté absolue nous regarde<sup>1</sup>. Aussi, quand cette étrangeté prend des proportions excessives, on s'efforce de faire face en misant sur ce que l'on a de plus intime, de plus sûr, de plus sensible, de plus terre à terre : le sexe. Dans les périodes les plus tourmentées humainement, celui-ci représente la bouée de sauvetage à laquelle chacun se cramponne en usant des moyens qui sont à sa disposition. Quand Noé, rescapé du déluge, s'est retrouvé quasi seul face à l'immensité d'un univers qui avait englouti tous ses contemporains, il s'est enivré et il s'est dénudé dans sa tente. Cet épisode est probablement d'abord un doublé de l'épisode de l'arche, une façon de réagir face à ce cataclysme. Les Romains des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles ont ressenti eux aussi l'étrangeté du monde, et ils nous ont laissé quelques exemples de débauches particulièrement édifiants. Les populations les plus éprouvées investissent le sexe sans compter et donnent naissance quant à elles à un nombre d'enfants qu'elles ne parviennent même plus à nourrir.

Nous sommes d'autant plus portés à agir de la sorte depuis quelques décades que le sexe ne porte plus aux mêmes conséquences puisqu'il a été déconnecté de ses potentialités de procréation et que l'on peut en jouir à loisir sans risques particuliers. Certes, on n'ignore pas celui que nous font courir les maladies sexuellement transmissibles, celles-ci viennent nous rappeler régulièrement que rien n'est jamais vraiment résolu de ce côté ; mais l'usage du sexe à distance, par l'entremise des ima-

---

1. J. Lacan, *Séminaire, Livre XI*, Seuil, 1973, p. 89.

## *Défi à la pudeur*

ges, d'Internet et de toutes les sortes d'instruments érotiques en usage aujourd'hui nous fournit un moyen sans pareil de conjurer le risque.

Les hommes du *xxi*<sup>e</sup> siècle rejouent ainsi au niveau collectif, sans en avoir conscience, un scénario d'exorcisme qui est vieux comme le monde et que certains gestes obscènes devenus monnaie courante condensent d'une façon étonnante. Les Romains installaient des phallus aux endroits stratégiques de leur environnement pour affronter le mauvais œil. Nous dressons quant à nous d'immenses panneaux publicitaires figurant des postures sexuelles de plus en plus obscènes. Nos contemporains manient le bras d'honneur ou l'index dressé avec une facilité déconcertante dès qu'un intrus les dérange ou leur fait peur. On se roule dans des scénarios pornos et on les donne à voir au plus grand nombre à distance et de préférence aux plus sensibles pour braver l'effroi que nous ressentons face au regard du monde.

Je ne ferai qu'évoquer rapidement les raisons de l'effroi qui saisit les hommes aujourd'hui face à la complexité croissante de l'univers où ils vivent : elles sont innombrables et on sait désormais qu'elles iront en se multipliant au cours des années à venir. Il faut signaler au tout premier plan la croissance exponentielle des moyens de connaissance et de communication qui nous confronte tous les jours un peu plus à notre ignorance et à notre incomplétude : Internet donne accès aux plus grandes bibliothèques du monde, aux musées les plus connus et à tous leurs trésors, aux ouvrages les plus anciens, les plus spécialisés. Beaucoup se réjouissent de constater que l'on peut ainsi joindre les principales sources du savoir, mais il faut pourtant se rendre à l'évidence : si cette profusion d'informations en comble quelques-uns, elle en affole beaucoup d'autres qui ne disposent ni de la culture ni de l'éducation préalables

qui leur permettraient d'en tirer parti. Il en va de même pour les instruments eux-mêmes, ordinateurs, logiciels de plus en plus sophistiqués, téléphones en tout genre : ils donnent l'impression enivrante de pouvoir communiquer tous azimuts et avec n'importe qui, mais c'est au prix de procédures de plus en plus complexes et d'une course aux derniers modèles qui engendrent à la longue un désarroi profond. C'est un phénomène que F. de Closets, auteur de *L'imposture informatique*<sup>1</sup>, a déjà largement dénoncé.

Quant aux informations que ces moyens nous communiquent, elles dépassent tout ce qu'on avait pu imaginer. Jusqu'à la moitié du siècle dernier, les nations les plus dominatrices avaient l'impression que le monde leur appartenait et allait peu à peu se plier à leurs règles : aujourd'hui, les peuples se révèlent jour après jour dans leur infinie diversité, source de conflits, de déséquilibres, et la mondialisation se heurte à des résistances qui risquent de mettre à mal tous les systèmes établis. Il y a quelques décennies encore on pensait notre univers à l'échelle de notre système solaire, ce qui suffisait déjà largement à nous donner une idée de l'immensité du cosmos : aujourd'hui, plus personne ne peut ignorer que notre minuscule planète gravite autour d'une étoile de seconde catégorie au sein d'une galaxie ordinaire qui en compte des milliards, et qu'elle n'est elle-même qu'une représentante très modeste d'un vaste ensemble en constante extension. « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », confiait déjà Pascal dans ses écrits (*Pensées*, 205) : que penserait-il de nos jours en réalisant les proportions incommensurables de l'espace en question ? Et que dire de l'infiniment petit dont on ne parle plus en termes d'atomes ou de molécules, mais de particules élémentaires invisibles que l'on s'efforce de repé-

---

1. Fayard, 2000.

## *Défi à la pudeur*

rer au moyen d'instruments inconnus jusqu'ici ? Il y a peu encore on pensait l'origine de l'homme en milliers d'années, et voilà qu'on découvre des crânes proches des nôtres qui en ont un milliard, deux milliards... « Nous sommes la première civilisation qui dispose d'un passé devenu immense », constate P. Quignard<sup>1</sup>.

Face à ces découvertes effarantes, les fundamentalistes se cramponnent aux mythes bibliques, veulent continuer à penser que nous descendons tous d'Adam et Ève et que Dieu a créé le monde en sept jours. Ils combattent l'effroi par les mythes et l'ignorance, comme bien des populations se sont employées à le faire durant des siècles pour tenter de se rassurer. Ce combat d'arrière-garde se livre au sein de la plupart des grandes traditions religieuses et il ne fait que souligner un peu plus l'ampleur de notre désarroi.

L'exhibitionnisme pervers qui se déploie à l'échelle des médias et qui les utilise, les infiltre, constitue l'autre façon de faire face à la complexité du monde, l'autre façon de régresser, de revenir en arrière. Il se donne des allures de modernité compte tenu des moyens sophistiqués dont il use, compte tenu aussi de l'audace qu'il déploie pour braver les interdits et les limites, mais ce n'est pas autre chose qu'une fuite en arrière effrénée vers les plaisirs les plus immédiats, les plus archaïques, les plus simplistes. À la politique de l'autruche des fundamentalistes, la pornographie galopante substitue un repli sur le corps érotique devenu l'île de tous les plaisirs. Pour le psychanalyste, c'est finalement une réaction bien humaine, et qui se comprend aisément dans le contexte actuel. Mais on ne peut ignorer qu'elle est aussi par tout un côté suicidaire, car elle met en danger ceux et celles qui représentent notre véritable chance de faire face au regard du monde, elle prend le risque de

---

1. Entretien publié par *Lire*, septembre 2002, p. 99.

## « Le sexe et l'effroi »

compromettre l'irremplaçable relève. Les hommes d'aujourd'hui se comportent à cet égard comme ces populations soumises à des agresseurs qu'ils considéraient comme des sauvages et qui préféreraient tuer leurs enfants de leurs propres mains plutôt que de les laisser en leur pouvoir.

### *Un regard aveugle*

Ceux qui organisent et entretiennent la réaction exhibitionniste actuelle et ses dérivés pornographiques estiment que c'est dans l'ordre des choses, ils se défendent bec et ongles contre toute mise en cause, et ils ont d'une certaine façon raison puisque c'est le moyen qu'ils ont choisi pour calmer l'effroi qui se manifeste quand ils mesurent un peu plus l'immensité de l'univers et l'infinie petitesse de notre réalité physique en son sein. C'est pourquoi ils se rabattent sur cette vision du sexe, ils l'investissent à mort, ils lui donnent une importance de plus en plus demesurée. Malheureusement, l'effroi en question les rend aussi aveugles : ils confondent l'agresseur et l'agressé, et ils retournent sur leurs enfants les conséquences de leur affolement.

Que se passe-t-il en effet ? Tourmenté par un effroi qu'il se refuse à admettre et à questionner parce qu'il l'obligerait à accepter sa finitude, l'exhibitionniste en fait resurgir l'éclat dans les yeux d'un autre, d'un plus faible, qui n'y est absolument pour rien bien sûr, mais qui est particulièrement bien placé pour le refléter. Par son statut d'enfant, d'adolescent, ou de sujet sensible, ce dernier incarne celui qu'on a été aux périodes de la vie où on a le plus ressenti cet effarement face à l'inconnu et à la complexité du monde. L'adulte va donc lui infliger la vision de ce qu'il y a de plus excitant et de plus

## *Défi à la pudeur*

brutal à la fois dans la jouissance corporelle à laquelle il aspire parvenir un jour, pour situer le désarroi qui le travaille et pour s'en décharger sur lui. Il voit alors se refléter dans ses yeux l'image de ses performances sexuelles et l'effroi qu'elles suscitent, mettant ainsi en image un affrontement qui le dépasse. Par le fait même, il se donne l'illusion de s'en assurer la maîtrise. Mais c'est une illusion car, bien évidemment, l'histoire de la tête de Méduse racontée par Freud fait partie de la mythologie et relève du fantasme. Ce n'est pas en exhibant son sexe sous quelque modalité que ce soit que l'on fera face à nos problèmes métaphysiques ! Pourtant, notre inconscient y croit, et comme ça n'a pas l'effet escompté, il en remet toujours plus dans une course à des représentations de plus en plus réalistes.

En attendant, les sujets sensibles qui sont soumis à ces exhibitions n'ont pas affaire, eux, à des fantasmes : au contraire, on leur donne à voir des images dites réelles, on se sert d'eux et des envies que suscitent les objets de consommation les plus courants pour donner corps à nos propres constructions obscènes. Si l'exhibitionnisme apporte un soulagement partiel et passager au monde des adultes, il ne fait que reporter le problème du côté des jeunes et des enfants.

### *Le regard de l'enfant*

Heureusement, ceux-ci ne sont pas complètement démunis pour faire face à ce type d'agression, surtout aujourd'hui. Encore faut-il savoir que c'en est une et les préparer à y faire face, car c'est aussi l'un des moyens les plus sûrs de casser ce processus pernicieux.

J'ai exercé ma pratique durant de longues années dans un dispensaire médico-psychologique de quartier, et il est arrivé à plusieurs reprises que l'on vienne nous

dire qu'un exhibitionniste sévissait dans les alentours de l'école et du collège, et qu'il était très difficile de le prendre en flagrant délit et de l'arrêter. Je me souviens de ce jour où nous avons décidé en désespoir de cause d'aller voir sur place les enfants concernés : nous leur avons expliqué que ce monsieur était malade, qu'il faisait cela pour attirer l'attention sur lui et se rassurer grâce à l'intérêt qu'il pouvait éveiller, mais que, renseignements pris, il n'était absolument pas dangereux. On leur a dit que ce qu'il leur montrait de façon honteuse et maladroite n'avait rien de bien extraordinaire, qu'ils le verraient un jour dans de bien meilleures conditions, et que ce serait dommage de compromettre cette expérience en se laissant impressionner par lui. Enfin, on leur a fait la recommandation suivante : lorsque vous l'apercevrez, faites comme si cela vous était complètement indifférent et passez tranquillement votre chemin sans réagir, c'est absolument essentiel. Les élèves ont été très sensibles à ces explications, et on a vu un jour arriver le monsieur en question au dispensaire, de son propre chef et totalement déprimé : son geste n'ayant plus l'effet escompté, il se retrouvait seul avec son angoisse et il venait enfin s'adresser à des adultes pour tenter d'y faire face au lieu de la faire porter aux enfants.

Lorsqu'on apprend qu'un enfant ou un adolescent a visionné une cassette pornographique ou quand on le voit ricaner ou afficher sa gêne devant une séquence publicitaire particulièrement racoleuse, il en va de même. Ceux qui fabriquent ce type d'image s'en servent pour avoir prise sur lui et le faire réagir en touchant en lui des lieux d'excitation qui le dépassent. Il faut absolument le lui dire, l'informer, lui expliquer ce mode de fonctionnement qu'il est parfaitement à même de comprendre, ce qui l'aidera à se situer dans le contexte actuel et à ne pas s'affoler à son tour. Non pas pour qu'il s'en détourne totalement, ce n'est pas vraiment possible,

## *Défi à la pudeur*

mais pour qu'il sache au moins à qui il a affaire, quel jeu on lui propose, et comment prendre peu à peu ses distances avec tous les procédés de ce genre.

Pour vérifier la pertinence de ce premier mode d'éducation, il suffit de se reporter à la façon dont les jeunes et les enfants réagissent quand ils découvrent des images sexuelles particulièrement évidentes en d'autres circonstances. J'ai eu l'occasion de visiter Pompéi avec un groupe d'enfants et d'adolescents, et on ne leur a pas caché bien sûr les représentations érotiques qui abondent en ces lieux. Leur réflexion la plus fréquente a été celle-ci : « Comment se fait-il que les Romains dessinaient des choses comme celles-là ! », et d'interroger sur leur mode de vie et leurs coutumes. En tout cas, je n'ai pas eu l'impression que cela les ait tellement choqués. Il en va de même quand ils ont l'occasion de voir des émissions consacrées à certaines tribus primitives, où les femmes sont nues et les hommes munis d'un étui pénien. Ils replacent ces images dans leur contexte et ne s'en émeuvent guère. Elles ne les choquent pas particulièrement pour plusieurs raisons : d'abord parce que les sujets qui nous adressent ces images et ceux qui y figurent sont parfaitement identifiables et qu'ils ne se cachent pas derrière elles ; au contraire, ils se révèlent à travers elles, non sans une certaine beauté en bien des cas. D'autre part, ce sont des êtres lointains, à distance, et qui ne nous prennent pas sous leur gouverne, qui ne nous imposent rien ; ce sont eux qui s'exposent à notre regard. Enfin et surtout, les enfants et les adolescents les regardent accompagnés d'adultes qui les ouvrent à l'histoire et cela change complètement la donne.

Pour affronter la tête de Méduse, la mythologie nous raconte que Jason a eu recours à un bouclier miroir qui a renvoyé sur elle les sources de son effroi : le regard de l'enfant peut tenir lieu d'un miroir de ce type si nous savons l'informer de ce qui se passe de l'autre côté de

*« Le sexe et l'effroi »*

l'écran, si nous lui disons qui tire les ficelles. Il sera alors à même de réagir, comme l'enfant du conte qui ose crier que « le roi est nu » alors que tout le monde autour de lui fait mine de croire qu'il porte un habit sans pareil !

Il faut se rendre à l'évidence. On ne se comporte pas sur le mode exhibitionniste outrancier tel qu'il s'affiche sur toutes les formes d'écran qui sont à notre disposition sans raisons. La première de ces raisons, c'est l'effroi. Certains diront que c'est plus simplement la recherche de la jouissance à n'importe quel prix qu'on provoque ainsi à moindres frais chez soi ou chez les autres. Pourtant, on le sait bien, cette recherche de jouissance ne prendrait pas cette forme régressive et déshumanisante s'il ne s'agissait pas d'affronter l'impossible : l'impossible, c'est ce monde d'une complexité et d'une immensité inimaginables jusqu'ici. On le découvre à travers les images, et c'est par des images aussi qu'on cherche à réagir. Pour que les enfants n'en soient pas les victimes, la première chose à faire c'est donc d'éduquer leur regard en leur parlant de ceux qui fabriquent ces images et en leur expliquant comment et pourquoi ils le font, on verra de quelle façon par la suite.

### 3

## Les méfaits d'un double langage

Un autre trait caractérise l'exhibitionniste pervers, comme d'ailleurs la plupart des pervers, c'est son double langage. Voilà quelqu'un qui agit de façon totalement incongrue, déplacée, et qui par ailleurs se présente de la façon la plus convenable et fait tout pour ignorer ce qu'il a fait. On retrouve exactement la même duplicité dans le contexte médiatique sexuel, où elle prend cette fois des proportions considérables, s'insinue insidieusement dans tous les lieux de vie et s'installe à demeure sans qu'on s'en aperçoive.

C'est particulièrement évident quand on interroge les jeunes et les adultes sur ce sujet très délicat de l'impact des images pornographiques : les premiers donnent souvent l'impression d'être consentants, alors qu'ils ne le sont pas au fond d'eux-mêmes – première duplicité –, tandis que les adultes réagissent souvent violemment, alors que dans la vie courante ils font comme si cela n'existait pas et témoignent même par certaines de leurs attitudes d'une complicité étonnante – seconde duplicité, inversée cette fois.

*Double langage à la maison*

Pour se faire une idée de ce curieux chassé-croisé entre les réactions des uns et celles des autres, je vais d'abord me référer à une expérience que les thérapeutes ou les psychanalystes d'enfants et d'adolescents connaissent bien. Ils écoutent un jeune sujet en difficulté, la confiance s'est enfin établie, et au bout d'un moment, une fois une certaine gêne dissipée, ils l'entendent raconter tranquillement des scènes pornographiques d'une extrême violence qu'il a découvertes soit en zappant à l'insu des parents à certains moments favorables, soit en visionnant des cassettes prêtées par des camarades de classe, de club ou de rencontre. Les enquêtes récentes ont confirmé l'ampleur du phénomène. Pour le praticien, bien sûr, c'est loin d'être anodin, et cette confiance lui permet souvent d'engager une réflexion sur le choc qui en est résulté, alors que son jeune patient, lui, continue à banaliser complètement la chose.

Par contre, quand le praticien reçoit les parents concernés, l'écho est totalement inverse : si on leur demande en cours de conversation et sans viser qui que ce soit ce qu'ils pensent de la pornographie, ils affirment haut et fort que c'est inadmissible et franchement dangereux. Bien plus, quand on les pousse un tant soit peu dans leurs retranchements, ils se disent convaincus que leur progéniture n'est pas touchée par le phénomène porno et que, si c'est le cas, il s'agit d'expériences fortuites et tout à fait exceptionnelles. Comme ces parents de toxicomanes qui sont toujours les derniers à apprendre que leur enfant est concerné. En réalité, ils n'en veulent rien savoir, et ils pratiquent ce qu'une journaliste appelait récemment une « saine hypocrisie », qui consiste à

## *Défi à la pudeur*

faire comme si cela n'existait pas. Et quand, enfin rendus à l'évidence, parce que l'enfant vient lui-même le leur dire, on leur demande pourquoi ils n'ont pas cherché à savoir, ils répondent avec beaucoup de candeur que c'était pour ne pas empiéter sur son domaine et respecter son intimité.

Si on poursuit un tant soit peu l'entretien et qu'on entre dans le vif du sujet, il devient pourtant patent que beaucoup parmi eux encouragent indirectement la vision de ces images : une télévision a été installée dans la chambre de leur adolescent pour qu'il puisse la regarder quand bon lui semble, il a l'accès libre à Internet, et il n'est pas question de pénétrer dans sa chambre quand il regarde ses cassettes favorites. Cela fait penser à ces mères d'enfants battus ou séduits sexuellement par leur père qui continuent à faire comme si de rien n'était et qui se font complices par crainte de regarder la vérité en face.

Je ne cherche pas ici à jeter la pierre d'un côté ou de l'autre, mon seul but est d'analyser ce paradoxe. D'une part, les parents et leurs enfants tiennent un discours complètement opposé et n'ont pas du tout la même vision des choses à propos d'un problème qui se révèle pourtant crucial dès qu'on l'aborde en privé avec eux. Et d'autre part, quand on place les parents devant cette évidence, à savoir que leurs enfants et adolescents sont régulièrement les spectateurs d'images pornographiques particulièrement directes, ils justifient leur attitude en invoquant le respect de leur intimité. La contradiction est flagrante : sous prétexte de pudeur, on laisse s'installer l'impudeur la plus totale ; par souci de ne pas choquer l'enfant par des questions trop directes, on l'expose à des images qui non seulement sont choquantes, mais qui le mettent à la merci de personnes qui se moquent de son intimité comme de leur dernière chemise.

En réalité, parents et enfants démontrent par leur

### *Les méfaits d'un double langage*

comportement qu'ils se sont laissé prendre à un aspect typique du fonctionnement pervers, ils pratiquent le double langage, chacun à leur manière, et avant toute autre chose, il importe de comprendre ce qui les a mis dans cette situation, à quoi elle correspond et à qui elle profite.

#### *Double manière d'être dans la vie*

Pour éclairer la source de ce fonctionnement, je reviens d'abord au cas de l'exhibitionniste pervers pathologique au sens où je l'ai défini précédemment. Lorsqu'on reçoit à l'hôpital ou au dispensaire quelqu'un que la justice nous envoie pour « injonction de soins » parce qu'il a commis ce genre de délit, on est souvent frappé par l'étonnant conformisme de l'homme à qui on a affaire. Il n'est pas rare que le monsieur qui est accusé d'avoir agité ostensiblement son sexe face à une femme de passage en se protégeant d'une encoignure de porte soit par ailleurs un cadre reconnu et un père de famille sans problèmes ; c'est d'ailleurs bien souvent pour cette raison qu'il obtempère à l'injonction de soins, dans l'espoir de sauver les apparences autant que faire se peut. Ce paradoxe se retrouve dans la plupart des perversions, et il a beaucoup inspiré les romanciers et les cinéastes : le film de Chabrol qui en témoigne avec le plus de brio c'est *Le Boucher* (1967), dans lequel le personnage du sadique pervers incarné par Jean Yanne joue admirablement de ces deux faces diamétralement opposées.

Cela va loin, car le même clivage réapparaît dans les propos que l'exhibitionniste va tenir avec ceux qui l'ont dénoncé, ceux qui le jugent, comme avec ceux qui l'écoutent : même là où il a été pris en flagrant délit, il

## *Défi à la pudeur*

fait comme s'il ne s'était rien passé, et en tout cas il se refuse à raconter ce qu'il a fait. Il considère sa pratique comme son *secret*, et il faut parfois des semaines de thérapie patiente et attentionnée, l'assurance qu'il est protégé par un autre secret, le secret médical, pour qu'il consente à en parler. C'est indispensable, car tant qu'il n'en dit rien, cela veut dire qu'il n'assume pas vraiment la partie inconnue de lui-même et qu'elle reprendra le dessus à la première occasion. Il risque de recommencer.

D'où cela vient-il ? Pour y voir un peu clair, il faut opérer une percée dans le fonctionnement psychique inconscient de ces personnes. Freud s'y est employé dans certains cas célèbres, et il attribue finalement cette dualité étonnante et dommageable à ce qu'il appelle un *clivage*, une coupure qui traverse tout le moi de la personne en question. Le pervers est quelqu'un dont le moi est coupé en deux, en raison de la façon dont il considère la différence des sexes. D'un côté il se range à l'opinion commune selon laquelle les hommes et les femmes sont dotés d'un sexe différent, et d'un autre côté, il continue à lutter contre l'angoisse provoquée par la perspective que la femme est castrée et il réagit alors par les comportements insensés que nous lui connaissons : exhibitionnisme, mais aussi sadisme, fétichisme, etc. Cette angoisse insurmontable remonte aux toutes premières impressions éprouvées à la vision du sexe féminin : il y a vu un manque, une absence, et il n'est pas parvenu à admettre ensuite que c'est une fausse sensation, due au privilège qu'il accorde à la vision<sup>1</sup>. C'est

---

1. Freud a mis en lumière cette caractéristique commune à toutes les perversions à propos du fétichisme en 1927. Il parle à ce propos de « déni » de la castration, entraînant un « clivage du moi ». C'est ce clivage du moi qui s'affiche à l'évidence dans une perversion comme l'exhibitionnisme. S. Freud, *La vie sexuelle*, PUF, p. 133.

## *Les méfaits d'un double langage*

pourquoi il répond à certains moments à ce trop d'angoisse par un plus d'excitation et de plaisir.

En attendant, il est tout à fait capable dans la vie quotidienne d'entrer dans le jeu des relations courantes, de s'y montrer correct, attachant même souvent, alors qu'à certains moments qu'il ne peut ni prévoir ni mesurer, il devient franchement odieux et déplaisant. Il n'est pas question de supprimer un tel clivage, il est devenu pour lui vital, nécessaire, il fait partie de sa personnalité ; il faut plutôt se demander comment on peut l'aider à le rendre vivant, réversible, là où l'évolution pathologique est venue le figer, en lui faisant prendre conscience du phénomène et en lui permettant de rejoindre les problèmes qui l'ont conduit à se couper en deux de cette façon.

Mais c'est extrêmement difficile, voire impossible en certains cas. Car cette coupure, il faut bien l'avouer, possède aussi ses avantages. Le premier est le plus évident. La plupart des exhibitionnistes profitent de cette propension à se dédoubler pour jouer double jeu, tant et si bien qu'on ne parvient pas à les identifier et à les retrouver : beaucoup passent inaperçus et se fondent dans la foule sans qu'on puisse les rejoindre. S'il y en a peu qui se font prendre et qui tombent dans l'ornière de ce que j'appelle l'« exhibitionnisme pénal », c'est grâce à ce clivage. L'autre avantage de ce clivage est beaucoup plus subtil mais il vaut la peine qu'on s'y attarde puisque c'est ce qui le rend contagieux, ou communicatif. Car si sa victime est tellement sensible à son exhibition, c'est précisément parce qu'elle a affaire à quelqu'un qui présente toutes les apparences de l'honorabilité et qui en même temps accomplit un geste obscène complètement insensé. C'est cela qui fait choc. C'est cela aussi qui fait qu'on demeure souvent muet, sidéré, qu'on garde cela pour soi, et qu'on devient ainsi complice sans le savoir de ce qui est arrivé. C'est un fait que j'ai vérifié de nom-

## *Défi à la pudeur*

breuses fois dans ma pratique clinique : une femme sur deux au moins a confié avoir été un jour ou l'autre victime d'un geste exhibitionniste. Dans les trois quarts des cas, elle n'a rien dit à personne, et cela est venu accentuer sa tendance à s'enfermer elle-même dans un double discours.

Il en va de même pour l'exhibitionnisme pornographique dont j'ai parlé en commençant : il met en scène des hommes et des femmes qui sont plutôt plaisants, agréables, sur un mode un peu surfait, et il leur fait jouer une sexualité totalement débridée. C'est pourquoi les enfants comme les parents se trouvent piégés dans le double langage que j'ai décrit en commençant, même si c'est d'une façon différente. Le double discours des pervers est contagieux, il jette le trouble chez ses victimes, il les met mal à l'aise, rend la communication difficile. Et cela ne peut aller qu'en s'accroissant : on gratifie l'image pornographique d'indices multiples pour signaler qu'elle est réservée aux sujets à partir de tel ou tel âge, on la diffuse à des heures a priori inaccessibles, avec des codes, des verrous, et de ce fait on la range dans une catégorie à part, interdite, mystérieuse. On le comprend aisément compte tenu de sa brutalité sexuelle. Mais cela ne fait que confirmer la coupure entre deux modes de discours étrangers l'un à l'autre ; cela donne même l'impression que lorsque l'on est amené à voir ces images interdites, il faut maintenir cette coupure, qu'il faut la respecter. Or, nous allons le voir, les enfants et les adolescents, comme tous les sujets en cours de maturation en général, y sont d'autant plus disposés qu'ils sont coutumiers de ce double discours en matière de sexualité. Il leur est familier, nécessaire durant tout le temps de la maturation qui, en ce domaine, ne s'achève jamais complètement.

*Double sexualité chez l'enfant*

Pour expliquer cette disposition, je vais commencer par faire une petite mise au point concernant l'un des apports freudiens les plus connus aujourd'hui. On a dit et répété que l'une des grandes découvertes de Freud a été de s'apercevoir que l'enfant n'ignore pas la sexualité, et qu'elle joue un rôle capital dans sa maturation, depuis les premiers jours jusqu'à son accès à l'âge adulte. Malheureusement, quand Freud parle de sexualité chez l'enfant, tout le monde entend et comprend génitalité et recherche attentivement les premiers signes de l'intérêt qu'il porte à ses organes génitaux. C'est d'ailleurs l'un des arguments les plus souvent avancés par les pédophiles qui passent à l'acte, ou par les fabricants d'images pornographiques : les enfants ont une sexualité comme nous et ils y trouvent plaisir même s'ils ne veulent pas l'avouer aux adultes.

Or ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit : quand Freud dit sexualité à propos de l'enfant dans ses *Trois essais sur la théorie sexuelle*, il désigne par là une autre forme de plaisir sexuel, de type oral, anal, urétral, etc., que j'appelle pour simplifier la *sexualité pulsionnelle*, qui constitue la sexualité dominante durant toutes les premières années de la vie. Quand l'enfant prend un plaisir sans pareil à téter le sein de sa mère, il se délecte d'un plaisir authentiquement sexuel. Voilà la phrase qui a fait choc à l'époque freudienne et dont on n'a sans doute pas encore mesuré toute la portée. La grande innovation de ce petit ouvrage, c'est donc d'avoir démontré qu'il existe une autre forme d'accès au plaisir, de type pulsionnel, et que c'est une sexualité à part entière, qui joue un rôle déterminant jusqu'à l'accès à l'âge adulte. Masochisme, sadisme, voyeurisme, exhibitionnisme ne

## *Défi à la pudeur*

sont pas étrangers à l'enfant, il les vit le plus souvent sous des formes anodines sans doute, mais il trouve dans ces manifestations des plaisirs équivalents à ceux qu'il éprouvera plus tard dans la sexualité génitale. Loin de représenter des signes de déséquilibre, elles constituent pour lui des expériences indispensables.

Il en va tout autrement pour le plaisir sexuel génital : l'enfant n'en a pas encore les moyens physiques, et n'y a accès que par le jeu ou le fantasme, et il obtient par là quelques satisfactions approximatives mais qui le laissent nécessairement sur sa faim. Tant qu'il ne peut pratiquer la génitalité d'une manière accomplie dans toutes ses exigences, et ce ne sera pas avant longtemps, elle lui est extérieure, et même étrangère. Quand il découvre une représentation génitale, il est saisi par un plaisir très vif, très fort, qui satisfait d'abord au plus haut point sa curiosité, mais comme il n'a pas la possibilité de l'investir réellement, il en jouit uniquement au niveau pulsionnel et il en rêve. C'est pourquoi l'imaginaire devient au fil du temps pour lui le lieu privilégié de l'expression génitale.

Il existe donc chez l'enfant au plan sexuel une *forme de clivage*. Il profite de satisfactions pulsionnelles immédiates, partielles, effectives et réelles, qui lui apportent des plaisirs de toutes sortes ; et il est en quête d'une satisfaction génitale qu'il n'atteint que sur le mode partiel et fantasmatique. La sexualité pulsionnelle ou érotique est vécue dans la réalité grâce à la rencontre entre un de ses organes et un objet partiel, peu importe lequel, pourvu qu'il procure les plaisirs escomptés. Dans ce système, les positions sont interchangeables, le plaisir est immédiat, et c'est la source, autrement dit l'organe, qui autorise une certaine forme d'organisation. La sexualité génitale au contraire se construit autour de la rencontre entre deux sexes, ou plus exactement entre deux personnes de sexe différent, et il la vit au plan imaginaire, fantasmatique, par personnes interposées.

## *Les méfaits d'un double langage*

Or cette élaboration fantasmatique est capitale, car c'est grâce à elle que s'opère progressivement l'articulation entre ces deux formes de sexualité, c'est par elle que l'enfant diffère radicalement du pervers. Plus il éprouve de plaisir au niveau des pulsions, plus il rêve d'un plaisir supérieur, merveilleux, représenté par les adultes autour de lui, et plus il met fictivement ses plaisirs actuels au service de ce plaisir futur attendu. Quand il arrivera à l'âge adulte, on assistera à un renversement des données en présence : la sexualité génitale sera immédiatement mise en acte, et la sexualité pulsionnelle alimentera surtout les fantasmes et les préliminaires.

En attendant, on comprend mieux la bizarrerie de son comportement quand il est confronté à une vision trop crue et trop directe de la génitalité adulte : d'une part, il est conduit à se taire, dans la mesure où celle-ci est immédiatement prise en compte par son imaginaire. Il garde tout pour lui. Il en témoignera éventuellement dans des symptômes, par des blocages scolaires, dans des dessins ou dans certains gestes incongrus, manifestant ainsi que la coupure qui lui est familière a pris des proportions nouvelles. D'autre part, compte tenu du réalisme de ces images, celles-ci vont parasiter son imaginaire, elles vont précipiter l'élaboration progressive qui en fait tout le prix. Il est donc de plain-pied c'est vrai avec l'exhibitionniste pervers lorsque celui-ci s'adresse à lui de quelque façon que ce soit, il est en prise directe avec lui, mais celui-ci vient anticiper et bloquer ses découvertes ultérieures en y apportant des images trop crues et trop directes ; et d'autre part, il durcit le clivage de sa sexualité puisque ces images font partie par définition de son domaine réservé. Les images sexuelles directes présentent de ce fait un certain nombre d'inconvénients : elles provoquent des fixations précoces, accentuent la coupure entre les deux modalités du plaisir, et font perdre au fantasme une partie de sa capacité à les articuler.

*Double sollicitation chez l'adolescent*

On présente toujours l'adolescence comme le moment par excellence où s'effectue l'accès tant attendu à la sexualité génitale que l'enfant ne pouvait que fantasmer jusque-là : c'est loin d'être aussi simple. Compte tenu des immenses bouleversements qui interviennent à cette époque, l'adolescence marque aussi le réveil inattendu de la sexualité pulsionnelle dans toutes ses virtualités. Dans le contexte particulièrement tourmenté où vit l'enfant pubère, la régression l'emporte, la pulsion partielle cherche à se manifester, et elle le fait de façon bruyante : c'est donc elle qui occupe souvent le devant de la scène. Comme chacun sait, l'adolescent se précipite volontiers sur tous les plaisirs partiels possibles et imaginables qui passent à sa portée : de type oral dans la glotonnerie, l'abus de certaines nourritures, la toxicomanie ou au contraire l'anorexie ; de type anal dans la saleté, la provocation, la violence ; de type scopique, dans l'exhibition, la curiosité malsaine ; de type auditif, dans le bruit, la musique tonitruante, etc., et il n'en est jamais satisfait. Plus il se jette sur les plaisirs partiels qui s'offrent à lui, plus il se sent frustré. Pourquoi ? Étant donné qu'il est en passe de devenir adulte, la satisfaction qu'il éprouve au niveau pulsionnel engendre une tension décuplée du côté génital qui ne peut plus se contenter de la satisfaction imaginaire à laquelle il était cantonné.

Chez lui en effet, le système génital est parvenu à maturité, et l'imaginaire correspondant cherche à s'y investir par paliers successifs. C'est alors que la personne de l'autre sexe apparaît dans la réalité. Or là encore, ce qui la rend d'emblée si attirante, si nécessaire en quelque sorte, ce n'est pas uniquement son sexe comme on

### *Les méfaits d'un double langage*

le dit un peu rapidement, c'est le fait que celle-ci apparaît comme la détentrice de tous les objets pulsionnels qui ont tellement séduit et comblé dans la petite enfance : bouche, odeur, formes, images ; ce sont par eux d'abord que s'opèrent les fameuses « retrouvailles avec l'objet » dont parle Freud et qui sont beaucoup plus complexes et plus diversifiées qu'on ne le pense généralement. L'adolescent retrouve en l'autre l'équivalent des objets pulsionnels qu'il a d'abord recherchés de façon effrénée dans ses comportements excessifs<sup>1</sup>. C'est seulement lorsqu'il est parvenu à les satisfaire que le sexe génital peut prendre la place qui lui revient, à la fois comme un objet privilégié succédant à tous les autres, et comme la chose nouvelle ouvrant sur une satisfaction inconnue et comblant au-delà de tout ce qu'on avait espéré.

Pendant toute cette période, l'adolescent vit donc lui aussi entre deux mondes : un monde de satisfactions pulsionnelles, y compris de type masturbatoire, auquel il s'adonne directement, et un monde de satisfactions génitales qu'il éveille et apprivoise progressivement jusqu'au moment où toutes ses pulsions vont enfin pouvoir s'organiser « sous le primat du génital », selon l'expression consacrée. C'est la raison pour laquelle il s'isole, se montre si discret sur ses découvertes, sur ses premières rencontres : la génitalité fait longtemps partie pour lui d'un univers à part avec lequel il cherche à se familiariser. S'il est si friand d'images pornographiques et se garde bien de le raconter aux adultes, c'est parce qu'il est dans cette phase de familiarisation et que pour lui tous les moyens sont bons pour se documenter, surtout s'ils sont interdits. Tout concourt donc à ce qu'il entre

---

1. À ce niveau d'évolution, on voit souvent se manifester des comportements de type pervers, fétichisme transitoire, voyeurisme, etc., et il se produit parfois aussi une fixation sur l'homosexualité.

## *Défi à la pudeur*

dans le double discours des pervers, même si c'est pour d'autres raisons. Ce n'est pas toujours négatif ou néfaste, surtout quand c'est évolutif, mais le visionnage précoce de scénarios obscènes risque de court-circuiter la mise en place de sa sexualité génitale et surtout de l'enfermer dans des schémas tout faits qui lui en donnent une vision rétrécie.

### *Double discours dans le monde actuel*

L'exhibitionnisme pornographique actuel entretient un clivage et un double langage auquel les enfants, les adolescents et les parents se prêtent volontiers pour des raisons différentes, et cela peut compromettre leur capacité à établir par la suite des relations ouvertes et constructives. Il ne suffit pas de le déplorer ou de tenter d'y remédier en intervenant directement : à trop le faire, on risque de compliquer les choses. Il faut surtout se demander ce qui motive et sous-tend cette tendance.

Pour l'exhibitionniste pathologique individuel, on l'a vu, c'est relativement clair : le clivage est une façon de maintenir le secret. Et ce n'est pas seulement le secret sur sa pratique, sur la vision qu'il se fait du sexe féminin, ou bien sur son vice comme il le dit lui-même un peu crûment parfois, c'est le secret sur certains faits refoulés qui ont pesé lourd dans son existence. Il est convaincu qu'en les disant, il perdrait tout intérêt, toute originalité, il se perdrait lui-même. C'est d'ailleurs ce que pensent souvent les enfants et les adolescents : ils protègent leurs fantasmes, leur monde intérieur en devenant, pour sauvegarder leur univers intime, sans savoir que celui-ci a été pollué. C'est probablement aussi la raison d'être la plus inattendue de l'exhibitionnisme pornographique tel qu'il sévit aujourd'hui : si on se montre de cette façon

## *Les méfaits d'un double langage*

choquante, aveuglante, c'est aussi pour se cacher, si on s'exhibe à tout crin et sans précautions, c'est pour cultiver sa part de mystère. Voilà bien sûr qui mérite réflexion.

Dans le contexte globalisé où nous vivons, on a de plus en plus l'impression de n'être qu'un numéro, un individu perdu dans la foule, quels que soient les talents que l'on possède. Il fut un temps qui n'est pas si lointain où l'on passait la plus grande partie de son existence dans une communauté aux dimensions relativement restreintes, où tout le monde se connaissait, s'appelait par son nom, où l'on était connu et reconnu en fonction de sa famille, de ses antécédents et de ses capacités. Certains milieux professionnels offrent les conditions favorables à la reconstitution de cercles porteurs de ce type, mais ils ne touchent qu'un secteur de la vie et ils sont bien fragiles, la conjoncture économique se charge de nous le rappeler. Certaines grandes familles jouent également ce rôle, mais elles sont travaillées par des forces d'éclatement de plus en plus efficaces. À côté de cela, j'ai pu le constater tout au long de mon travail en dispensaire, combien de gens, dans leur vie de tous les jours, ne sont connus que par leur numéro de Sécurité sociale, par le type d'affection dont ils souffrent, par les chiffres de leur carte bleue, l'indicatif de leur portable. Alors, ils sont prêts à tout pour sortir de l'anonymat et pour susciter les regards qui vont à la fois les scruter sous toutes les coutures et leur donner enfin l'impression d'être uniques et d'être irremplaçables. Car le paradoxe, c'est que plus on se montre, plus on se donne à voir, plus on ressent ce que l'on a d'unique, et plus on cherche à le protéger. Les stars du show-business en savent quelque chose : elles ne vivent que pour s'exhiber le plus intensément possible et par tous les moyens, et en même temps elles déploient toutes sortes de stratégies pour protéger leur intimité. Elles ne peuvent exister qu'en étant dou-

## Défi à la pudeur

bles et elles découvrent le prix de leur intimité grâce à l'exhibition.

Il en va de même pour l'exhibitionnisme pornographique actuel, et de ce point de vue les quelques témoignages de ses acteurs sont particulièrement éloquents. Je n'en citerai qu'un, qui ne peut être taxé de complaisance. Dans un roman récent, intitulé *Rencontre sous X*, Didier Van Cauwelaert place dans la bouche de la principale héroïne de l'histoire, qui est aussi actrice de porno, cette remarque significative : « Le seul truc qui me branche dans ce métier, c'est l'exhibitionnisme. C'est le meilleur moyen de me protéger<sup>1</sup>. » On croit rêver, et on se demande si le romancier ne dit pas un peu n'importe quoi pour lui trouver des excuses. Pourtant, il touche ici à l'un des ressorts essentiels de l'exhibitionnisme en général et de l'exhibitionnisme pornographique qui en est la doublure. Car il est probable que tous ceux qui contribuent à la conception des films ou des images pornos signeraient une telle phrase, qu'ils soient acteurs, metteurs en scène, producteurs. Avec l'étonnante coupure qui en résulte, car l'héroïne de Didier Van Cauwelaert est aussi une personne d'une discrétion et d'une dignité exemplaires dans la vie de tous les jours. On retrouve d'ailleurs le même contraste au niveau de la société tout entière. N'est-ce pas dans l'Amérique puritaine, où certains États affichent des législations rétrogrades sur ces sujets, que prolifèrent les productions les plus *hard*? N'est-ce pas dans les familles bien-pensantes qu'elles se répandent avec le plus de facilité? En produisant ou en visionnant ces images, les uns et les autres entretiennent un système qui leur offre les moyens de se trouver, de sauvegarder ce qu'ils ont d'unique, et de le ressentir en s'adonnant à des jouissances inconnues.

---

1. Didier Van Cauwelaert, *Rencontre sous X*, Albin Michel, 2002, p. 64.

## *Les méfaits d'un double langage*

Tout irait pour le mieux si les jeunes et les sujets sensibles n'étaient pas indispensables pour faire tourner cette industrie en lui fournissant des consommateurs appropriés. L'adolescent en particulier est totalement perméable aux visées poursuivies par ces images : il ressemble à la chrysalide qui va devenir papillon, et pour y réussir, il cherche à provoquer au cœur de son cocon des sensations et des émois inconnus qui vont le dynamiser dans cette évolution. Les images pornographiques lui apportent ce plus, ce quelque chose d'interdit et de mystérieux qui le touche au plus profond de lui-même, et qui l'isole un temps du monde trop grand et trop anonyme dans lequel il est appelé à vivre. Mais ce n'est pas sans risques. Car à force de rechercher des solutions de ce côté, il se crée en lui des zones de non-partage, comme se sont créées dans nos cités des zones de non-droit dans lesquelles on n'est pas autorisé à pénétrer sous peine de provoquer des émeutes incontrôlables. La mise à distance du monde adulte qui a toujours existé risque de se transformer en coupure et en incommunicabilité.

## *Entre refoulement et clivage*

Je terminerai sur ce phénomène collectif de coupure ou de double langage qui s'affirme aujourd'hui sous l'impulsion du phénomène pornographique, en rappelant un point qui peut aussi en éclairer les excès : il s'inscrit historiquement dans la suite logique du *refoulement* qui a dominé au cours des deux siècles derniers. Le refoulement, tout le monde aujourd'hui sait ce que ce mot veut dire tant la chose a été critiquée, décriée, pistée sous toutes ses modalités, en particulier en matière de sexualité. Face aux exigences et aux secrets du sexe, il fallait en dire le moins possible, se cacher, réprimer. Ce

## *Défi à la pudeur*

refoulement a entraîné la frustration et provoqué des réactions incontrôlables, la violence guerrière n'étant pas la moindre.

C'est pourquoi on en est venu à prendre le parti exactement inverse, sous l'influence de la psychanalyse en particulier. Depuis quelques décennies, le défoulement est de règle, et comme c'est souvent le cas, il prend des proportions aussi excessives que le refoulement qui l'a précédé, si bien qu'au fil du temps c'est le clivage qui en a pris la place, avec probablement le même but : permettre à chacun de protéger et de ressentir sa richesse propre et son unicité. Dans une société trop contraignante, on y parvenait en maintenant la sexualité dans la clandestinité ; dans une société qui s'ouvre à tous les vents et où on se sent perdu, on s'y efforce en exhibant son sexe et en le coupant de ce que l'on a de plus intime et de plus personnel. Ce n'est certainement pas un progrès, car il s'ensuit une coupure entre deux univers, celui du sexuellement correct et celui du sexuellement éclaté, avec pour conséquence la dégradation de celui-ci vers des productions de plus en plus obscènes. C'est particulièrement frappant dans nos rues où l'on voit s'afficher des panneaux recommandant le respect des autres face à d'autres qui le bafouent sans la moindre pudeur.

C'est dans l'ordre des choses, diront certains, et le fléau de la balance va revenir avec le temps à son juste milieu. Je ne le crois pas. Dans la vie psychique, qu'elle soit envisagée au niveau individuel ou collectif, le juste milieu n'existe pas, et quand un excès l'emporte dans un sens, il y a toutes les chances pour qu'il entraîne l'excès contraire. On a connu cela durant l'Empire romain : pendant que certains empereurs et courtisans de la cour romaine s'adonnaient à la débauche la plus effrénée, les stoïciens puis les premiers disciples de Jésus affirmaient et vivaient une morale particulièrement sévère... et c'est

### *Les méfaits d'un double langage*

finalement celle-ci qui l'a emporté. On l'a noté au chapitre précédent, l'intégrisme est l'autre solution au désarroi contemporain, et les débordements actuels apportent de l'eau à son moulin.

Dans la mesure où ce balancement entre refoulement et clivage est commandé par le même besoin de se trouver une raison d'être et de s'affirmer dans son originalité propre, il importe surtout de rechercher d'autres moyens d'y parvenir et nous verrons qu'ils ne manquent pas.

## Le sexe génital transformé en objet

Dans les siècles passés, on distinguait le corps et l'âme, parfois jusqu'à en faire deux entités complètement dissociées. Résultat : le corps était traité comme un objet, comme une dépouille condamnée à souffrir puis à pourrir, et beaucoup de sujets aujourd'hui sont encore habités inconsciemment par cette conception d'un corps objet, d'un corps à tout faire, ce sont les personnes atteintes des maladies psychosomatiques si courantes dans nos cités modernes. On a beaucoup lutté contre cette dichotomie déplorable, et à juste raison : le corps n'a de sens qu'animé par l'esprit qui nous fait vivre.

Et voilà qu'aujourd'hui cette dichotomie revient d'une nouvelle manière, déplacée. Cette fois, c'est le sexe génital et tout ce qui le concerne que l'on transforme en objet, et même en objet de jouissance à tout prix, comme si c'était le meilleur moyen de faire pièce au système doloriste précédent et d'en inverser la tendance. C'est d'ailleurs en partie vrai, mais il faut se demander à quoi correspond cette objectivation, et les dommages qu'elle nous fait encourir à son tour.

*Comment s'opère la transformation*

J'ai rappelé précédemment la grande découverte qu'a faite Freud en 1905 en étudiant successivement les pervers, les enfants et les adolescents : il a constaté que ces sujets si divers partageaient leurs plaisirs entre deux formes de sexualité, la sexualité génitale et la sexualité pulsionnelle, et qu'ils y parvenaient en les articulant de façon diamétralement opposée. Le pervers mise tout sur une forme de sexualité pulsionnelle, et il vit la sexualité génitale de telle façon qu'elle n'est qu'un pion dans son système. L'enfant et l'adolescent investissent aussi en priorité la sexualité pulsionnelle, aux dépens de la génitale, mais c'est afin d'en faire un tremplin pour y accéder, d'abord au niveau imaginaire, puis dans la réalité. S'ils profitent de la sexualité génitale, c'est d'abord par procuration. J'ai rappelé également à ce propos combien il s'agit là de deux formes de sexualité complètement différentes, surtout en ce qui concerne leur objet : dans la génitale, on jouit avec un partenaire grâce à la rencontre des corps et des sexes ; dans la pulsionnelle, on jouit seul ou avec d'autres, d'objets extérieurs dits partiels tels que la nourriture, des images, des sons, des matières, etc. Cette sexualité-là se vit le plus souvent en petits groupes, elle fait les beaux jours des rencontres amicales.

Parvenu à la vie adulte, on combine généralement ces deux formes de sexualité et cette fois de telle façon que la sexualité génitale se réalise dans toutes ses virtualités ; on procède donc exactement à l'envers de ce qui se passe chez l'enfant et chez l'adolescent : pour eux, la sexualité pulsionnelle est réelle et achemine vers une sexualité génitale qui est d'abord essentiellement imaginaire. Pour l'adulte, la sexualité pulsionnelle est imaginaire et partiellement réelle, alors que la sexualité

## *Défi à la pudeur*

génitale se réalise pour de bon. Certains schémas classiques de la réalité quotidienne illustrent comment cette articulation s'opère dans la vie courante : on se donne rendez-vous pour dîner ensemble – plaisir oral imaginaire et réel à la fois –, après quoi on passe la nuit à deux – où l'on atteint cette fois à la réalisation du véritable plaisir attendu. C'est encore plus évident au moment de la rencontre sexuelle proprement dite : on prend le temps d'éveiller le désir par des préliminaires qui mettent en éveil la plupart des zones correspondant au plaisir pulsionnel, et on atteint ensuite le plaisir terminal en s'investissant génitalement.

Dans l'exhibitionnisme et la pornographie, ce schéma se trouve inversé et en même temps subverti. Inversé d'abord : le but poursuivi est en effet de montrer, il est donc *visuel*, et mobilise en priorité une forme de sexualité pulsionnelle essentielle qui occupe dans ce système une place prépondérante. En ce qui concerne la génitalité, elle est réduite à l'état de moyen, transformée en objet, en objet à voir, à montrer, à manipuler et à traiter de toutes les façons pour susciter le plus d'attrait visuel possible, la satisfaction génitale orgasmique n'étant plus qu'une démonstration théâtrale destinée à forcer l'attention. La sexualité génitale est donc présente puisque ce sont bien les organes génitaux qui suscitent l'intérêt dans leur rapport fictif à l'autre sexe ainsi que le plaisir qui en résulte. L'exhibitionniste ne fuit pas la différence des sexes comme on le formule trop souvent, il en joue, il s'en sert, mais il s'en sert pour en mettre plein la vue à l'autre, et donc en chosifiant le sexe visuellement. Quant à la subversion, elle consiste en ceci : la génitalité n'est plus que matière à voir ou à représenter, elle perd sa valeur propre : qu'on demande aux actrices et aux acteurs des films X s'ils éprouvent beaucoup de plaisir à mimer le coït ! Dans la grande majorité des cas, ils répondent comme les prostituées, qu'ils n'éprouvent pas de plaisir génital et font cela pour l'argent.

## *Le sexe génital transformé en objet*

L'exemple le plus révélateur de cette chosification du sexe par le voir nous a été donné récemment avec la publicité pour la marque de lunettes Mikli : celle-ci figure un œil immense, et pourquoi pas, surtout compte tenu du produit qu'elle entend promouvoir ? Mais il a été représenté à la verticale, les paupières à demi fermées avec des cils nettement soulignés, et remplissant tout l'espace en gros plan de telle sorte qu'on ne sait plus très bien si c'est vraiment un œil... ou une vulve ! À qui voudra la voir sans doute, mais personne n'est dupe. Elle a été publiée en pleine page dans les journaux, *Le Monde* du 27 septembre 2002 en particulier, et sur de grands panneaux accessibles à tous dans des endroits très fréquentés. En matière de défi à la pudeur, on peut difficilement mieux faire, et ce défi-là au moins ne masque pas où il veut en venir : il fait se coller l'œil au sexe féminin de telle façon qu'il ramène celui-ci dans la sphère pulsionnelle et marchande et le réduit à sa plus simple expression, celle d'un objet dont on peut jouir à loisir... grâce aux lunettes de la publicité. Georges Bataille doit se retourner dans sa tombe, lui qui a su si bien décrire cette collusion entre le sexe et l'œil dans *L'histoire de l'œil*, en illustrant comment et pourquoi elle nous fait entrer dans un processus destructeur<sup>1</sup>.

### *Le plaisir de voir*

Les enfants et les adolescents sont particulièrement touchés par cette objectivation dans la mesure où ils ne connaissent pas encore la plénitude du plaisir orgasmique. De ce point de vue, ce sont des prostitués en puissance : en effet, ils sont tout à fait capables à partir d'un

---

1. C'est un texte que j'ai longuement analysé dans *La violence du voir*, PUF, 1996, 2000, p. 124 sqq.

## Défi à la pudeur

certain âge de mimer le rapport sexuel, et d'ailleurs ils ne s'en privent pas dans certains jeux, mais ils n'en tirent qu'un plaisir pulsionnel, surtout et y compris quand ils s'amuse avec leur sexe car il est ressenti à cette époque comme un organe partiel privilégié et non pas comme l'instrument d'une rencontre avec l'autre inconnu. Étant familiers de la sexualité pulsionnelle et cherchant à accéder à la sexualité génitale, ils trouvent dans cet organe, qui est à la fois d'origine génitale et de nature pulsionnelle, une représentation intermédiaire qui est à leur mesure, un moyen terme, plus immédiatement accessible et plus facile à maîtriser que le fantasme dont il a été question précédemment. Aussi, lorsque les images viennent renforcer cette impression, ils risquent de s'installer dans ce *no man's land* particulièrement confortable. Ils ne retiennent alors de la sexualité génitale qu'une connaissance partielle, perverse : elle n'est pas sans apporter des satisfactions, bien sûr, mais elle perd sa raison première qui est de faciliter la rencontre avec l'autre envisagé dans sa différence essentielle.

L'enjeu est donc de taille, et il vaut la peine qu'on s'y attarde un peu plus longuement. Si les enfants et les adolescents sont particulièrement vulnérables, cela ne tient pas seulement à leur préférence pour la sexualité pulsionnelle en général, ou au clivage qui en résulte, mais à leur attrait pour l'une des pulsions les plus fortement investies, la pulsion de voir. Et puisqu'elle est ici la première concernée, que c'est elle qui les pousse le plus directement vers les images pornographiques, je vais commencer par en rappeler l'évolution et les caractéristiques à grands traits.

Quoi que donne à penser une simple observation superficielle, l'acte de voir constitue d'abord dans la psyché du tout-petit un acte violent : durant les tout premiers mois de son existence, ceux de la période orale, il avale les objets des yeux et il prend un plaisir évident à

### *Le sexe génital transformé en objet*

les faire disparaître, en les jetant loin de sa vue, selon un jeu bien connu des parents. Il en est alors à l'époque de la pulsion originaire et de la toute-puissance de la pensée : il fusille tout du regard, il trouve du plaisir à fermer les yeux, à détruire et jouit à tout propos d'une destruction qui est pour lui réelle. Cette logique radicale n'a pas que des inconvénients puisqu'elle attaque les objets à distance, et elle lui permet peu à peu d'établir la limite entre lui et le monde extérieur, entre l'être et le néant. À cette époque, les images sexuelles n'ont pas beaucoup plus d'importance que les autres, sauf quand les adultes se montrent par trop rivés sur elle ; l'enfant est plus intéressé par la variété des objets, des couleurs, des formes, des mouvements, et on n'a donc pas de raison particulière de s'en préoccuper.

À partir du moment où la limite entre l'extérieur et l'intérieur est établie, entre dix-huit mois et deux ans, le rythme visuel va s'inverser : jusque-là, l'enfant faisait apparaître et disparaître, au gré de son plaisir, c'était un iconoclaste, un destructeur d'images ; désormais, il les fait réapparaître aussi, dans la réalité, dans son esprit, et sur le mode ludique, de façon à les intérioriser selon un rythme binaire que Freud a rendu célèbre dans sa description du fameux jeu de la bobine. Tous les adultes connaissent cet amusement qui consiste à cacher et à montrer, dont les enfants sont très friands à cet âge. C'est grâce à des jeux construits sur ce modèle qu'il élabore peu à peu l'univers intérieur qui va faire sa richesse et son inventivité. C'est en effet l'un des moyens essentiels dont le sujet dispose pour intérioriser les choses et pour construire sa propre image. La violence du voir n'a plus alors le côté radical des origines, puisqu'elle comprend les deux temps inversés, destruction/reconstruction, extériorité/intériorité. Quand l'enfant y recourt pour se construire une image du corps, il confronte constamment la vision qu'il a de lui-même à

## *Défi à la pudeur*

celle qu'il a des autres. La vision des organes sexuels adultes commence alors à le préoccuper vraiment, et compte tenu qu'il n'en a pas encore les équivalents dans son propre corps, ces organes lui paraissent démesurés, insolites, provoquent des réactions d'angoisse, et il devient préférable de ne pas les lui imposer. C'est un point sur lequel Françoise Dolto a toujours beaucoup insisté.

Jusqu'au jour où, vers les trois ans, il entre dans ce que nous appelons la période phallique. On désigne de ce terme l'époque où la sexualité pulsionnelle de l'enfant trouve son plaisir principal dans la vision réelle ou bien imaginaire du sexe génital le plus visible, le sexe masculin. Celui-ci s'impose tout à coup à lui comme la réalité la plus excitante qui soit. Pourquoi ? Parce qu'elle met en scène un organe sexuel particulièrement évident, et que l'enfant est à la recherche d'un moyen de se représenter la différence des sexes d'une manière simple, pratique et rassurante. L'attribut viril lui en fournit une occasion rêvée, car il exprime la différence en termes d'avoir : ou bien on a le pénis, et on est un garçon, ou bien on ne l'a pas, et on est une fille. Durant la période phallique, qui se prolonge très longtemps chez certains, on confond la différence des sexes avec le fait de l'avoir ou de ne pas l'avoir, et cette logique refait inévitablement surface chez le garçon à l'époque où il est en mesure d'aborder l'autre sexe, à la puberté en particulier. Ne sachant pas comment penser la différence, il se cramponne d'abord à cette idée qu'il possède le sexe de référence et que la fille en est démunie. À l'inverse, il n'est pas rare que la fille attende de la rencontre qu'elle vienne combler son manque. Ce sont là des stéréotypes que l'on s'emploie à critiquer aujourd'hui pour promouvoir l'égalité des sexes, mais tous ces efforts resteront lettre morte tant qu'on accordera au voir et aux images le privilège exorbitant dont ils disposent aujourd'hui.

*Le voir à la période phallique*

C'est surtout à partir du moment où on accède à cette période phallique et durant tout le temps de sa prééminence qu'on est le plus frappé par la vision des images sexuelles actuelles. Celles-ci en effet valorisent de façon outrancière le sexe masculin qui est le seul à s'offrir à la vision directe, et la plupart des scénarios pornographiques sont construits autour de la domination et de l'emprise qui en résulte. L'autre n'a droit à l'existence que pour être pénétré, exploité, utilisé à seule fin de donner au pénis sa pleine et entière satisfaction. Les images pornographiques entretiennent ainsi l'idée qu'il n'y a qu'un seul sexe au sens propre du terme, et elles cultivent un ensemble de schémas simplistes qui sont tous construits autour de cette primauté sans appel.

On mesure facilement les conséquences qui s'ensuivent lorsqu'on en reste là ou lorsqu'on fixe un jeune dans cette étape : d'abord en ce qui concerne la vision de la femme. Dans ce contexte vidéo/phallique, le sexe féminin est perçu négativement, comme le fruit d'une castration, et même d'une castration dont l'enfant se sent l'auteur car il est encore et toujours animé par la violence du voir des origines ; c'est un thème classique de la théorie psychanalytique<sup>1</sup>, largement confirmée par la clinique de l'exhibitionnisme, et j'y reviendrai quand j'aborderai la conception qu'on se fait de la femme dans l'univers pornographique.

Mais la femme n'est pas seule concernée : en collant ainsi à la réalité du sexe quel qu'il soit pour en faire son objet privilégié, le voir phallique le transforme en objet, et en objet partiel, en objet de jouissance réelle et immédiate. Or du sexe à la personne qui le porte il n'y a

---

1. G. Bonnet, *La violence du voir*, *op. cit.*, p. 84.

### *Défi à la pudeur*

qu'un pas, et il est vite franchi, de telle sorte que si le porteur du phallus s'en trouve magnifié, il se voit aussi chosifié. En un mot, la vision directe et répétée du sexe dans le contexte phallique a une conséquence inverse à celle qu'on serait en droit d'en attendre : certains la préconisent en estimant qu'elle oblige les jeunes à se confronter très tôt à la différence des sexes et à l'intérioriser. Ils estiment qu'en se montrant tout nus à leurs enfants, ils les préparent à affronter la différence des sexes. Ce n'est pas aussi simple, car à cet âge charnière, l'enfant est alors porté à objectiver ce qu'il voit, à privilégier le membre viril, mais à le considérer aussi comme un simple objet de consommation. C'est la raison pour laquelle, à partir de cette période, on fait généralement en sorte de masquer cette vision trop directe en apportant peu à peu les limites qui s'imposent. Alors bien sûr, on dira que c'est aussi parce qu'il y a de l'inceste dans l'air, l'Œdipe n'est pas loin, il faut s'y préparer. Et c'est vrai, après la période phallique vient la crise œdipienne, la plupart des gens le savent, car c'est l'une des découvertes de Freud qui s'est le plus largement diffusée. C'est une raison de plus pour prendre les devants et éviter ainsi d'abuser du prestige dont on dispose pour exciter l'enfant plus qu'il ne faut. Quoi qu'il en soit, cette mise à distance s'impose dès la période phallique, car c'est une période nécessaire, intermédiaire, et il serait dommageable qu'on l'y enferme.

Pour l'adolescent, le réinvestissement de la pulsion visuelle et phallique constitue en tout cas un point de passage obligé dans son accès à l'autre sexe, qu'il soit fille ou garçon. Il le rend particulièrement sensible à la vision pornographique du sexe et aux travers que je viens de décrire. En se fiant par trop à cette façon de voir, il se dispense d'affronter la différence en tant que telle, et surtout il en vient à considérer les femmes comme des êtres de second rang et les hommes comme des machines à performances.

*Un effet de toute perversion*

On peut se demander ce qui conduit les pervers à enfermer les enfants et les adolescents dans une façon de voir qui devrait rester pour eux un moment, un passage. Je viens de le dire, cela tient d'abord au fait que ces derniers représentent alors des prostitués en puissance, dans la mesure où ils sont parfaitement capables de mimer les postures et les rencontres du coït tout en n'en tirant qu'un plaisir partiel, limité. On oublie trop souvent de souligner que le rapport avec les prostituées n'est dans la plupart des cas qu'un plaisir solitaire. Cela tient aussi plus largement à la fragilité du statut intermédiaire dans lequel se trouvent les enfants et les adolescents, qui les rend particulièrement sensibles, on le sait, à toutes les formes du prosélytisme, qu'il soit d'ordre idéologique ou sexuel. L'exhibitionnisme collectif est animé par le désir de corrompre, de transformer l'autre en objet servile, et les sujets en période phallique représentent des proies toutes désignées et d'autant plus volontiers consentantes qu'elles ne connaissent du plaisir génital que des modèles simplifiés.

D'où vient cet acharnement à corrompre ? Certains pensent qu'il s'agit tout simplement d'une régression et donc d'un retour aux périodes que je viens de décrire : le pervers exhibitionniste retournerait à cette période phallique, si pratique pour affronter la différence des sexes. Ce n'est là qu'un faux semblant et, en tout cas, un aspect très superficiel des choses. Quand le pervers en arrive à de pareilles extrémités, c'est parce qu'il trouve dans sa pratique une jouissance qu'il estime sans commune mesure avec le coït ordinaire. Je l'ai dit en commençant, il agit surtout de la sorte pour inverser le système sexualité pulsionnelle/sexualité génitale qu'il a

## *Défi à la pudeur*

tout d'abord investi comme tout un chacun, et il le fait d'abord et avant tout pour le subvertir de façon à décupler son plaisir. Autrement dit, ce n'est pas un simple retour en arrière. Cette stratégie constitue pour lui un pas en avant, vers un système qui est fait pour cumuler tous les plaisirs possibles en un seul et même acte. À cet égard, ceux qui s'adonnent aux pratiques perverses n'ont pas tort : ce sont des inventions destinées à accumuler le plaisir, dans le même esprit que celui qui préside chaque jour à l'invention de nouveaux ustensiles ou machines destinés selon la publicité à augmenter notre plaisir à vivre. Avec bien sûr l'inconvénient de créer des besoins toujours plus exigeants et de renforcer aussi l'insatisfaction inhérente à la psyché humaine. Dans le système exhibitionniste, cette accumulation est évidente. Par la façon dont il est construit, le geste obscène mobilise à la fois la sexualité pulsionnelle, la sexualité génitale et toutes les satisfactions liées au dépassement des limites, de la loi, des idéaux, tout en donnant matière aux exigences les plus cachées de l'inconscient. L'exhibition pornographique suscite un plaisir visuel inconscient intense, met sous tension les organes génitaux, et l'excitation atteint un véritable paroxysme qui se poursuit tant que dure la diffusion des images et qu'on peut en imaginer les effets.

La sexualité génitale *dédouble* le plaisir, en plaisir masculin et féminin, et atteint son apogée au terme d'une longue quête où les deux finissent par se rejoindre et par se renforcer en investissant dans la relation leurs poussées les plus inconscientes. La sexualité perverse *décuple* le plaisir, grâce à ses multiples facettes, et il est immédiat, maîtrisable, domesticable, et dispense d'affronter l'abîme de l'altérité. Pratiquée de façon passagère et surtout au plan fantasmatique ou socialisé, elle apporte un plus de plaisir, et elle est certainement profitable. Mais quand elle s'impose dans la réalité comme la

seule forme d'accès au plaisir, elle conduit à la chosification du sexe, de l'autre et de toutes les réalités qui contribuent à la satisfaction.

D'où vient-il alors qu'elle prend de plus en plus le dessus dans le monde où nous sommes ? J'ai évoqué précédemment l'effroi provoqué par la complexification du monde, l'anonymat auquel beaucoup se sentent condamnés et la recherche d'un plaisir décuplé pour y faire face. À cela s'ajoute aussi la perte des repères. Dans une époque désorientée comme la nôtre, où les repères les plus anciens sont mis en cause, où la Bourse fait constamment le yo-yo, on est à la recherche de références solides, auxquelles on puisse se rallier. Dans l'inconscient collectif, le phallus représente depuis toujours la référence dominante : un étalon or en quelque sorte.

Sa chosification ne date pas d'aujourd'hui, et n'a pas eu que des inconvénients, loin de là : on trouve des images phalliques dans les inscriptions paléolithiques les plus anciennes, et c'est probablement en chosifiant le phallus sous forme de monument, avec les fameuses pierres dressées, puis d'inscription sous forme de bâtons répétés, qu'on a inventé l'écriture. Nos rêves eux-mêmes ne cessent d'en combiner la forme sous toutes les modalités possibles et Freud n'a eu aucune peine à démontrer que des représentations classiques comme le chapeau, l'épée, la botte étaient en bien des cas des symboles du sexe masculin. Les jeunes qui continuent aujourd'hui comme hier à couvrir les murs de graffiti obscènes ignorent qu'ils s'inscrivent dans une tradition qui est vieille comme le monde et qu'elle n'est pas seulement agressive ou exorciste, mais aussi structurante. Mais justement, à condition que le phallus reste un signe, une référence, et qu'on ne se contente pas de répéter indéfiniment ce type d'inscription : s'il permet de se donner un pôle de départ, il est fait pour être dépassé et pour permettre à l'homme de s'aventurer ensuite au-delà de

## *Défi à la pudeur*

la borne qu'il représente, pour inventer d'autres symboles, d'autres représentations, beaucoup plus variées, qui rendent compte de la richesse de ses désirs et surtout de l'infinie diversité de ceux qui s'y réfèrent.

### *La grande supercherie : « J'ai tout vu ! »*

L'image phallique du sexe et sa chosification entretiennent enfin chez les enfants et les adolescents une autre illusion qu'il ne sera pas facile de dissiper par la suite. Tout le monde connaît l'expression consacrée que les plus jeunes utilisent lorsqu'ils surprennent leurs parents ou d'autres adultes dans le plus simple appareil. Ils s'exclament haut et fort : « J'ai tout vu ! » Ce n'est pas un vain mot. La représentation visuelle et donc phallique du sexe leur donne en effet l'impression d'une vision totale et sans fard de ce qu'il y a à voir de ce côté. C'est d'ailleurs l'une des fonctions du phallus au sens le plus courant du terme que d'entretenir cette illusion. Et pourtant, il faut le dire et le répéter : le phallus est un leurre, un leurre nécessaire et provisoire, mais un leurre dangereux quand on en prolonge l'usage car il nous fait lâcher la proie pour l'ombre et passer à côté de l'essentiel.

J'en ai eu une preuve assez inattendue un jour en écoutant une patiente que j'appellerai Daphné. C'était une jeune fille pleine de vie et qui ne parvenait pas à trouver de plaisir dans ses rapports sexuels. Certains l'auraient sans doute considérée comme frigide, mais c'est un qualificatif dont je me suis toujours méfié car il risque d'enfermer la personne dans le système phallique que je viens de décrire. De fait, à la faveur d'un rêve, elle m'a un jour raconté un souvenir qu'elle avait soigneusement refoulé alors qu'il n'avait a priori rien de répréhensible.

## *Le sexe génital transformé en objet*

« Quand nous allions en vacances chez mes grands-parents maternels, ma cousine et moi, nous dormions dans leur chambre, et ils avaient mis un paravent entre leur lit et le nôtre. Mais nous, on les voyait quand même se déshabiller en regardant dans un très grand miroir qui était au fond de la pièce. Et on riait comme des folles ! Surtout en découvrant les dessous qu'ils portaient à l'époque ! » Et puis au bout d'un moment, elle ajoute : « Je me souviens que mon grand-père était terriblement velu, et que la vision de ces poils m'est restée très longtemps dans l'esprit. » C'était cela pour elle, le phallus, cette pilosité abondante, qui lui donnait l'impression d'avoir tout vu, d'en avoir plein la vue, et dont elle se servait aussi sans le savoir pour se cacher tout le reste. Elle répétait et répétait cette vision dans son inconscient, ce qui la maintenait dans son statut de petite fille agréablement soumise à une exhibition sans doute non préméditée, mais qui la fixait sous sa gouverne. Quelques jours après la séance où elle avait pu enfin en parler, elle m'a confié qu'elle avait eu pour la première fois des rapports sexuels satisfaisants avec un ami. « Ce qui m'a attirée et rassurée chez cet homme, m'a-t-elle dit alors, c'est son abondante pilosité ! » Le symbole phallique était redevenu ce qu'il aurait du toujours être, un relais, un passage, et non plus un objet de fixation<sup>1</sup>.

Lacan a affirmé avec beaucoup d'assurance qu'« il n'y a pas de rapport sexuel », mais une chose au moins est sûre : le rapport en question ne se représente pas. Aucune image, aucune expression ne peut en rendre compte, et tous ceux qui le prétendent ou le font croire contribuent un peu plus à en fausser l'approche. La sexualité génitale est une rencontre entre deux sujets

---

1. J'ai commenté plus en détail cet épisode dans mon livre *Le transfert dans la clinique psychanalytique*, PUF, p. 231.

### *Défi à la pudeur*

désirants, qui s'impliquent par tout leur être, conscient et inconscient, afin de créer pour chacun d'eux un espace de plaisir privilégié. Cela ne se montre pas. On peut à la rigueur en parler, l'évoquer sur le mode poétique, en témoigner, à partir de récits, de légendes, mais on ne pourra jamais en rendre compte sur le mode visuel pas plus que sur n'importe quel autre mode pulsionnel. Ce qui se vit dans une rencontre sexuelle où les sujets s'engagent vraiment ne peut être exprimé et traduit par aucun des canaux pulsionnels quels qu'ils soient.

Au total, la représentation phallique n'a d'intérêt que dans la mesure où elle donne naissance à un symbole, un symbole matriciel, et qui ne bouche pas l'accès à la réalité des choses. L'enfant comme l'adolescent ont besoin de symboles, ils cherchent à s'appuyer sur des représentations qui leur permettent de s'orienter et d'organiser leurs désirs. Le plus sûr moyen de faire contrepoids à la chosification des images pornographiques et à la fixation au phallus dans sa réalité obscène est de rechercher avec eux des images aussi fortes représentant d'autres valeurs auxquelles ils sont particulièrement sensibles.

## Un défi aux idéaux : la pudeur

La psychanalyse a d'abord démontré qu'il existe deux formes de sexualité, la sexualité pulsionnelle et la sexualité génitale, et elle en a progressivement dégagé les caractéristiques propres. Elle a aussi montré pourquoi il était si difficile de les articuler et de tirer parti de l'une sans que ce soit au détriment de l'autre. Mais elle a fait sur le tard une autre découverte, moins formulée, plus révolutionnaire encore, et dont on est loin d'avoir tiré toutes les conséquences : il existe chez l'homme une troisième forme de sexualité manifeste, la *sexualité idéale*, qu'on peut définir comme le plaisir sexuel à jouir des idéaux, en positif ou en négatif, lesquels varient selon les sociétés, les lieux et les personnes mais qui, de l'avis des ethnologues et des historiens, font partie intégrante de toutes les pratiques sexuelles quelles qu'elles soient.

*À bas tout moralisme !*

Je n'ignore pas le reproche majeur que l'on oppose à toutes les études qui tentent de réfléchir aux conséquences de l'inflation des images obscènes : « Vous vous exprimez au nom d'une morale désuète, dépassée, vous faites du moralisme. » Voilà, le grand mot est lâché :

## *Défi à la pudeur*

morale, moralisme, et ceux qui le prononcent haut et fort y voient le poison mortel par excellence de tout plaisir sexuel quel qu'il soit.

Et pourtant : qui dit morale dit règle éthique à laquelle on se réfère, valeur ou idéal auxquels on est profondément attaché. Or celui qui réagit au nom d'une liberté à tout prix estime qu'il faut laisser faire, s'appuie lui aussi sur des valeurs, sur une morale. Elle est différente bien sûr, mais elle est sous-jacente à sa réaction, à son comportement. Bien plus, en ratifiant l'inflation pornographique actuelle, il se range sans qu'il s'en aperçoive du côté des valeurs dominantes, il a substitué une morale à une autre, voilà tout. Même si celle-ci se fonde sur une opposition aux valeurs d'autrefois. Les titres récents des ouvrages consacrés au problème sont plus éloquents que toutes les démonstrations : « le nouvel ordre sexuel », dit l'un ; « le consensus pornographique », dit l'autre.

Alors, faut-il raisonner au nom d'une morale contre une autre, opposer celle-ci à celle-là, vanter leurs inconvénients et leurs avantages respectifs ? Cela ne nous avancerait pas à grand-chose. Aussi suis-je au moins d'accord sur un point avec le contradicteur supposé que je citais en commençant : il faut bannir le moralisme, qu'il soit d'un bord ou bien d'un autre, comme tous les impératifs en -isme, caporalisme, dogmatisme, etc. Dès lors qu'on se bat à coups de principes moraux opposés, on s'enfonce dans une impasse. Par contre, on ne peut pas avancer si l'on ne fait pas entrer dans le débat les idéaux qui sont en jeu, car il n'y a pas et il n'y a jamais eu de sexualité humaine possible sans qu'ils y soient partie prenante sous une forme ou une autre. Les idéaux font partie intégrante du plaisir et interviennent dans le cadre d'une forme précise de l'accès au plaisir que j'appelle la sexualité idéale.

*La sexualité idéale*

L'homme a toujours assorti l'accès au plaisir d'un certain nombre de règles qui ont fini par faire partie intégrante de la sexualité elle-même. On a longtemps pensé que ces règles étaient le fruit du progrès de la civilisation, Freud était de cet avis ; on constate aujourd'hui qu'elles ont toujours existé, sont indispensables à l'accès au plaisir et qu'elles revêtent des formes innombrables, même si on retrouve quelques invariants concernant par exemple les règles de parenté ou la pudeur<sup>1</sup>. L'accès à la sexualité pour l'homme ne se fait jamais sans règles, sans codifications, sans obligations qui s'enracinent dans des idéaux intimes ou ancestraux, sans un solide attachement aussi à certaines images idéales : amour pour tels critères de beauté, pour telles formes, tels sons, tel type d'odeur. Ces intérêts constituent une constellation d'objets qui mobilisent la sexualité et en font partie intégrante. Ils sont indispensables à la jouissance humaine comme Georges Bataille l'a rappelé avec une sagacité assez rare à une époque où l'on nourrissait l'utopie que l'on pourrait un jour s'en passer<sup>2</sup>. Ces règles et les canons en vigueur sont indissociables de la satisfaction sexuelle ; qu'il s'y conforme ou s'y oppose, le sujet humain vise encore son plaisir, même s'il pense le contraire.

---

1. Plusieurs auteurs ont particulièrement bien mis en lumière cette permanence des règles, y compris aux époques comme la nôtre où l'on pense s'en être affranchi : J.-C. Guillebaud, *La tyrannie du plaisir*, Paris, Seuil, 1998, pour la sexualité en général ; en ce qui concerne plus particulièrement les règles de pudeur, Hans Peter Duerr, *Nudité et pudeur, le mythe du processus de civilisation*, Paris, Éditions de la Maison de l'homme, 1998, p. 259 ; J.-C. Bologne, *Histoire de la pudeur*, Hachette Littératures, 1986/1995.

2. G. Bataille, *L'Érotisme*, Paris, Minuit, 1957.

## *Défi à la pudeur*

La sexualité idéale diffère de la sexualité pulsionnelle et de la sexualité génitale en ceci qu'elle ne relève pas d'une zone précise ou d'un organe et mobilise la personne tout entière. On l'a parfois confondue de ce fait avec le narcissisme, en oubliant que, dans le cas présent, le moi ne tire pas plaisir de lui-même mais de réalités précises les idéaux qu'il a inconsciemment choisis et concoctés en relation avec d'autres. Il arrive même que cette forme de sexualité suffise à assurer son plaisir, par exemple en certaines occasions où l'on jouit de certains idéaux tous ensemble – rencontre, concert, spectacle, match, jeu, célébration, engagement mystique ou religieux –, mais aussi dans la vie courante, où beaucoup tirent leur plaisir sexuel de la répétition de certaines pratiques codifiées. Certains conjoints en savent quelque chose qui voient un jour leurs partenaires se découvrir tout à coup un plaisir inattendu à se rendre au temple, à l'église ou bien à la mosquée, et qui y trouvent mille et un prétextes pour désertir le lit conjugal.

Cette forme d'accès au plaisir apporte à la sexualité humaine tout entière quelques caractéristiques qui contribuent à sa spécificité. C'est grâce à elle que l'homme en arrive parfois à se passer pour un temps de toute pratique sexuelle manifeste pour laisser la place à des jouissances symboliques ou sociales de tous ordres. Cela ne tient pas d'abord à la sublimation comme on l'a dit souvent, mais à une forme d'idéalisation solidement ancrée dans la réalité sociale. C'est sous sa gouverne aussi que la sexualité cherche souvent à s'installer dans la durée, dans la fidélité à l'autre, le respect de certaines valeurs, toutes choses qui n'ont aucune raison d'être a priori dans les sexualités génitale ou pulsionnelle, et qui sont directement de son ressort. De plus, elle se vit aisément à plusieurs et mobilise parfois les foules : le sexuel idéal peut se vivre seul, à deux, à dix, à des milliers ou même à des millions, décuplant ainsi leur jouissance.

## *Un défi aux idéaux : la pudeur*

Quand la France a gagné la coupe du monde de football en 1998, on a pu avoir la démonstration visuelle de son extraordinaire puissance de rassemblement. En définitive, ce mode de sexualité est celui qui assure les liens les plus solides entre les hommes, celui qui facilite le plus l'accès aux plaisirs collectifs.

Pour l'analyse, il n'y a donc pas d'accès à la sexualité qui ne mette en jeu des références idéales, quelles qu'elles soient, et pour en préciser un peu plus la signification exacte, j'en viens à l'idéal le plus classique et le plus traditionnel pour le sujet qui nous intéresse, celui que l'on appelle « la pudeur ».

### *L'exhibitionnisme, outrage ou défi ?*

Lorsqu'il aborde le délit d'exhibitionnisme, le code pénal ne met pas d'abord l'accent sur l'exhibition du sexe ou sur la violence qui en résulte pour les plus jeunes ou les plus fragiles, il le désigne sous les termes d'« outrage à la pudeur<sup>1</sup> ». L'accent premier est donc mis sur un idéal, d'ailleurs évoqué dans toute sa variabilité, et il est écrit qu'on lui fait outrage. Le mot possède une connotation particulièrement forte : comme si celui qui s'exhibe de la façon outrancière que j'analyse ici commettait un véritable attentat à l'encontre d'une figure vénérable. Une tradition très ancienne veut d'ailleurs que l'on représente les valeurs auxquelles on est le plus attaché par une allégorie : on figure par exemple la justice par une femme tenant une balance. Antonio Corradini a représenté de la même façon « La pudeur » en la personne d'une femme revêtue d'un drapé plein de charme<sup>2</sup>. Les Romains et les Grecs en ont fait une

1. *Nouveau code pénal*, 2002, article 222, 32.

2. Cette statue se trouve dans la chapelle Sainte-Sévère à Naples et date de 1752.

## *Défi à la pudeur*

divinité, Pudicitia chez les premiers, Aidos chez les autres, qui avaient également leurs statues et suscitaient déjà des réactions contrastées<sup>1</sup>. Le code raisonne comme si la pudeur était une figure de ce type et qu'elle se trouvait cette fois attaquée, violée.

Pour la psychanalyse, cette façon de concevoir l'exhibition est très instructive, car elle reconnaît à la pudeur et à l'idéal inconscient qui la sous-tend une valeur spécifique. Le seul reproche qu'on peut lui faire est d'avoir parlé d'outrage, et donc d'y avoir dénoncé une volonté destructrice, comme si l'exhibitionnisme cherchait à supprimer une fois pour toutes cet idéal, à le faire disparaître. Alors qu'il n'en est rien. On assiste ici plus précisément à ce que l'on appelle un *défi* : quoi que l'on puisse penser, l'exhibitionnisme reconnaît la place de la pudeur, il la tient en haute estime, mais il en jouit à l'envers, il trouve son plaisir à la défier. Ce qui veut dire qu'il ne renonce pas à la sexualité idéale comme on pourrait le croire, mais qu'il jouit des idéaux en les bravant, en les inversant, en les prenant à contre-pied, et sur ce point encore il se révèle très proche des adolescents.

Pour préciser ce point, je reviens à l'exemple de l'exhibitionnisme pervers et à un autre aspect typique de son comportement qui éveille inévitablement l'attention puisqu'il est à l'origine de la réprobation qu'il suscite. *Ce type de sujet ne s'adonne à sa pratique que là où elle se heurte à l'interdit, provoque le scandale ou le malaise.* Envoyez un exhibitionniste dans un club naturiste ou sur une place de nudistes, il est plutôt désappointé. Si les jeunes sujets qu'il agresse par son geste lui manifestent une certaine indifférence comme dans l'exemple que j'ai cité précédemment, il perd tous ses moyens. Le défi aux idéaux est partie prenante de sa jouissance, et tant qu'il

---

1. Françoise Frontisi-Ducroux, dans le hors-série n° 39 du *Nouvel Observateur*, p. 71.

ne peut ajouter au plaisir pulsionnel et génital ce plaisir idéal inversé, il reste insatisfait. Les exhibitionnistes n'éprouvent pas la jouissance attendue s'ils ne trouvent pas à s'attaquer aux idéaux de pudeur, de réserve et aux lois qui leur correspondent. On retrouve cette caractéristique dans toutes les autres perversions sous des modalités diverses. Bien plus, quand les représentants de la loi réagissent, ils se prennent facilement au jeu au risque de sombrer dans la répétition<sup>1</sup>. Cela signifie que la *sexualité idéale* est effectivement prise en compte mais qu'elle l'est sur le mode du défi. L'autre est interpellé non seulement à titre d'objet pulsionnel phallique, mais également parce qu'il incarne un idéal qu'on va prendre à rebours.

Il faut donc se poser la question : pourquoi les pervers éprouvent-ils cette nécessité de tirer plaisir des idéaux en négatif là où la majorité des gens y parviennent sur le mode positif ? Cela tient à la nature même de ces idéaux qui ont été forgés et cislés pour permettre au groupe social de se constituer et de concentrer le plaisir de ses membres autour d'objets communs en dépassant leur satisfaction immédiate. Celui qui en jouit sur le mode négatif ne renie pas cette appartenance, au contraire, mais il cherche à manifester son originalité pour s'y affirmer ensuite à titre personnel. Dans le cours de l'histoire, ce défi aux idéaux a toujours existé et il constitue souvent un passage. « Les écrivains ne manquent pas qui se sont d'abord racontés par l'entremise de récits érotiques ou franchement obscènes : Arthur Miller, Anaïs Nin, et plus près de nous Calaferte ou Soliers en sont d'illustres représentants. [Avec *l'Histoire de l'œil*] Bataille est le premier me semble-t-il qui l'ait fait en connaissance de cause (...) Cette histoire est à l'œu-

---

1. D'où la fréquence de ce que j'ai appelé l'« exhibitionnisme pénal », dans *Voir Être vu*, t. 1, *op. cit.*

## *Défi à la pudeur*

vre tout entière ce que l'Ouverture est à la Symphonie : une mise en place, l'annonce des thèmes décisifs, à ceci près que le registre dominant est d'ordre visuel, (...) et d'ordre explicitement sexuel, ce qui ferait penser plutôt au rôle que joue l'œuvre de Rabelais aux origines de la littérature française<sup>1</sup>. » Qui nierait que Rabelais se joue des idéaux avec un brio rarement égalé parmi les écrivains qui l'ont suivi ? Au point que bien des étudiants des siècles passés n'ont disposé souvent que de morceaux choisis de ses œuvres ! Les mots sont crus, directs, décrivent les activités pulsionnelles ou génitales sans souci des convenances. Et pourtant, ses textes ont certainement constitué un tournant capital dans l'histoire de notre culture.

Le plaisir de défier les idéaux a sa raison d'être aux périodes transitoires, lorsque le sujet cherche à se situer dans son groupe d'appartenance et à y prendre la parole en puisant dans ses désirs les plus cachés et les plus personnels. C'est pourquoi il est monnaie courante chez les adolescents, les rendant si avides de pratiques ou d'images qui défient toutes les convenances. Dans la mesure où ce n'est pour eux qu'un moment, un passage, il n'y a aucune raison de s'inquiéter. Ceux qui ont joué l'inconvenance avec une ardeur sans précédent seront les mêmes qui vont plus tard affirmer les principes sans réserves. Il faut défier d'abord les idéaux pour finir un jour par les intégrer. C'est pour la même raison que notre monde s'adonne avec autant d'ardeur à l'exhibitionnisme obscène par écrans interposés : il cherche par là à se situer par rapport au monde d'hier tout en le dépassant, et c'est d'ailleurs la motivation consciente qu'invoquent la plupart des partisans de la libre diffusion des images : « On ne vit plus au Moyen Âge, il faut avancer, se libérer des morales étriquées », etc. Pourtant,

---

1. G. Bonnet, *La violence du voir*, PUF, p. 131 et 135.

## *Un défi aux idéaux : la pudeur*

en s'installant dans le défi permanent, ils risquent à la fois de provoquer des retours qui seront à la mesure de leurs excès et d'accentuer la réactivité adolescente dans des proportions excessives.

Je souligne au passage que la pratique du nudisme et du naturisme, du moins quand elle s'exerce dans les conditions qu'on lui connaît aujourd'hui, n'a rien à voir avec l'exhibitionnisme, c'est même exactement l'inverse. Il ne faut pas confondre le désir de libérer le corps, la recherche d'un contact plus spontané et plus convivial avec la nature qui caractérisent aussi notre époque et qui se sont régulièrement manifestés dans le cours de l'histoire, avec le désir de provoquer et de choquer en exhibant son sexe. On a parfois tendance à confondre les deux, pourtant c'est une erreur<sup>1</sup>. Que les naturistes entretiennent à leur insu le voyeurisme de certains, c'est un fait que j'ai pu vérifier à plusieurs reprises dans mon expérience clinique : autant qu'ils le sachent et en tiennent compte. L'expérience m'a aussi appris qu'il leur faut respecter la réaction de leurs enfants au fur et à mesure qu'ils grandissent. Si ceux-ci se sentent gênés et souhaitent ne plus être mêlés à l'expérience, il ne faut surtout pas insister : cela veut dire que la monstration des organes sexuels de l'autre tourne pour eux à l'exhibition et qu'ils ont besoin de prendre leurs distances. C'est même une très bonne réaction. Et ils ont d'autant plus de chances de retrouver plaisir dans ce genre d'expérience qu'on ne les y aura pas forcés.

### *Il était une fois la pudeur*

Pour mieux saisir la différence entre nudisme et exhibitionnisme, et voir en quoi consiste le défi que repré-

---

1. F. Guillaïn, *Le bonheur d'être nu*, Albin Michel, 1997.

## Défi à la pudeur

sente l'exhibitionnisme actuel, il faut examiner d'un peu plus près l'idéal de pudeur qui est au centre du débat. Il a été tellement critiqué, vilipendé de mille et une façons, qu'on a fini par le confondre avec la pudibonderie ou la fausseté. Cela n'a rien d'étonnant dans la mesure où tout idéal a son envers, qui refait plus facilement surface aux périodes de crise. Or, depuis peu, on recommence à prendre à nouveau la pudeur au sérieux et à s'interroger sur ce qu'elle signifie<sup>1</sup>.

Cet idéal a sa place dans toutes les cultures et dans toutes les sociétés, même s'il est exprimé à travers des consignes ou des pratiques extrêmement différentes. Dans le rêve de nudité par exemple, un officier se sent nu du simple fait qu'il ne porte pas son sabre ! Un cuisinier, parce qu'il a perdu le fameux chapeau qui le désigne à l'attention de ses convives. Pour illustrer cette variété sur le mode humoristique qui sied en ce domaine, j'aime à citer l'anecdote suivante qui se passe dans un village reculé du Centre-Afrique. C'est un village catholique, et l'évêque y fait sa visite pastorale : tout le village est réuni sur la place pour l'écouter, avec au premier rang ses dignitaires en grand appareil. Et voilà que le responsable de la cérémonie aperçoit au premier rang et juste en face de l'évêque un jeune enfant complètement nu ! Effaré, il s'en approche discrètement et lui souffle à l'oreille : « Va te mettre quelque chose. » Et l'enfant de revenir quelques instants après se remettre à sa place, toujours aussi nu, mais avec un superbe chapeau sur la tête !

---

1. Outre l'ouvrage de J.-C. Bologne, *Histoire de la pudeur*, *op. cit.*, et l'excellent hors-série du *Nouvel Observateur* n° 39, consacré à la pudeur, je signale le n° 40 d'*Actualités des religions*, juillet-août 2002, intitulé « La nudité en Occident et en Islam », avec un article bien documenté sur la pudeur dans le monde musulman. À propos de Noé, il faut signaler le n° 11 de *Biblia*, aux éditions du Cerf, qui fait le point des dernières recherches exégétiques.

## *Un défi aux idéaux : la pudeur*

J'ai déjà évoqué le texte qui, dans notre culture judéo-chrétienne, formule clairement cet idéal de pudeur : il se trouve dans la Bible, au cycle de Noé, et il a donné lieu à d'innombrables représentations dans l'iconographie chrétienne. Le récit qui en rend compte est très probablement issu d'une tradition beaucoup plus ancienne qui s'est élaborée dans le Croissant fertile au cours de la période qui a suivi le passage à la culture sédentaire et qui a vu la création des premières grandes communautés urbaines. Il se trouve dans Genèse 9, 24-29, juste à la suite de l'histoire du Déluge et de l'Alliance. Noé profite des fruits de la vigne, c'est le beau temps après la tempête, il s'enivre et se met nu dans sa tente, quand l'un de ses trois fils, Cham, y pénètre et appelle ses frères, Sem et Japhet, pour qu'ils viennent contempler le spectacle. Eux au contraire vont y aller à reculons et recouvrir la nudité du père d'un manteau protecteur, le fameux manteau de Noé. Celui-ci, une fois réveillé, réagit curieusement : il bénit ses trois fils, y compris Cham, par contre il maudit le plus jeune des fils de celui-ci, Canaan.

À première vue, ce texte est une façon de mettre en scène sur un mode imagé l'expression « dévoiler la nudité du père », utilisée en particulier dans le Lévitique, qui signifie « coucher avec l'une de ses femmes », autrement dit commettre l'inceste. Ce serait donc la première formulation de l'interdit de l'inceste dans l'Ancien Testament. Pour certains historiens, le récit de l'enivrement de Noé serait aussi la lointaine évocation de fêtes bachiques auxquelles on s'adonnait à certaines époques dans le Croissant fertile, avec l'énoncé des limites à ne pas franchir. On pouvait s'amuser, mais il ne fallait pas en profiter pour bafouer les interdits les plus sacrés, et cela nous ramène à l'interdit de l'inceste ou au respect dû au père.

Dans la tradition, ce texte a plutôt été interprété

## *Défi à la pudeur*

comme une leçon de pudeur, une leçon qui est d'abord énoncée comme un impératif, avec punition à l'appui. Le geste de Cham y est présenté comme gravement offensant à l'égard de son père car, comme l'exhibitionniste, il fait du sexe de celui-ci un simple objet à voir : le sexe et le père sont considérés comme des choses, comme des réalités dont on peut s'amuser sans précautions. On s'est toutefois demandé pourquoi ce n'est pas Cham lui-même, mais son plus jeune fils Canaan qui fait l'objet d'une malédiction. Je passe sur les innombrables explications rabbiniques et patristiques qui ont jalonné l'histoire pour formuler celle qui me paraît correspondre à la logique du texte. C'est une façon de dire : puisque tu as considéré ton père comme un simple objet, c'est ce qui va arriver en retour à ton fils : il est condamné à être l'esclave de ses oncles et de ses frères, autrement dit leur objet. « Œil pour œil ! » Moralité : celui qui ne respecte pas la plus élémentaire pudeur en subira les conséquences en la personne de ses enfants les plus jeunes et les plus fragiles qui seront à leur tour transformés et traités en objet — on peut difficilement mieux dire.

## *Le manteau de Noé*

Qu'en est-il maintenant de la réaction des deux autres frères ? Elle nous présente cette fois la pudeur de façon beaucoup plus positive, en la figurant sous les espèces d'un manteau, d'un voile, de façon à nous signifier à quoi elle sert et en quoi elle consiste exactement. À quoi elle sert ? Elle n'est pas seulement là pour mettre une limite au voir direct, à ce voir phallique que j'ai appelé chosifiant, réducteur, comme on aurait pu le penser à première lecture : elle vise surtout à le faire passer à un

## *Un défi aux idéaux : la pudeur*

autre niveau. Cham a imposé l'apparition du sexe paternel dans la réalité, ses deux frères au contraire imposent une disparition ferme et définitive, dans la réalité toujours – « on ne veut plus voir ça ». Pourtant ce n'est pas pour le rayer de la carte, tant s'en faut : si les deux frères de Cham, Sem et Japhet, ont eu la saine réaction d'aller recouvrir le corps dénudé de leur père et de ne pas le regarder de front, cela ne les a sans doute pas empêchés d'imaginer la chose, ou d'en rêver, bien au contraire. L'imagination travaille bien plus à partir d'indices repérés sur les linges pudiques déposés sur les parties intimes qu'en se fixant sur les organes proprement dits<sup>1</sup>. La pudeur conduit à la mise en place imaginaire d'un voile, d'un tissu léger, qui facilite la projection et l'accès à l'imaginaire si essentiels pour l'épanouissement de la sexualité. Chacun sait que si l'inceste est l'interdit majeur, et parce que c'est l'interdit majeur, il va nourrir nos rêves et nos désirs inconscients tout le reste de notre existence. Il est au fondement de la sexualité idéale. L'inconscient ne désarme jamais, et cette traversée de l'Œdipe grâce à l'imaginaire fait partie de tout itinéraire analytique<sup>2</sup>.

On comprend mieux à partir de là à quoi sert la pudeur. En hébreu, Sem signifie « le nom », et Japhet veut dire « la beauté ». En magnifiant leur geste, le texte veut aussi signifier qu'en matière de sexualité il faut donner la priorité à la nomination et à la recherche de la beauté. Le manteau de Noé ne vient pas seulement cacher son sexe, il ouvre à la parole et à l'imaginaire, selon des modalités où l'esprit et l'inventivité du sujet

---

1. C'est un fait qui a été plus tard clairement illustré par l'iconographie religieuse comme l'a fort bien montré Steinberg, *La sexualité du Christ dans l'art de la Renaissance et son refoulement moderne*, Gallimard, 1987.

2. G. Séverin, *Que serait « je » sans « toi »*, Albin Michel, p. 21.

## Défi à la pudeur

trouvent leur compte. *L'idéal de pudeur est une invitation à faire passer la pulsion partielle au stade imaginaire, en y incluant une vision du sexe qui n'est plus obnubilée par sa représentation immédiate la plus excitante.*

C'est dans cet esprit que j'interprète pour ma part les condamnations portées sur le voir direct dans la Bible et même dans le Nouveau Testament par la suite : il est dit par exemple en Matthieu 5, 27, que « celui qui regarde une femme pour la désirer a déjà commis l'adultère ». C'est un texte qu'on a souvent interprété comme une condamnation de tout l'imaginaire sexuel quel qu'il soit et donc de ce que j'ai appelé le second registre du voir. À mon avis, c'est exactement l'inverse. Il s'agit d'une condamnation de celui qui regarde ou qui montre effectivement, directement et avec envie, et donc qui se fixe au premier registre, pas de celui qui fantasme. Il vise celui qui fait de la femme ou du sexe un objet, un objet réellement à voir, comme Cham l'a fait avec son père, et on comprend la condamnation qui en résulte : « Si ton œil te scandalise, arrache-le » (Matthieu 5, 29 et 18, 9). C'est un rappel des exigences de la pudeur.

Par la suite, saint Augustin est probablement celui qui a le plus contribué à jeter le discrédit sur la notion de pudeur dans la tradition occidentale. Son point de vue n'est pas entièrement nouveau mais, compte tenu de son autorité, il s'est répandu et conforté dans toute la tradition chrétienne ultérieure. Il disserte longuement à ce sujet dans *La Cité de Dieu*, en expliquant que la pudeur est une notion universellement répandue et acceptée, mais qu'elle est d'abord le fruit de la honte que nous inspirent la vision de nos organes génitaux et les pratiques qu'elles entraînent<sup>1</sup>. Nous cherchons à les dérober à la vision des autres tant nous sommes accablés par la

---

1. Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, Gallimard, Pléiade, 2000, p. 580.

dépendance qui en résulte. D'autant que cette dépendance est selon lui la conséquence du péché d'origine. Car sinon, pourquoi cacherions-nous la relation sexuelle? « N'est-ce pas parce que cette action, décente d'après la nature, s'accompagne d'une honte qui vient du châtement? »

C'est une conception tendancieuse bien sûr! Si la pudeur est l'expression par excellence de la honte et de la culpabilité attachées à toutes les choses du sexe, on comprend que ceux qui font fi de toute honte et sont fiers de leur sexualité, et à juste raison, estiment la pudeur inutile, dépassée! La pudeur appartiendrait à une culture de la honte ou de la culpabilité dont il faut se défaire! Il est donc temps de replacer cette conception négative dans son contexte. Saint Augustin est un écrivain génial, à qui nous devons beaucoup, mais il n'est jamais sorti en profondeur du manichéisme auquel il a adhéré dans sa jeunesse, un manichéisme qui faisait une coupure radicale entre le bien et le mal, un monde régi par l'amour et un monde régi par la violence et la haine. Il a transposé cette coupure dans l'histoire, séparant le monde en deux temps, celui d'avant la faute originelle, où la pudeur n'avait pas sa place, et celui d'après la faute, le nôtre, où, comme Adam et Ève, nous sommes condamnés à la pudeur! Ceux qui réagissent comme lui font de la pudeur un signe de honte ou de dépit et de ce fait la combattent ou la rejettent, adhèrent sans le savoir au même système en noir et blanc, en tout ou rien, qui n'existe que dans leur esprit et qui fait le lit de la perversion<sup>1</sup>. Car, on l'a vu, la perversion joue de ce type de clivage, et l'exhibitionniste fait du défi à l'idéal de pudeur l'essentiel de sa jouissance.

---

1. On retrouve la même dualité chez Rousseau qui postule un état de nature où la pudeur était totalement inutile et un état actuel où elle est imposée par la société.

*L'enfance adulte*

Au cours de sa découverte progressive de la sexualité, l'enfant fait connaissance avec la pudeur au fur et à mesure que les adultes lui formulent les limites entre leur intimité et la sienne. Généralement, cela se fait par paliers successifs et ne pose pas trop problème. Quand il est soumis de façon brutale à la vision d'images pornographiques trop directes, le voile de la pudeur s'en trouve fragilisé et il se sent souvent parasité, mal à l'aise, même s'il a l'air d'apprécier. On décrie souvent aujourd'hui les libertés que nous prenons avec la couche d'ozone qui protège l'atmosphère, et nous sommes invités à prendre mille et une précautions pour sauvegarder ce manteau protecteur. Pourquoi serions-nous moins vigilants dès lors qu'il s'agit de nos enfants et de simples images ?

Il est une époque de l'enfance où la pudeur est particulièrement investie mais que l'on a tendance à sous-estimer : il s'agit de ce que l'on appelle couramment la période de latence, ou bien l'enfance adulte, et que je nomme plus volontiers pour ma part la période des idéaux. Les études consacrées à la petite et moyenne enfance puis à l'adolescence se sont tellement multipliées ces dernières années qu'elles ont fini par la rejeter dans l'ombre. Elle se situe entre sept et dix-douze ans, avec quelques extensions avant et après ces deux repères. On l'a nommée période de latence du fait que l'enfant n'est plus tout à fait sous la coupe des sexualités pulsionnelles tout en y trouvant encore bien du plaisir, et qu'il n'est pas encore capable d'accéder à la sexualité génitale. En fait, c'est une vision bien idyllique des choses, car il est alors calé dans un compromis agréable, entre d'une part les plaisirs pulsionnels qu'il continue à

## *Un défi aux idéaux : la pudeur*

satisfaire tranquillement, et d'autre part les plaisirs génitaux qu'il commence à expérimenter discrètement dans la mesure de ses possibilités. Si l'on idéalise malgré tout cette période, c'est précisément parce que le plaisir dominant de l'enfant, du moins là où rien n'est venu entraver sa maturation, se situe alors dans et par la sexualité idéale et c'est pourquoi on parle aussi d'enfance adulte à son propos.

La mise en place de cette forme de sexualité s'opère de la façon suivante. Quand on ne peut pas satisfaire l'envie qui nous pousse vers quelqu'un et trouver plaisir dans un commerce sexuel direct avec lui, ou bien quand on y a renoncé par la force des choses, on s'attache à des images, à des principes, à des modalités qu'il a incarnées à nos yeux, et il arrive qu'on finisse par trouver dans l'attachement à ces réalités les mêmes satisfactions que celles que l'on aurait trouvées dans l'union directe avec lui. Quand un enfant a beaucoup aimé ses parents, les adultes les plus proches de lui, et qu'il s'est enfin fait à l'idée qu'il ne pourra jamais les avoir pour partenaires, grâce en particulier aux règles de pudeur, il réagit de même : il se prend à aimer les valeurs, les idéaux et les lois qu'ils ont incarnés à ses yeux, et il les aimera d'autant plus qu'il les a aimés. C'est la raison pour laquelle les enfants de la soi-disant période de latence s'engagent avec autant de facilité dans les groupes, les mouvements, et qu'ils se montrent aussi sensibles à des valeurs comme la justice, la vérité, l'amitié, etc. C'est aussi généralement l'époque où ils sont assez naturellement pudiques, pour la simple raison que, comme Sem et Japhet, ils ont fait le deuil de la vision directe du sexe de leurs parents et préfèrent trouver leur plaisir dans les valeurs qu'ils leur inculquent. Cette exigence de pudeur peut se manifester de multiples façons, surtout aujourd'hui, mais j'ai souvent constaté qu'à chaque fois qu'elle n'est pas respectée par les adultes, elle engendre chez l'enfant de cet âge de véritables blessures.

## *Défi à la pudeur*

À cette époque, la vision des images sexuelles pornographiques excite toujours et encore l'attention et la curiosité, mais elle a des effets différents de ceux que l'on peut constater dans l'enfance ou à l'adolescence. L'enfant petit se montre apparemment indifférent, avec tous les risques que cela suppose, il réagira bien plus tard. L'enfant de l'époque idéale, lui, manifeste plutôt des réactions d'écœurement, de dégoût<sup>1</sup>, sauf là où il est porté par un groupe ou des adultes qui l'orientent. Les filles sont particulièrement vulnérables du fait que la sexualité idéale joue chez elles à cet âge un rôle plus important encore que chez les garçons, et elles adoptent parfois à partir de visions trop directes et trop crues une attitude de rejet qui ne facilitera pas leur accès à l'autre sexe.

Quant à l'adolescent, j'ai dit qu'il était dans une période où il prend un véritable plaisir à défier la pudeur quand il s'agit des autres, et qu'il fallait bien accepter des moments où il s'adonne à des spectacles pornos. Pourtant, j'ai signalé aussi qu'il ne supporte pas qu'on tergiverse avec cet idéal de pudeur quand il s'agit de lui, et que ce peut être le point de départ d'un double langage, nocif pour lui comme pour son entourage. J'ajouterai maintenant que ce peut être une bonne occasion d'y remédier. S'il affirme l'exigence de pudeur en ce qui le concerne, cela signifie qu'il en a compris le sens et la valeur : pourquoi ne pas en profiter pour lui expliquer que si elle vaut pour lui, elle a aussi sa place dans le regard qu'il porte sur les autres et les images qui les représentent ? Il ne suffit pas d'en placer le voile et la barrière à des fins défensives, pour se protéger des regards indiscrets, ce manteau est fait aussi pour s'interposer entre lui et ces images, s'il veut y découvrir autre

---

1. Nicole Fabre, *Blessures d'enfance*, Albin Michel.

### *Un défi aux idéaux : la pudeur*

chose que des réalités immédiates privées de l'épaisseur humaine à laquelle il aspire au plus profond de lui-même. C'est une adolescente d'aujourd'hui qui le dit : « La pudeur n'est pas une morale, mais cette chair simplement dont on se couvre instinctivement pour ne pas se déchirer au chaos<sup>1</sup>. »

---

1. Miriam Silesu, *Cinéraires*, Éditions Lettres Vives, 2002, p. 40. Je reviendrai sur ce recueil à la fin du dernier chapitre.



## II

*L'enfant et l'adolescent  
à l'épreuve des images pornographiques*



Qu'elle se produise de façon impromptue, à la maison, dans la rue à l'occasion d'une publicité racoleuse, ou bien qu'elle soit à l'inverse voulue, provoquée, la vision des images pornographiques constitue toujours une véritable épreuve pour des sujets en cours de maturation, et cela reste vrai jusqu'au moment, parfois lointain, où ils seront en mesure d'accéder à une sexualité riche de toutes ses tendances et dans des conditions relationnelles satisfaisantes. J'emploie volontairement le mot épreuve, de façon à signifier que ce peut être aussi pour eux un moment, un passage, l'équivalent d'un rite d'initiation comme il en a existé dans toutes les cultures, et qu'il nous revient, à nous adultes, de créer les conditions pour qu'ils puissent transformer cette expérience en réaction constructive. Pour cela, il faut d'abord que nous prenions conscience de notre responsabilité collective et des raisons pour lesquelles nous infligeons cette épreuve aux plus sensibles, ce à quoi je me suis employé au cours des pages précédentes. Mais il faut aussi prendre la mesure exacte des effets qu'ont ces images sur leur psychisme en formation dans un domaine, la sexualité, où ils vont puiser leur dynamisme et leur capacité de relation.

Parlant de nos fantaisies intérieures, François Rous-

## *Défi à la pudeur*

tang écrit qu'il faut « laisser les images se développer, se déployer dans toutes les directions possibles, se combiner entre elles de telle sorte qu'elles fassent apparaître ce réseau de nos relations aux lieux, aux choses, aux personnes, qui constituent notre chair propre<sup>1</sup> ». Car, au-delà de ces images, il postule les résidus actifs des premières relations, par lesquels et à travers lesquels se tissent nos relations actuelles. Par leur aspect artificiel, mécanique, imposé, les images pornographiques viennent parasiter ce tissu nourricier et constituer des concrétions ou bien des nœuds entremêlés, et c'est pourquoi il nous revient à nous qui sommes partie prenante de ce réseau d'y repérer comment elles interviennent et comment les dénouer. Car ce ne sont pas les images en tant que telles qui font problème, c'est le contraste, le décalage entre elles et le terrain qu'elles viennent en quelque sorte polluer.

---

1. F. Roustang, *Influence*, Minuit, 1990, p. 133.

# 1

## Les pouvoirs de l'image

J'ai commencé par situer l'inflation des images pornographiques en me référant à l'exhibitionnisme pervers individuel, de façon à faire quelques mises au point sans lesquelles tout débat sur cette question est voué à l'échec : il faut situer ce débordement dans le cadre de la relation adultes/mineurs, il n'est pas accidentel ou fortuit mais inconsciemment voulu, et il fait partie intégrante d'un système dont certaines publicités représentent l'exemple le plus accompli. Si les plus jeunes sont sollicités par images interposées, c'est parce qu'ils sont particulièrement accessibles à ces images pour des raisons qui varient selon les âges et les époques, et aussi parce qu'elles les pénètrent en profondeur au point d'en faire des partenaires-objets facilement malléables aux caprices et aux désirs des adultes. Enfin, on a pu constater au passage que la plupart des plus jeunes disposent des moyens nécessaires pour se situer face à cette invasion, pour peu qu'on tente de s'y impliquer réellement et de les éduquer en conséquence. La plupart, mais pas tous.

## *Défi à la pudeur*

### *Une mise en relation qui s'impose*

L'intérêt majeur de l'abord par l'exhibitionnisme est de replacer le phénomène dans son contexte relationnel d'origine. Lorsqu'un individu se dénude devant lui de façon à l'impressionner, le jeune a au moins affaire à quelqu'un, quelqu'un qui prend un risque, qui s'expose dans tous les sens du terme, et en retour, il est souvent en état de réagir, de se défendre ou encore d'adopter une stratégie de renvoi sur l'autre de l'image offensante en faisant mine de l'ignorer, pourvu qu'on l'écoute et qu'on lui en donne les moyens. La première tâche qui s'impose à l'adulte responsable est donc de faire en sorte qu'il en soit de même face à l'exhibitionnisme collectif actuel. On préconise souvent d'apprendre aux enfants le langage des images, et on verra combien ce peut être précieux pour eux, mais ici, cela ne suffit pas : hormis le cas de la publicité, ce langage est si frustré et si pauvre ! C'est pourquoi il importe avant tout de leur faire découvrir qu'il y a quelqu'un derrière l'image, des marchands, des producteurs, des financiers, des acteurs exploités, des diffuseurs peu scrupuleux, des éducateurs ou des parents inconscients... et il apercevra peu à peu par-delà ces mises en scène brutales d'autres visages et d'autres représentations que celles qui lui sont assénées.

Certains psychotiques possèdent naturellement ce don de seconde vue : je me souviens de l'un de ceux que j'ai longtemps suivis et qui ne pouvait s'empêcher de se lever certaines nuits pour aller voir le film X qui passait à une heure très tardive. Bien sûr, compte tenu de son instabilité psychique de l'époque, il éprouvait énormément de culpabilité. Il allumait donc le poste avec appréhension, commençait à regarder quelques accouplements particulièrement réalistes, et soudain, il

### *Les pouvoirs de l'image*

voyait se profiler à l'écran un homme grimaçant qui se riait de lui en se contorsionnant de toutes les manières. C'était une hallucination, on s'en doute, mais il y adhérerait sans réserves. Notre homme se sauvait alors aussitôt pour se replonger sous ses couvertures et il vivait le reste de la nuit dans des cauchemars effroyables. Je suis parvenu à lui dire un jour qu'il n'avait pas complètement rêvé, que ces images lui étaient en effet adressées par un individu du genre de celui qu'il avait vu à l'écran, et qu'il craignait par-dessus tout de tomber sous son influence néfaste et dégradante. Il m'a regardé alors avec un grand sourire, et s'est lancé aussitôt dans un discours d'une violence inouïe sur l'état des mœurs actuelles qui m'a laissé pantois.

Avec un jeune, il est préférable de ne pas diaboliser d'emblée les auteurs des images en question, ce serait encore faire leur jeu, on verra pourquoi par la suite. Au contraire, il faut plutôt les démystifier pour qu'il découvre peu à peu les raisons non avouées qui ont engendré de tels comportements et qui leur donnent un minimum de sens. En ce qui concerne la publicité, il est suffisamment habitué à ses outrances et ses raccourcis séduisants pour comprendre qu'elle cherche à le mettre sous sa coupe et à lui faire avaler n'importe quoi. Encore faut-il profiter de toutes les occasions pour lui ouvrir les yeux. Quant aux images pornographiques proprement dites, il est en état de faire la part des choses. Sachant par expérience qu'on se laisse aller à dire des grossièretés dans les moments où l'on est particulièrement désemparé et angoissé, il comprendra facilement que les personnes qui passent leur temps à fabriquer de telles images ne sont pas sans problèmes. Il le sait : on ne prend pas certains propos excessifs au sérieux quand on en connaît la cause, on les oublie le plus rapidement possible quand on a compris qu'ils témoignent d'un grand malaise ; de la même façon, ces images s'effacent

## *Défi à la pudeur*

plus facilement de notre esprit quand on a compris de qui elles viennent et pourquoi. Un jeune raisonne d'autant plus volontiers de cette façon qu'il a l'habitude d'autres films, d'autres émissions, dont il connaît l'auteur et les héros : il sait de qui cela vient et apprécie en conséquence.

Cette stratégie a pourtant ses limites car à part quelques exceptions, la plupart des images pornographiques sont des images anonymes, jouées par des prête-noms, mises en scène par d'illustres inconnus. Par ailleurs, elle suppose qu'à la relation exhibitionniste/mineurs vienne se conjuguer une relation adultes/mineurs de tous les instants et qu'on ait dépassé le phénomène de double langage dont j'ai parlé précédemment. Quand ce n'est pas possible, tant en raison de l'insuffisance de la présence adulte que de la fragilité de certains jeunes, ceux-ci sont démunis, incapables d'identifier ceux qui fabriquent ces images ou qui les mettent en scène. C'est pourquoi il faut aller maintenant plus loin et s'interroger aussi sur le poids des images en tant que telles, en tenant compte du fait que la plupart des mineurs les reçoivent comme des choses en soi, sans arrière-plan relationnel identifiable. Ils sont alors victimes de ce que j'appelle l'exhibitionnisme anonyme, celui que l'on ne parvient pas à empêcher, puisqu'il est sans nom et sans visage et initié à notre insu un autre type de relation.

### *Quand l'enfant et l'adolescent se retrouvent isolés*

Il y a surtout deux façons de se retrouver isolé pour un enfant ou un adolescent : lorsqu'il est séparé d'avec un adulte ou d'autres enfants qu'il estime intérieurement indispensables à son équilibre personnel, et lorsqu'il se retrouve seul avec un problème qu'il ne parvient

### *Les pouvoirs de l'image*

pas à partager. *Cet isolement contribue à le rendre beaucoup plus vulnérable que les autres à toutes les agressions psychiques, et lorsqu'il sera confronté aux images pornographiques, il risque de se réfugier un peu plus dans sa tour d'ivoire et de s'y enfermer.* La rupture de relation fait toujours boule de neige, c'est pourquoi la première tâche qui s'impose à tout thérapeute de jeune quel qu'il soit est de restaurer le contact, à son niveau d'abord, avec les autres ensuite.

Le premier cas de figure est plus facile à repérer : on a observé que les enfants privés de façon précoce de la présence de l'un de leurs parents ou d'un environnement auquel ils étaient particulièrement attachés étaient plus sensibles que les autres à l'impact des images pornographiques, et que les adolescents qui en arrivaient à une véritable addiction venaient fréquemment de familles dissociées. Il n'est sans doute pas facile, c'est vrai, à un parent isolé d'aborder ce type de problème, ce qui rend l'enfant plus exposé que d'autres au double langage dont j'ai parlé précédemment. Je crois pourtant que la véritable raison est ailleurs : *la relation à l'absent est particulièrement insupportable dans les périodes de formation,* et le jeune y remédie en se plaçant sur un terrain où il a affaire à de la présence corporelle immédiate et indiscutable. Il agit comme ces adultes solitaires et privés de rencontres qui n'ont d'autre solution pour tromper leur attente que de se passer des cassettes classées X. Enfin, on comprend aisément que les plus jeunes qui n'ont pas la possibilité de vivre quotidiennement dans la familiarité d'un couple leur offrant à bonne distance l'image d'une vie sexuelle satisfaisante soient plus enclins que d'autres à rechercher des compensations ; ces images deviennent d'autant plus nécessaires qu'il y a de ce côté un véritable vide à remplir.

L'autre cas de figure est celui des jeunes ou des enfants déjà coupés de leur entourage parce qu'ils portent des questions trop lourdes à partager. Ils ont mal

## *Défi à la pudeur*

vécu des deuils ou des séparations précoces, on ne leur a rien dit sur certaines questions qui les concernent directement, ou bien ils ont souffert de violences plus ou moins larvées de la part de leurs proches, etc. Au total, *la plupart des fragilités psychiques sont liées à des coupures de relation qui se sont opérées sans qu'on s'en aperçoive*. Il faut savoir que les sujets qui en souffrent sont des victimes toutes désignées pour les fournisseurs d'images pornographiques. Or il est bien rare qu'on en tienne vraiment compte dans les discussions actuelles. Beaucoup de ceux qui se refusent à limiter la diffusion de la pornographie estiment qu'il faut tabler sur la capacité de réaction des plus jeunes, estimant qu'ils sont bien mieux armés que nous ne le pensons pour y faire face. C'est évident, et c'est pourquoi j'ai tout mis en œuvre jusqu'ici pour que nous aiguisions leur capacité de réaction. Mais il ne faut pas négliger l'impact particulier que les images pornographiques vont avoir chez ceux en qui ces capacités sont émoussées, inversées, et qui sont poussés à s'en saisir pour accroître les non-dits et les coupures relationnelles qui les accompagnent. Si la question de la liberté d'accès aux images pornographiques pose autant problème aujourd'hui, c'est surtout parce que celles-ci viennent alourdir le poids des problèmes psychologiques déjà existants.

### *Il y a toujours de l'Autre*

Quelle que soit la situation, il faut toutefois préciser un point très important si l'on veut saisir l'impact des images sur les sujets sensibles isolés : le problème se situe toujours et encore au niveau relationnel. Nous ne vivons aucune expérience quelle qu'elle soit sans la mettre en lien avec un autre, qu'il soit réel, imaginaire ou pure-

ment hypothétique. Notre psyché est faite de relations et fonctionne uniquement à base de relations. L'exemple du psychotique que j'ai cité précédemment est très éclairant à cet égard : lorsqu'il n'est pas possible d'identifier réellement l'auteur des images pornographiques pour l'une des raisons que je viens d'évoquer et qu'on les reçoit de façon anonyme, notre inconscient les crédite immédiatement au compte d'un personnage très présent dans notre sphère imaginaire mais complètement hypothétique<sup>1</sup> et que la psychanalyse appelle le Père Idéalisé. Et c'est de là que vient leur véritable pouvoir.

Le Père Idéalisé diffère à la fois du père réel, et de ce que la psychanalyse appelle le père symbolique, le père selon la loi, celui qui reconnaît la loi et s'y soumet comme les autres. Il se situe entre les deux. Ce personnage, nous l'inventons en quelque sorte dans l'enfance, avant la période œdipienne, et nous le dotons de tous les pouvoirs : c'est le véritable partenaire des pratiques perverses. G. Rosolato a montré comment le pervers, « Père vers » dit Lacan, cherche dans chacune de ses pratiques à se mesurer avec cet Être qu'il considère comme tout-puissant, et donc qui l'effraie et le rassure à la fois<sup>2</sup>. Si le pervers défie les idéaux comme je l'ai expliqué précédemment, c'est pour s'en prendre au Père Idéalisé, le détruire, car pour notre inconscient il exerce un pouvoir excessif. Pourtant, en donnant une telle importance à l'idéal qu'il défie, il finit par rendre hommage à leur auteur présumé et par le rétablir dans ses prérogatives. D'une certaine façon, il le tue et il le ressuscite aussitôt.

---

1. Par hypothétique, j'entends quelqu'un dont l'hypothèse s'impose à notre esprit, même là où il n'y a personne pour en tenir effectivement la place et nous en fournir une image quelle qu'elle soit.

2. P. Aulagnier *et al.*, *Le désir et la perversion*, Seuil, 1967.

## *Défi à la pudeur*

Ce Père Idéalisé représente l'image même du potentat, doté de toutes les possibilités sexuelles, masculines et féminines, il se situe au-dessus des lois. Il ne correspond pas à une image précise, ce qui pourrait faciliter son repérage et son identification : c'est une entité anonyme, qui ne s'efface que lorsque l'on se forge une autre image du père, grâce à la confrontation avec lui dans la réalité, et lorsque nous parvenons à établir des relations concrètes et réelles. Les personnes qui fuient volontairement les autres ou qui s'isolent tombent sans le savoir sous sa gouverne, et on voit les effets les plus spectaculaires de cet isolement dans les délires de persécution, les dépressions, les hallucinations.

Avant d'aborder la question de l'impact des images en tant que telles, il faut donc démasquer autant que faire se peut ce personnage, et repérer la place et le rôle qu'il tient durant toute l'enfance et l'adolescence. Car pour les sujets qui ne peuvent en parler, le poids et l'intérêt des images pornographiques tiennent au fait qu'elles sont censées venir de lui, avoir été élaborées par lui et pour son bon plaisir. Autrefois, on aurait dit qu'elles venaient du diable ou du démon, ce qui revient au même, avec cette différence que l'enfant ne vit pas nécessairement ici ce personnage comme maléfique étant donné qu'il le sort de sa solitude extrême et détient des pouvoirs merveilleux. En attendant, la fréquentation de ces images, sans qu'il le sache vraiment, le place sous son pouvoir.

Pour avoir une idée de l'emprise qui en résulte, il faut se référer à la pratique de l'hypnose : on n'hypnotise pas avec des odeurs, ou bien par le toucher, ou en faisant goûter à l'autre des mets délicieux : on hypnotise avec des images, accompagnées de paroles qui sont là pour les commenter et pour les rendre plus pénétrantes encore. Rien n'est plus efficace quand un être humain veut agir sur un autre à distance et lui faire accomplir

### *Les pouvoirs de l'image*

certains gestes ou certains actes, surtout quand il est plus fragile. L'hypnotiseur occupe la place du Père Idéalisé et, en général, il en est suffisamment informé pour ne pas abuser de ce pouvoir et pour le mettre au service de l'autre. Il a été prouvé qu'on ne fait pas faire n'importe quoi à un individu sous hypnose, du moins lorsqu'il a acquis une certaine maturité intérieure. Le maître de l'École de Nancy, Bernheim, prétendait qu'on pouvait amener un sujet à accomplir un crime sous hypnose. Charcot s'est opposé à lui, estimant qu'on ne fait pas accomplir à l'hypnotisé un acte qui va à l'encontre de ses convictions personnelles. Bernheim n'avait pourtant pas complètement tort : l'hypnotiseur détient un tel pouvoir quand il s'adresse à des sujets qui ne disposent pas d'un tissu relationnel suffisamment porteur et solide. Il est certain en tout cas que le jeune isolé qui est soumis aux images pornographiques ne possède pas les moyens suffisants pour s'en dégager.

À la limite, ce personnage prend tellement de place dans l'esprit de l'enfant et de l'adolescent qu'il finit par *empêcher effectivement l'accès à l'autre* en tant que tel. Ce qui pose un problème particulièrement inquiétant. La sexualité, quelle qu'elle soit, est d'abord destinée à faire lien, à permettre aux sujets humains de se rencontrer et de créer des espaces de plaisir de plus en plus ouverts : l'encombrement des images pornographiques vient entraver ce processus en donnant une place exclusive et bientôt essentielle à un seul Être invisible, considéré comme tout-puissant, et qui restreint ses capacités de partage.

C'est pourquoi j'insiste : là où il n'est pas possible de mettre un nom et un visage sur l'auteur des images pornographiques, ce qui est très souvent le cas, elles sont inconsciemment attribuées à un personnage mythique dont l'influence va grandissant au fil du temps et qui prend le jeune spectateur sous sa gouverne. C'est lui qui

## *Défi à la pudeur*

leur donne le pouvoir qu'elles exercent sur toute sa vie psychique. Par sa simple présence constante et vigilante, l'adulte peut en limiter l'influence : d'abord en démasquant ceux qui ont fabriqué, diffusé et joué ces images, et surtout en incarnant une référence différente, réaliste, ancrée dans un monde vivant et mobilisateur.

### *Les sirènes de la publicité*

J'ai souligné déjà à diverses reprises que les images publicitaires utilisent aujourd'hui de plus en plus de stéréotypes issus des films X, et qu'à ce titre elles ont un impact aussi fort que les images pornographiques, et sans doute plus fort encore, car elles envahissent la scène publique avec une répétitivité désarmante au point que nous ne pouvons absolument pas empêcher les jeunes d'y être confrontés à n'importe quel moment. Il y a certainement moins d'exhibitionnistes dans nos rues, mais certains panneaux publicitaires en jouent le rôle avec des effets d'autant plus imparables qu'ils se couvrent de respectabilité, et c'est pourquoi ils constituent à mes yeux le fer de lance de la pornographie.

C'est complètement faux, rétorquent les publicitaires : même quand elles proposent telle ou telle figure sexuelle, ces images possèdent des qualités humaines et esthétiques que personne ne peut leur contester et, en tout cas, on ne voit vraiment pas ce qui permet de dire qu'elles isolent les jeunes et les soumettent à un quelconque potentat invisible !

À première vue, c'est vrai, il n'y a rien de commun entre les images pornographiques proprement dites et la publicité qui fait appel à des scènes sexuelles. Ce n'est pas une image anonyme, loin de là, elle porte souvent le nom d'une marque prestigieuse, d'un produit éprouvé, d'un personnage médiatique reconnu, apprécié. On

## *Les pouvoirs de l'image*

peut savoir aisément quelle agence la produit, qui en sont les auteurs. Elle respecte un certain nombre de critères esthétiques, joue de la beauté des corps, de l'élégance des formes, de la profondeur des rêves. Elle fait lien social, on en parle, on en discute, on la porte aux nues ou bien on la critique, mais il ne semble pas qu'elle isole celui qui s'y trouve confronté. Alors au nom de quoi la considérer comme le fer de lance de l'exhibitionnisme anonyme collectif tel que je l'ai décrit jusqu'ici ?

Pour répondre à cette question, il faut d'abord revenir au cas de l'exhibitionniste anonyme individuel le plus classique dont j'ai parlé précédemment. Quand ce type de sujet agresse la victime qu'il a inconsciemment choisie pour assouvir sa jouissance, il se présente le plus souvent comme une personne on ne peut plus correcte, en tenue de ville, bien sous tous rapports. Et ce qui fait le plus peur, ce qui provoque le choc voulu, ce n'est pas tant l'exhibition elle-même que le contraste inattendu et déstabilisant entre la personne qu'on a en face de soi et son geste obscène et insensé. La médiatisation des affaires de pédophilie a eu au moins ce mérite : rappeler que les auteurs de ces actes se situent souvent parmi les personnes les plus respectables de leur entourage. C'est le même contraste qui sidère le témoin de l'exhibitionniste, qui le paralyse, le rend totalement soumis à l'intrusion de l'autre et le rend souvent incapable de réagir sur le coup.

C'est précisément ce contraste, porté à son extrême, qui donne aux panneaux ou aux séquences publicitaires d'inspiration pornographique un pouvoir de pénétration et de séduction supérieur à tout autre. Car si par tout un côté d'elles-mêmes ces productions sont associées à des personnages respectables, déclinent le nom de leurs auteurs, jouent d'un certain esthétisme de bon aloi, présentent des corps lisses et sans défauts, suscitent la parole, elles assènt en même temps d'une manière

## *Défi à la pudeur*

directe, brutale, sans nuances les schémas pornographiques les plus directs, elles les répètent, elles les impriment, et cette fois sans même que ceux qui les regardent aient véritablement conscience de ce qui leur arrive. J'ai souligné précédemment combien les plus jeunes se rendaient facilement complices de l'exhibitionnisme collectif, accueillaienent volontiers les images obscènes, et que les parents étaient souvent bien seuls pour réagir. Ici, la différence atteint son paroxysme. Les jeunes ne sont plus seulement complices, ils sont conquis, partie prenante, ils se laissent d'autant plus séduire que la face manifeste des choses leur semble réussie et vante des produits ou des marques auxquels ils sont très attachés. Les parents par contre se montrent réactifs et parfois révoltés par la face perverse de l'image, mais cette fois, entre eux et leurs enfants, l'incompréhension est totale. Les plus jeunes sont subjugués et ne comprennent absolument pas la critique, tandis que les parents qui sont conscients du problème sont désarmés par les arguments des publicitaires et ceux de leurs propres enfants. En fin de compte, c'est le couple parents/enfants qui se trouve paralysé par l'exhibitionnisme publicitaire, au point que l'échange devient quasiment impossible. Résultat : les adultes responsables baissent les bras et se font complices de l'exhibitionnisme collectif qui caractérise la société tout entière. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les autorités de surveillance se montrent si peu efficaces : comment peut-on réagir contre un courant sur lequel ils ont si peu de prise ?

De ce point de vue, la publicité racoleuse est l'illustration la plus claire et la plus directe de la façon dont le monde adulte aujourd'hui bombarde la génération montante d'images obscènes pour assouvir sa jouissance à n'importe quel prix. Le jeune est d'autant plus vulnérable à ce mode d'action qu'il a affaire en apparence à des images artificiellement parfaites, et qu'il ignore

### *Les pouvoirs de l'image*

qu'elles le pénètrent et polluent son univers intérieur. C'est pourquoi, par-delà toutes les marques ou les signatures qui les accompagnent, il les attribue elles aussi inconsciemment au Père Idéalisé que je viens de décrire, et laisse ainsi s'imprimer en lui des schémas sexuels obscènes dont il deviendra facilement le jouet. Les publicitaires qui agissent de la sorte utilisent à la fois certaines découvertes de la psychanalyse et les ressorts de l'hypnose. En tablant sur la sexualité pulsionnelle dont Freud a révélé l'importance, ils transforment les objets en sexes et les sexes en objets. Grâce à ces images à deux faces totalement opposées, ils sidèrent, ils hypnotisent, ils jouent en même temps sur le registre du prestige et sur celui de l'obscénité et font passer un double message : l'un qui pousse à acquérir telle marque, tel objet, et un autre qui les prédispose à prendre l'autre sexuellement de telle ou telle façon. L'un ne va pas sans l'autre, la réception de l'un se fait au prix de l'autre.

## 2

### Des images aux fantasmes

On dit de l'image qu'elle est très performante : elle équivaldrait à cinq mille mots. Les psychologues soulignent également qu'elle possède des pouvoirs de pénétration et de communication qui sont nettement supérieurs à ceux de la parole. C'est un vecteur d'émotion considérable. On a beaucoup travaillé sur les avantages de la fameuse mémoire visuelle, certaines personnes étant littéralement capables de photographier des pages entières ou des cartes complètes, à la façon des scanners actuels. Pour la psychanalyse cependant, l'image visuelle ne joue vraiment un tel rôle que parce qu'elle est toujours inconsciemment adressée par quelqu'un comme je viens de le souligner, et aussi parce qu'elle se trouve en prise directe avec une formation de l'inconscient constitutive de notre vie psychique qu'elle appelle le fantasme. À plus forte raison quand il s'agit de l'image visuelle sexuelle.

#### *L'infinie variété des fantasmes*

Un mot d'abord pour rappeler à quoi correspond le fantasme : il s'agit d'une construction imaginaire que nous élaborons dès que notre appareil psychique le per-

## *Des images aux fantasmes*

met, pour faire face aux questions du monde, trouver comment nous situer et y obtenir du plaisir. Notre situation au début de l'existence est comparable à celle d'un homme débarquant sur une planète habitée par une espèce d'êtres dont il ignore tout : les coutumes, le langage, les réactions. S'il veut faire face à la situation, il commencera par recueillir tous les indices possibles en scrutant leurs expressions et leur comportement de façon à se faire une idée de leurs intentions, de leurs conditions de vie afin de réagir de la façon la plus adaptée possible. Au début, inévitablement, il fantasme, au sens où il se fait des idées approximatives sur la façon dont vivent ces autres et sur le sens de leurs gestes, de leurs mots, mais c'est indispensable à sa survie immédiate, et plus il manifeste de capacités à fantasmer, plus il possède de chances de se faire accepter. Quoi qu'il en soit, sa relation à ces inconnus restera marquée par les fantasmes qu'il s'est construit lors de ses premières expériences et il y a fort à parier qu'on va les retrouver dans les théories ou les récits au moyen desquels il rendra compte de sa découverte.

L'enfant connaît au cours des premières années une situation analogue, surtout en ce qui concerne notre sexualité et ses échos dans notre vie de tous les jours, car elle lui est particulièrement énigmatique. Il y est confronté très tôt à travers nos façons de réagir, nos désirs, nos comportements. Aussi, bien avant que nous ayons l'occasion de lui en expliquer quoi que ce soit, il émet des hypothèses bien à lui qui vont constituer en particulier ce que Freud appelle les théories sexuelles infantiles, puis des fantasmes au sens propre du terme. En réalité, ceux-ci sont de deux ordres : les fantasmes originaires qui sont les mêmes pour tous, et les fantasmes plus courants, propres à chacun, qui sont le résultat de ses expériences et de son inventivité personnelles.

Les fantasmes originaires jouent un rôle déterminant

## Défi à la pudeur

dans la réception des images sexuelles. Ils sont au nombre de quatre : le fantasme de *scène primitive*, où l'enfant et l'inconscient par la suite imaginent d'une manière qui leur est propre le coït des parents ; le fantasme de *castration*, où il est convaincu qu'il risque l'ablation réelle du pénis et que les femmes en ont été victimes ; le fantasme de *séduction* où il se voit entrepris sexuellement par un adulte ; le fantasme de *retour au sein maternel*, où il s' imagine pouvoir se retrouver dans les conditions du fœtus qu'il a été autrefois. Freud a démontré que ces fantasmes sont universels et très présents dans toute vie psychique. Pendant tout un temps, il a même cru qu'ils avaient leur origine dans des expériences réellement vécues, puis, en élaborant la seconde partie de son œuvre, il a fini par penser qu'ils appartenaient à un patrimoine héréditaire, transmis phylogénétiquement.

Cette conclusion n'est plus guère partagée par les psychanalystes aujourd'hui : ils considèrent plutôt les fantasmes originaires comme des constructions toutes faites que l'enfant reprend à son compte pour réagir aux sollicitations des adultes qu'il ne peut pas comprendre. J. Laplanche a proposé quant à lui de revenir à la théorie première de Freud et au premier fantasme, celui de séduction, en affirmant que celui-là n'est pas seulement un fantasme puisqu'il correspond effectivement à la situation de dépendance originaire de l'enfant par rapport à l'adulte<sup>1</sup>, dépendance qui dure tout au long de sa maturation. Quant aux autres fantasmes, ce sont à proprement parler des schémas d'explication communs à la plupart des individus, c'est pourquoi il faut leur laisser leur caractère de construction imaginaire et les relativiser.

---

1. J. Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, PUF, 1987.

## *Des images aux fantasmes*

### *Quand le fantasme est pris au mot*

On comprend que l'enfant cherche à donner aux fantasmes originaires des fondements réels dans la mesure où il vise à rejoindre la réalité et à s'y repérer par leur intermédiaire. Ils le travaillent intensément et tout est prétexte à confirmation. Il les a élaborés au départ dans le cadre de la relation aux adultes à partir d'indices cueillis ici ou là et il n'attend qu'une chose : qu'on lui fournisse des représentations, des récits, des images qui vont lui permettre de donner corps à ces ébauches.

Or il est essentiel qu'il n'y parvienne jamais qu'à demi de façon à laisser s'élaborer et se développer les autres fantasmes, plus précoces ou plus tardifs, qu'il a élaborés grâce à son inventivité personnelle et qui constituent sa véritable richesse. Les plus précoces sont liés à des sensations très fortes éprouvées dans les relations primaires et qui font partie du trésor propre à chacun, on y reviendra à propos de ce que j'appelle les images inspirées. Les plus tardifs sont ceux qui l'emportent finalement au terme de la crise œdipienne, au moment où il accède à l'âge des idéaux. Qui n'a pas rêvé à cette époque d'une rencontre amoureuse fantastique, merveilleuse ? Les contes de fées et les récits romantiques exploitent et entretiennent ces rêves et ces fantasmes. Cette fois, on ne rêve pas tant d'acte, d'accouplement, de rencontre physique, autrement dit de scénarios de type génital : on fantasme l'autre, celui ou celle qu'on souhaiterait rencontrer et que l'on pare de toutes les vertus que l'on a découvertes grâce aux parents et aux proches auxquels on est obligé de renoncer.

Face à cet univers en pleine gestation, l'image pornographique arrive comme un véritable météorite venu d'un autre univers, et pour faire ressortir le contraste

## Défi à la pudeur

avec les fantasmes, j'en souligne les caractéristiques principales : elle consiste en la représentation plastique des *organes sexuels génitaux* en tant que tels, ainsi que des principales zones érogènes rendues visibles grâce à des mises en scène de coïts où l'on multiplie les postures. Elle a pour caractéristique principale un souci de *réalisme* absolu : elle vise à montrer les organes en action d'aussi près que possible et dans tous leurs détails, ce qui est rendu possible par les appareils de prise de vue actuels. Elle se caractérise aussi par la *répétition* des actes essentiels et la recherche de la *performance* : multiplication des actes et des partenaires, rapports génitaux, anaux et bucaux cumulés. Elle vise enfin à une *extrême visibilité* : l'image est directe et elle est projetée avec la même violence que le sexe lors du coït de telle façon que le spectateur le reçoive de plein fouet. *La vision de cette image équivaut donc à reproduire ce qu'elle représente, une pénétration.*

De ce fait, elle vient donner corps aux fantasmes originaires et satisfaire à leur exigence de réalité, au détriment des fantasmes précoces et des fantasmes amoureux qui se sont développés par la suite et qui sont destinés à faciliter la rencontre avec l'autre. Le premier fantasme originaire concerné et celui qui posera le plus problème est bien évidemment le fantasme de scène primitive qui occupe dans l'esprit des plus jeunes une place considérable : il risque de prendre une place excessive et déstabilisante au point de devenir obsédant en donnant naissance à des comportements compulsifs. À un âge plus avancé, vers trois ou quatre ans, lorsqu'il apercevra directement le sexe de la femme, l'enfant y verra aussi plutôt une confirmation de son angoisse de castration, et il risque de focaliser sur elle durant toutes les années qui suivent, en développant des comportements d'inhibition. D'autres seront davantage obnubilés par l'engloutissement du pénis dans les orifices érogènes et ils y

## *Des images aux fantasmes*

trouveront une confirmation de leur fantasme de retour au sein maternel. Quoi qu'il en soit, le risque est grand de télescoper la dynamique des fantasmes personnels et de créer des points de fixation et d'angoisse qui vont rendre difficile l'accès à l'autre sexe.

### *L'adulte face aux images pornographiques*

Pour mieux préciser les effets de ces télescopages sur les plus jeunes, il n'est pas superflu de s'interroger sur les effets qu'ont ces images sur les adultes, puisque ceux-ci représentent les destinataires avoués, et qu'ils alimentent les circuits commerciaux sans lesquels elles n'auraient aucune chance de succès.

Je partirai d'une évidence : à de rares exceptions près, les images pornographiques exercent un attrait considérable sur les sujets sexués que nous sommes, elles nous pénètrent et nous excitent effectivement, et on comprend qu'elles aient été utilisées depuis l'Antiquité pour susciter le désir et augmenter la jouissance. D'où leur vient ce pouvoir ? Les sexologues et les neurophysiologistes raisonnent en termes de schèmes d'action ou de réactions hormonales : la vision des choses du sexe agit sur des circuits neuronaux commandés par l'hypothalamus et ils entraînent la sécrétion de substances qui activent les désirs. Pourtant, pour la psychanalyse, il ne s'agit pas d'une simple réaction réflexe, car *l'interaction entre la vision et le désir correspondant n'est pas automatique* : la preuve en est que la vision en question met certains sujets dans un état d'excitation extrême, alors que d'autres éprouvent au contraire une sensation de dégoût, d'écœurement, et que certains mêmes se retrouvent impuissants ! S'il suffisait d'images érotiques ou pornographiques pour assurer nos performances en matière

## *Défi à la pudeur*

de sexualité, on ne se serait pas donné la peine d'inventer le Viagra ou les prothèses péniennes !

En fait, la réaction n'a lieu que si elle est portée et soutenue par des fantasmes accompagnateurs particulièrement investis et le plus souvent refoulés. Les images extérieures n'ont d'effet que lorsqu'elles rencontrent des images intérieures, des constructions imaginaires, déjà présentes, qu'elles viennent en quelque sorte conforter et réveiller sans les rendre conscientes. Y compris et surtout quand ces fantasmes ont été totalement refoulés et ne viennent pas spontanément à la conscience. La rencontre entre ces deux types d'images crée les conditions de l'excitation, c'est cet accouplement d'un autre type qui « fait plaisir » au sens fort du terme. Il se produit d'ailleurs tout naturellement une réaction analogue quand on est impressionné par la vision du partenaire sexuel et que l'on sent monter l'excitation au fur et à mesure qu'il se dénude.

Pourtant, quand on éprouve le besoin impérieux de voir un autre couple s'accoupler pour accéder au plaisir, il s'agit de tout autre chose. Cette fois, on n'a pas affaire à la vision d'un autre sujet possédant un attribut sexuel qui vient exciter et stimuler l'un des nombreux fantasmes qui font partie du trésor propre à chacun : il s'agit d'un rapport sexuel qui vient exciter en soi une image beaucoup plus refoulée, celle d'un autre rapport sexuel intériorisé autrefois, autrement dit un fantasme de scène primitive. Le sujet n'est plus en position active, comme précédemment, sollicité dans ses velléités de rencontres, *il est en position passive* puisqu'il tombe sous la coupe de la représentation qu'il s'est faite du coït des parents. Cela veut dire qu'au lieu de partir de ses fantasmes les plus personnels, de réinvestir les impressions qui les ont éveillés, il a besoin de réactiver un fantasme originaire, le fameux fantasme de scène primitive, et de s'y référer.

Il en résulte ceci : quand un sujet regarde ces images,

s'il est si excité, c'est parce qu'il réactive le schéma qui est à la base de la jouissance supposée des parents, et qu'il en a toujours besoin pour obtenir la sienne. Or cette façon de se référer ainsi à la jouissance parentale correspond à un mécanisme de type hystérique que j'ai eu l'occasion d'expliciter par ailleurs<sup>1</sup>. Certains publicitaires l'ont bien compris qui usent et abusent de représentations de ce type. Il est compréhensible que des adultes aient parfois recours à un support comme celui-là pour augmenter leur satisfaction, car ils font appel à un fantasme originaire particulièrement investi. Mais ce faisant ils sont dans la passivité, restent sous influence, ce qui n'est pas banal si l'on songe qu'ils justifient souvent leur pratique en disant qu'ils se libèrent de « la sexualité de papa ». Il serait souhaitable qu'ils fassent un peu plus confiance à leurs propres fantasmes, à ceux qu'ils ont élaborés au fil du temps, en inversant ce processus, en les tournant vers l'autre, car ils sont certainement infiniment plus riches et plus excitants que toutes les images qu'ils peuvent trouver dans les reproductions actuelles.

Lorsqu'ils parviennent à puiser dans leurs fantasmes propres, ils se fournissent dans le trésor qu'ils se sont constitué tout au long de l'enfance et de l'adolescence, et donc pendant la période où ils n'avaient pas accès à la génitalité et ne pouvaient que s'en faire une idée. Sauf là où ce trésor a été envahi prématurément d'images trop immédiates.

---

1. G. Bonnet, *Le transfert dans la clinique psychanalytique*, PUF, 1991, 1999, p. 79.

*Les images pornographiques et l'enfant*

Quand un enfant âgé de deux à dix ans voit des images sexuelles, il est surtout en quête de schémas, d'expressions, de scénarios qui lui permettront de donner forme et consistance à ses fantasmes, à ses rêves, à tout ce vécu intérieur difficilement formulable qui peuple son esprit et qui l'inquiète parfois ou le déstabilise. Le mouvement principal qui l'anime n'est donc pas généralement du dehors au dedans, sous la forme d'une pénétration, comme celui que je viens de décrire, il est essentiellement du dedans au dehors. Même quand il paraît très passif, l'enfant développe face aux images qui traduisent la sexualité adulte une activité incessante : il s'en saisit, il les fait siennes, les remodèle, et en retour, tel le fameux matériau du rêve dont parle Freud, elles contribuent à l'élaboration des constructions nécessaires à l'expression de ses désirs. Tant que les images extérieures lui sont présentées sous la forme d'indices, de gestes évocateurs mais discrets, inscrits dans le cadre des relations avec des personnes qu'il connaît, qu'il aime et qui le rassurent, il les traduit à sa façon à partir de ses fantasmes, et il s'enrichit de leur pouvoir d'évocation et de partage. Mais *lorsqu'il tombe sur des actes ou des représentations trop réelles, qui écrasent le fantasme ou qui lui correspondent trop directement, le mouvement du dedans au dehors s'inverse, l'enfant éprouve l'équivalent d'une pénétration, et il peut en résulter un véritable trauma.*

Le traumatisme on le sait naît de la rencontre entre un fantasme particulièrement inquiétant mais structurant avec une réalité qui lui correspond point par point. Prenons le fantasme de séduction par exemple : il existe dans l'esprit de tous les enfants, où il est imaginaire, fictif, fait de multiples scénarios qu'il refoule par la suite.

Lorsqu'un adulte pédéraste se permet un acte sexuel effectif avec lui, il vient prendre au mot ce fantasme, le figer en une représentation qui devient indélébile, et si l'enfant ne réagit pas dans les jours qui suivent car il est en terrain connu, familier, il risque de ne plus pouvoir se dégager de cette relation qui va bloquer son élaboration fantasmatique et sa souplesse de pensée. Il lui faudra parfois des années pour être capable d'en parler. Il en va de même pour le fantasme de castration. Quand un accident brutal prive l'enfant d'un membre, ou qu'il assiste à une mutilation, ce fantasme se fixe sur la scène en question et se transforme en une menace permanente et terrifiante. Lorsque l'enfant est confronté d'une façon brutale au coït adulte, le processus est analogue, le problème n'est pas qu'il y ait eu vision du rapport sexuel, mais qu'il soit pénétré brutalement par l'image en question, ce qui entraîne des fixations difficiles à résorber par la suite.

Les images qui diffusent des scènes sexuelles adultes se situent à mi-chemin entre les deux situations précédentes. L'enfant en est avide en raison du mouvement de l'intérieur à l'extérieur dont je parlais précédemment, et il est généralement capable de les intégrer à ce titre, en complément de tous les indices qu'il a déjà perçus ; mais lorsqu'elles collent immédiatement à la réalité, le mouvement s'inverse, elles le pénètrent réellement, bloquent le processus de fantasmatisation et provoquent de mini-traumatismes. C'est pourquoi on propose dans la plupart des émissions enfantines des images plus discrètes et plus évocatrices dont on évalue régulièrement l'impact et la portée<sup>1</sup>. Cela dit, on ne peut pas toujours éviter les images explicites : elles sont là aujourd'hui sur nos écrans, omniprésentes, par l'en-

---

1. Cf. à ce propos le numéro spécial du *Journal des professionnels de l'enfance*, consacré à l'enfant et la télévision, mai-juin 2002, n° 17.

tremise de la publicité, de certaines annonces de films, ou même tout simplement par le canal d'émissions destinées aux adultes que l'enfant découvre inopinément ou choisit de son propre chef en leur absence.

Leur premier effet est un effet de séduction. Cela a été mis en lumière de façon très précise par G. Rosolato en se fondant sur un souvenir de l'un de ses analysants. Celui-ci avait vu un jour à la télévision une scène de baiser prolongé alors qu'il était en compagnie de sa mère : c'était là une représentation bien anodine en comparaison de tout ce que l'on peut voir aujourd'hui ! Sur le moment, il n'a rien dit à sa mère, bien sûr, et il a fait comme si rien ne s'était passé. Pourtant, il en a été très impressionné au point que cette scène est devenue une source d'angoisses paralysantes par la suite. L'analyse lui a fait remarquer qu'il avait ressenti à ce moment-là un véritable émoi sexuel, et même un émoi de type incestueux puisqu'il avait regardé cette scène avec sa mère comme si elle partageait ce plaisir avec lui<sup>1</sup>.

Je rappelle toutefois que les fantasmes originaires ne sont pas les seuls concernés : quand l'enfant voit une scène sexuelle à l'écran, il la perçoit et l'évalue aussi à l'aune des fantasmes personnels qu'il a élaborés dans le cadre de la sexualité pulsionnelle. Il ne trouve à son âge de plaisirs effectifs que dans des actes de type oral, anal, urétral ou autres, qui consistent à dévorer, à avaler, à évacuer, à prendre. Quand il voit une scène sexuelle réelle à l'écran, il la perçoit et l'évalue à partir de cette expérience sexuelle. De fait, la façon dont il les perçoit n'a pas grand-chose à voir avec la nôtre. L'analysant dont parle G. Rosolato, par exemple, a immédiatement associé l'évocation de l'acte sexuel à une miction, et cela se comprend. Confronté à une scène d'accouplement, l'enfant y voit un corps-à-corps violent, dangereux, où

---

1. G. Rosolato, *Éléments de l'interprétation*, Gallimard, 1985.

## *Des images aux fantasmes*

l'un est possédé par l'autre : « c'est un papa qui fait pipi dans une maman », « il lui est rentré dans le derrière », « j'ai cru qu'il allait la manger », etc., et on constatera par la suite à travers des dessins ou le récit de certains cauchemars que cette vision se transforme en une source d'angoisses difficilement contrôlables à chaque fois qu'un désir s'éveille en lui. Un enfant qui allait ainsi régulièrement dormir dans le lit conjugal entre ses deux parents a confié un jour à son thérapeute qu'il agissait de cette façon « pour pas qu'ils se fassent mal ! ». Je rappelle qu'il en va de même pour la vision directe et immédiate du sexe féminin : elle éveille parfois chez l'enfant une angoisse de castration qui le terrifie ; quant à celle du sexe masculin, elle lui donne à certaines périodes sensibles une sensation d'infériorité insurmontable. Tout dépend bien sûr de ce qu'il a déjà longuement fantasmé et qu'il n'a jamais exprimé par ailleurs. C'est pourquoi tout doit être mis en œuvre pour le sortir réellement de l'apparente passivité qu'il affiche devant ces images en lui offrant la possibilité de parler, de raconter, de dessiner, etc.

## *La sexualité de l'adolescent sous influence*

Cette offre d'échange est infiniment plus délicate à proposer lorsqu'il s'agit d'un adolescent et qu'il se jette avec une véritable frénésie sur ces images, se gardant bien de partager. À la simple masturbation qui est fréquente à cette période, vient s'ajouter aujourd'hui la vision de cassettes ou d'images internet pornographiques que l'on s'échange ou qu'on regarde ensemble dans une certaine clandestinité.

L'enfant les regardait à travers le filtre d'une sexualité pulsionnelle omniprésente, et il les recevait nécessaire-

## *Défi à la pudeur*

ment déformées. L'adolescent les regarde au contraire comme une anticipation de la sexualité génitale à laquelle il est en train d'accéder, et il est porté à leur donner une place excessive. Étant lui-même extrêmement préoccupé de son corps, de ses organes en plein développement, de la façon de les utiliser et d'en tirer le maximum de jouissance, il apprécie énormément ces représentations directes et immédiates qui viennent anticiper sur ses possibilités du moment. Il éprouve des sensations très fortes par leur intermédiaire et il ne voit pas pourquoi il s'en priverait. Pourtant, sans le savoir, il se met dans la situation que je décrivais à propos des adultes : il jouit par l'intermédiaire d'une scène primitive qu'il a intériorisée très tôt et donc dans la passivité, et il fait l'impasse sur les rêves de rencontre ou bien les vit dans un clivage complet.

D'une certaine façon, pourquoi pas, pourvu que ce ne soit qu'un moment, un passage, à la façon des rites d'initiation dont je parlais précédemment, ce qui est le cas semble-t-il pour la moitié de la population adolescente. Ces sujets-là se lassent relativement vite de ces représentations car ils bénéficient à la fois d'un trésor de fantasmes fondés sur la rencontre qui les rend beaucoup plus exigeants, et surtout ils vivent déjà en relation avec des personnes qui leur offrent des possibilités de satisfactions plus riches et plus variées. Mais il y a les autres, ceux qui ne peuvent plus décrocher comme ils disent, et c'est en pensant à eux qu'il faut pousser plus loin la réflexion.

Il se produit en effet peu à peu dans ces cas-là une substitution ou une confiscation que je résumerai dans les termes suivants : ils n'accèdent pas à la génitalité, ils sont pris dans la sexualité d'un Autre, d'un modèle imaginaire à qui ils ont remis les clés de leur accès au plaisir. Cette dépendance ressemble à celle que l'on voit se produire chez les toxicomanes qui, jour après jour,

sont portés à consommer des drogues de plus en plus dures, et finissent par se shooter avec des substances trafiquées qui mettent leur existence et celle des autres en péril. L'adolescent porno-dépendant succombe facilement à ce type d'aliénation, il finit par se faire plaisir avec n'importe quoi, y compris avec des scénarios où on cultive la violence sexuelle pour elle-même. Cette évolution peut avoir des conséquences néfastes, poussant tel sujet fragile à commettre des agressions sexuelles de toutes sortes pour assurer à tout prix son plaisir en prétextant que c'est plus fort que lui. « L'excitation sexuelle de plus en plus importante sécrétée par les médias peut pousser [les jeunes] à une activité sexuelle précoce, éventuellement encadrée par le groupe dans des pratiques ritualisées telles que le mariage organisé ou le viol collectif dans certaines banlieues<sup>1</sup>. » Cette fois, le fantasme est totalement effacé au profit de schémas préétablis, et au lieu d'envisager la sexualité à partir de son imaginaire et de ses rêves, l'adolescent la conçoit au contraire à partir de cette mise en demeure intérieure qui lui dicte la façon dont il doit procéder. L'inversion entre image intérieure et image extérieure est complète.

Même là où l'aliénation n'atteint pas de telles proportions, elle laisse toujours des traces. L'adolescent est en effet à la recherche de modèles identificatoires, surtout quand il s'agit des pratiques sexuelles qu'il découvre avec une appréhension que l'on imagine aisément. Les schémas que lui offrent les films pornographiques ont l'avantage d'être simples, directs, ils lui proposent des recettes infailibles auxquelles il aura tendance à faire entièrement confiance sans la moindre critique. Or nous allons voir qu'ils l'engagent dans une ornière dont il ne lui sera pas aisé de se dégager, qu'il soit garçon ou fille.

---

1. S. Tisseron, dans *Le Monde*, 4 mai 2001.

### *Défi à la pudeur*

Car au total, nul ne peut trouver son plaisir dans un rapport quelconque sans y inscrire une forme ou l'autre de sexualité idéale : on pratique toujours le coït, on l'a vu, en se référant à des normes, à des idéaux, et le plaisir qu'on prend à les satisfaire est au moins aussi grand que celui qu'on trouve au niveau pulsionnel ou génital. Lorsque l'idéal est représenté sur nos écrans et sur nos murs par des actes de pénétration violente, sans retenue, où le partenaire n'est là que pour se faire posséder de mille et une façons, on risque de le mettre en acte comme si cela va de soi.

## Les limites du canal visuel

La vision est devenue dans notre société la fonction dominante, elle règne en maître, sans partage, et tend peu à peu à régir tous les moyens de communication. La télévision, le cinéma, la publicité, les grandes chaînes d'information cherchent par tous les moyens à la domestiquer. Régulièrement, on annonce le lancement d'un nouveau satellite d'observation ou de retransmission visuelle d'importance, on invente un nouvel appareil destiné à scruter l'invisible, à simplifier la communication, on met à la disposition des éducateurs ou des enfants des machines de plus en plus sophistiquées leur permettant de tout voir et de toutes les façons. Si certains s'en félicitent et y voient une victoire de l'esprit sur la matière, de la technique sur la réalité, il n'en va pas nécessairement de même en matière de sexualité : le fait que les informations la concernant parviennent aux moins de dix-huit ans quasi exclusivement par ce seul canal visuel provoque inévitablement des dérives et des déformations.

*Une information parcellaire et orientée*

L'image sexuelle produite par les médias s'adresse en priorité à la pulsion de voir, une pulsion dont le déchaînement n'est jamais anodin. Or les sujets en cours de formation, on l'a vu, vivent d'abord sous la primauté de la sexualité pulsionnelle, et lorsqu'une pulsion quelle qu'elle soit s'impose au détriment des autres, elle se trouve déconnectée de l'ensemble dont elle fait partie et elle s'impose d'une manière quasi omnipotente. Pour un adulte, c'est autre chose : quand il se trouve confronté aux images sexuelles, il intègre cette information à beaucoup d'autres reçues par l'intermédiaire de ses multiples sens, du contact réel, de l'expérience, de la lecture, et surtout en l'appréciant à partir de ses propres désirs. Il en va tout autrement pour les plus jeunes lorsqu'ils se retrouvent face à la projection de la réalité sexuelle des adultes. Comme ils ne font que la voir, sans autre moyen d'appréhender la chose, l'image qu'ils en obtiennent n'est pas seulement envahissante, elle est partielle, tronquée, limitée, ce qui la rend très inquiétante.

Pour mieux comprendre ce phénomène, il faut se référer à une expérience familière et qui se révèle plutôt bénéfique quand on sait l'utiliser à bon escient. Imaginons que je sois conduit à faire une observation très précise, je voudrais voir au microscope comment s'opère une mutation dans une cellule : non seulement je me concentre sur mon microscope, mais je demande que l'on ne me dérange surtout pas. Je ne veux rien entendre, rien sentir, rien apercevoir qui risque de troubler mon observation. Dans ce cas, l'information par un seul canal sensoriel s'avère à la fois adaptée et suspendue à cette exclusivité.

## *Les limites du canal visuel*

Chez le jeune enfant, on observe un phénomène inverse : les sensations émises par un canal unique lui font peur, elles ont trop prise sur lui, au risque de le parasiter de façon incontrôlable, surtout quand elles éveillent des sensations nouvelles ou inconnues. Cela ne vaut d'ailleurs pas seulement pour la vision. On le sait par la clinique, quand un enfant *entend* ses parents faire l'amour et n'ose pas le leur dire, il n'est pas rare qu'il développe des cauchemars ou des phobies inexplicables : c'est « le bruit », privé de toutes les autres informations afférentes, qui le met hors de lui. Il suffit alors qu'il puisse dessiner la chose et qu'un adulte lui explique de quoi il s'agit en termes appropriés pour que ses craintes s'apaisent. On retrouve le même effet du point de vue *olfactif*. F. Dolto raconte comment un enfant souffrait de crises d'asthme à chaque fois que sa mère avait ses règles : pourtant, celle-ci n'en montrait rien, elle n'en disait rien. En réalité, c'est « l'odeur » qui l'incommodait, une odeur privée de toute autre information complémentaire. Il en va de même pour l'image visuelle sexuelle : réduite à sa seule expression, elle est à la fois extrêmement séduisante et très déstabilisante.

C'est la même raison qui porte l'adolescent à rechercher au contraire le contact sexuel par un canal unique et privilégié, car elle lui offre des sensations fortes. C'est bien connu : plus il est concentré sur sa musique et plus elle le saisit jusqu'aux tripes, plus il apprécie. Il réagit pareillement quand il voit des images pornographiques et ne voit qu'elles : il est totalement subjugué, il fait littéralement corps avec elles et ressent en effet probablement à cette époque des pics émotionnels qu'il ne connaîtra jamais plus par la suite. Mais cette information par un canal unique a de nombreux inconvénients, car elle l'isole, le met sous influence et lui fait perdre le contrôle de ses pulsions. En associant ces premières expériences fortes à des images dont la valeur humaine

### *Défi à la pudeur*

et sexuelle pose énormément problème, il en est inévitablement influencé pour la suite de sa vie sexuelle. *On sait l'importance des premières expériences en matière de sexualité* et j'ai souvent entendu des patients en parler : combien se plaignent d'avoir mal commencé du fait que la sexualité génitale leur était interdite et qu'il leur fallait recourir à mille et un subterfuges pour y accéder. Depuis quelques années, on assiste au phénomène inverse : de plus en plus de jeunes gens et de jeunes filles, même parmi ceux qui sont issus de milieux favorisés et qui ont bénéficié d'une grande liberté dans ce domaine, estiment que ce qu'ils ont vu et découvert très tôt ne les a pas aidés. Ils se débattent entre une sexualité à dominante masturbatoire et des moments de rencontre qui s'avèrent de plus en plus décevants.

### *Le voir et le phallus*

En parlant de l'objectivation du sexe, et même de sa chosification, j'ai eu l'occasion de montrer déjà qu'il se trouvait confondu de façon durable avec l'objet phallique, autrement dit avec une de ses représentations, et que cette confusion était très dommageable pour la suite. Cette confusion est due en grande partie à la priorité accordée au canal visuel : en dévoilant le sexe génital sous son aspect le plus direct et le plus évident, celui-ci privilégie une organisation pulsionnelle qui est particulièrement active à l'orée de la période œdipienne : l'organisation phallique. À cette époque, je l'ai dit, l'enfant ne croit que ce qu'il voit, et il partage les êtres humains en deux catégories, celle qui possède le pénis-phallus, les garçons, et celle qui ne l'a pas, les filles. Là où on ne voit rien, il n'y a rien. Par la suite, l'appréhension de la sexualité par la vision, et à plus forte raison par la vision

### *Les limites du canal visuel*

directe, incarnée par des adultes, encourage cette façon de considérer les choses. Cette fois encore, le jeune ne voit pas ce que nous voyons : là où nous assistons à une rencontre entre un sujet masculin et un sujet féminin, il découvre quant à lui la confrontation entre un être qui possède le pénis et un autre qui ne l'a pas. La représentation visuelle privilégie l'appréhension phallique des sexes, ce qui risque de compromettre l'accès à la différence sexuelle si essentielle à la structuration psychique.

C'est d'ailleurs le défaut de toute éducation sexuelle fondée uniquement sur l'image ou la description anatomique, telle qu'on la dispense le plus souvent aujourd'hui. Elle ne donne de la sexualité qu'une image superficielle des choses : qu'elle soit nécessaire pour faciliter à l'enfant la connaissance de ses organes et de son corps, nul ne songera à le nier. Mais il faudrait pouvoir aller plus loin et lui apprendre qu'il dispose de beaucoup d'autres moyens d'accéder au plaisir et que la sexualité comprend un éventail de possibilités innombrables. Ce ne sont donc pas seulement les images pornographiques qui sont en cause, mais le déséquilibre qui s'est instauré peu à peu entre une information purement visuelle, et une information diversifiée, éprouvée, appréciée, discutée, dans un vécu relationnel qui en témoigne et qui facilite l'échange et la discussion.

Certains auteurs vont plus loin : ils estiment que ce système phallique est un facteur de violence sans pareil et qu'il a des effets catastrophiques sur ceux qui contrôlent mal leurs pulsions destructrices. Stéphane Bourgoin par exemple, qui a travaillé sur un grand nombre de cas de tueurs en série, va jusqu'à penser que leur consommation importante de cassettes pornographiques est pour beaucoup dans leurs passages à l'acte : « Ce qui les fait flasher, ce n'est pas la consommation de l'acte sexuel, mais le sentiment de toute-puissance, de contrôle total qu'ils ont sur leur victime. Aujourd'hui, ce que l'on

## *Défi à la pudeur*

voit dans l'immense majorité des cassettes X, ce n'est pas une femme et des hommes qui font l'amour, mais des hommes qui exercent un pouvoir absolu sur une femme, qui la contrôlent totalement pour s'en servir comme bon lui semble. Le plus dangereux, c'est que ces films nous laissent comprendre que la femme trouve un réel plaisir à être soumise et humiliée<sup>1</sup>. » Le système phallique, entretenu et porté à son summum par l'inflation des images pornographiques, se transforme chez certains en un véritable pousse-au-crime sexuel.

L'image publicitaire n'est pas en reste : on y voit régulièrement des corps à demi nus munis d'insignes guerriers : casques, épées, fouets. Versace représente une femme dont un œil est tuméfié. D'autres marques de luxe au contraire montrent des femmes couvertes de cuir, maniant les chaînes et le fouet. Avec une publicité Ungaro, on découvre une femme en extase pendant qu'un chien lui lèche les pieds ou le menton. Toutes les formes de la violence pornographique se déclinent sur nos murs sous le couvert de marques ou bien d'objets bénéficiant d'un grand prestige, et elles trouvent par là les moyens de se répandre parmi les jeunes avec une grande facilité.

### *Le phénomène de groupe*

La suprématie exercée par les images a également pour conséquence de favoriser la sexualité en groupe, que ce soit directement, sous forme de partouzes, de tournantes, ou indirectement, sous forme de visionnage en commun. Si beaucoup des adolescents dont j'ai parlé jusqu'ici regardent les images pornographiques en cachette, dans l'intimité, un certain nombre se réunis-

---

1. Cité dans *Le Point*, n° 1479, du 19 janvier 2001.

### *Les limites du canal visuel*

sent en bandes pour se passer des cassettes et pour les commenter.

Le canal visuel, comme le canal auditif, a ceci de particulier que l'on peut communier ensemble à la même information, à la même expérience : c'est d'ailleurs la raison pour laquelle ils connaissent un succès considérable dans le monde actuel. Les jeunes se réunissent en groupes de plus en plus massifs pour partager la même musique, entendre le même chanteur, et cela donne lieu à des manifestations qui prennent des proportions inconnues jusqu'ici. Ils vivent imaginativement une expérience analogue quand ils regardent une cassette pornographique ou quand ils naviguent sur un site porno à quelques-uns : ils ne sont bien sûr que trois ou quatre, à la rigueur une dizaine, mais ils ont l'impression de participer à un phénomène de masse et d'entrer dans une communauté de jouissance qui sera véritablement sans bornes. C'est la raison pour laquelle les films pornographiques sont dans une surenchère permanente en ce qui concerne les postures, le nombre de partenaires, de rapports : on veut donner l'impression que, de film en film, on fait reculer les limites... De là à penser que toute limite est une entrave au plaisir, il n'y a pas bien loin : or qui oserait prétendre que la pratique sexuelle est une pratique sans freins ! Ne serait-ce que parce qu'elle implique la présence active et désirante de l'autre. C'est au contraire en prenant en compte cette butée désarçonnante mais essentielle qu'on a quelque chance de trouver le véritable plaisir humain auquel on aspire.

Cette incitation du visuel à faire groupe présente bien évidemment d'autres inconvénients, indirects, mais tout aussi réels. Le groupe est sécurisant, déculpabilisant, et il invite à dépasser certains tabous, à franchir certaines limites, à faire vibrer son corps de toutes ses possibilités. Mais cela peut se transformer en un véritable carcan, et maintenir le sujet dans une dépendance qui le conduira

## *Défi à la pudeur*

à des actes qu'il n'aurait jamais commis à titre personnel. La plupart des jeunes qui ont participé à des viols collectifs ou à des simulacres d'agressions sexuelles à plusieurs raisonnent comme s'ils n'étaient absolument pas conscients de leur acte. Et en un certain sens, ils ont raison : à travers eux, c'est le groupe qui a agi de cette façon, ce n'est pas vraiment eux. Ils sont sous l'emprise d'images dont l'aura est décuplée par les regards des autres.

### *Un comble... à méditer*

Début octobre 2002, le magazine « Zone interdite » (M6) a consacré une enquête à la question de la pornographie, et l'un de ses journalistes est allé interroger une jeune adolescente de quinze ans, élève de troisième, pour lui demander si elle avait déjà regardé des cassettes pornos. Celle-ci s'est montrée assez gênée mais a fini par reconnaître que oui, ça lui était arrivé, à diverses reprises, et qu'elle avait trouvé ces images assez inquiétantes, résumant son point de vue en cette simple phrase : « cela doit faire rudement mal », évoquant bien évidemment la douleur qu'elle imaginait chez les femmes soumises aux scénarios pornographiques, mais probablement aussi le mal qu'elle ressentait en les voyant.

Car le plus frappant de l'émission est arrivé aussitôt après. La mère de cette jeune adolescente était à ses côtés, et le journaliste s'est tourné vers elle pour lui demander si elle était au courant de la chose. Et elle de répondre sans hésiter : « Bien sûr que je le sais, puisqu'elle regarde ces images avec moi ! » Inutile de dire que sa réponse a stupéfié son interlocuteur qui lui a demandé pourquoi elle agissait de la sorte. Elle lui a alors expliqué qu'elle voulait montrer ces images à sa

filles pour qu'elle se rende compte de ce qu'on diffusait aujourd'hui et lui signifie par des commentaires appropriés que c'était une image fautive de la sexualité. Pendant les explications de sa mère, la jeune adolescente était plus gênée que jamais, on a pu s'en rendre compte dans l'échange qui a suivi entre elle et sa mère : « Je ne suis pas très à l'aise quand on regarde ça ensemble. – Pourquoi ? dit la mère, tu le fais bien avec tes copines, sans me le dire. – Mais pas du tout, répond la fille, ça ne m'arrive jamais, je t'assure, il n'y a qu'avec toi, et parce que tu m'y invites. – De toute façon, rétorque alors sa mère, tu ne me dis jamais rien ! »

Il est difficile de résumer en quelques mots tous les propos de cette séquence qui a provoqué bien des commentaires dans la presse au cours des jours suivants, on s'en doute. Pour ma part, j'y vois la parfaite illustration de la situation dans laquelle nous nous retrouvons aujourd'hui : cette mère s'est faite à son insu l'instrument docile et appliqué de l'exhibitionnisme pornographique tel qu'il sévit autour d'elle ; elle s'est laissée entraîner dans le type de relation adultes/enfants dont il a été question au cours des pages précédentes ; elle s'est placée sans s'en apercevoir du côté de ceux qui s'exhibent par images interposées et qui savent, qui imposent aux plus jeunes leurs positions, leurs impressions, leurs critères, dans un domaine, la sexualité, où l'inventivité du sujet est la première des choses.

Alors bien sûr, c'était sans doute avec les meilleures intentions du monde, et il n'est pas question de lui jeter la pierre : elle a au moins eu le mérite de la franchise. Elle ne s'est pas voilé la face comme tant de parents le font aujourd'hui et elle a cru pouvoir régler le problème à la racine en traitant le mal par le mal. Comme ces parents qui bannissent toute pudeur en estimant que leurs enfants comprendront tout du sexe et de la sexualité en les voyant agir tels que la nature les a faits. D'au-

## *Défi à la pudeur*

tant qu'ici elle agit par image interposée, et qu'elle s'explique, parle et cherche à résorber le clivage dont j'ai parlé précédemment.

Mais le remède, tout le monde l'a compris, est pire que le mal. D'abord parce que sous prétexte de surmonter ce clivage, il viole la barrière d'intimité à laquelle l'adolescent est tellement attaché, et à juste raison. Et puis surtout parce que l'on touche ici aux limites du canal visuel en matière de sexualité : on n'éduque pas avec des images fausses, des images tronquées, qui ne montrent que la surface des choses, et par l'intermédiaire de scénarios de type pervers, où l'on transforme la sexualité en spectacle. Quoi que puisse dire sa mère, la fille n'y voit qu'une domination phallique et elle l'exprime fort bien : « Ça doit faire mal ! » Ce qui veut dire que non seulement la coupure n'a pas été résorbée, mais qu'elle s'en est trouvée encore accentuée. On comprend dans ces conditions le désarroi profond de la jeune adolescente : elle se trouve prise dans un processus de séduction qui n'avoue pas son nom, elle est embarquée à nouveau et sous une forme nouvelle dans un inceste mère-fille à peine déguisé.

Pour une fois, dira-t-on, la télévision aura contribué à faire ressortir les contradictions du système dont elle est si souvent l'instrument privilégié. Peut-être, mais ce n'est pas si sûr. Car il ne faut pas oublier que son but est ailleurs : ce genre d'émission est inévitablement en quête de sensationnel, de spectaculaire, et il est certain qu'avec une séquence aussi forte elle a réussi son coup : frapper l'opinion, susciter la curiosité, faire parler, au détriment de quelques personnes prises en flagrant délit ! La plupart des téléspectateurs ont bien sûr pu se dire qu'ils ne réagissaient pas de cette façon, et ils ont dû se sentir confortés dans leur discrétion, leur refus d'en parler. Alors que nous sommes tous complices du système dont cette femme a illustré les limites, et que ce

### *Les limites du canal visuel*

n'est pas en donnant dans le spectaculaire qu'on trouvera une solution.

Une chose en tout cas est sûre et demande qu'on y réfléchisse sérieusement : quelle que soit la nature des images pornographiques, ceux qui les conçoivent et les diffusent apportent aux jeunes une information qui est inévitablement tronquée, déformée et orientée. Elle est incomplète et donc gênante, car elle ne reflète de la sexualité que des aspects parcellaires qui donnent l'impression d'être complets ; elle est orientée, car elle privilégie une conception fondée sur la relation dominant/dominé qui compromet la rencontre avec l'autre. On donne aux jeunes l'impression de bien voir, de tout voir, alors que l'expérience sexuelle comme telle dépasse nos capacités de représentation. Et ce n'est pas en les visionnant avec eux qu'on arrangera les choses, surtout si on reste en cercle fermé : on leur accorde alors un intérêt et un privilège qui ne font qu'augmenter leur pouvoir, en profondeur bien sûr, car c'est là qu'elles agissent.

## Les avantages et les inconvénients de la répétition

Quand un jeune consent à raconter qu'il a pris plaisir à regarder tout seul des images pornographiques, et surtout quand il en arrive à préciser un peu plus ce qui les rend si attrayantes à ses yeux, il est fréquent qu'il s'exprime dans les termes suivants : « J'y prends surtout plaisir parce que j'ai tout mon temps pour regarder, et que je peux me repasser les scènes qui m'excitent le plus ; je fais souvent des arrêts sur image, et il y en a certaines que je ne me lasse jamais de repasser, surtout celles qui montrent les organes en gros plan, ou certaines positions qui me plaisent plus que d'autres. »

### *Un plaisir étonnant*

L'une des raisons majeures qui rendent ces images si attrayantes aux yeux de beaucoup est là : on peut les repasser, répéter les passages les plus croustillants, s'y arrêter le temps que l'on veut, rien n'est plus excitant. Autrement dit, l'un de leurs attraits majeurs pour les jeunes tient à leur potentiel de répétition, et les publicitaires le savent bien qui n'hésitent pas à répéter les mêmes scénarios excitants à tous les coins de rue. Comme nous avons là le principal ressort de l'addiction qui en résulte

### *Les avantages et les inconvénients de la répétition*

pour beaucoup, il vaut la peine qu'on s'y attarde. D'autant que nous rejoignons ici un paradoxe bien étonnant : on ne cesse de dire qu'en matière de sexualité la répétition est la pire des choses, que beaucoup de couples se lassent au bout de quelques années parce qu'ils trouvent leurs relations de plus en plus banales et monotones, et voilà que ces jeunes affirment exactement le contraire, et à propos d'images très prosaïques de surcroît. D'où vient-il que non seulement ils ne se lassent pas de regarder ces images qui, vues de l'extérieur, sont d'une répétitivité et d'une monotonie désarmantes, et qu'en même temps plus ils les regardent, plus ils disent y trouver de plaisir ?

On pourrait répondre à cela que cette possibilité de répéter les images assure à celui qui les regarde une maîtrise, une possession qui est bien dans la ligne de l'objectivation du sexe dont j'ai parlé précédemment et que cette maîtrise décuple le plaisir. C'est fort probable, mais cette explication ne suffit pas : on ne voit pas alors pourquoi elle n'aurait pas le même résultat dans la vie de couple, où même si l'autre n'est pas considéré comme un objet, chaque partenaire lui assure la possibilité d'avoir des visions et des préliminaires analogues. Ce paradoxe tient en réalité à la répétition en tant que telle : c'est une source de jouissance dont on n'a pas idée, que l'on fuit souvent en arrivant à l'âge adulte, mais qui fait partie intégrante du plaisir. En mettant au jour cette dimension de la sexualité, les jeunes nous aideront peut-être à mieux comprendre pourquoi elle fait aussi peur à leurs aînés aujourd'hui !

*Qu'est-ce que la répétition ?*

Quand on pose la question à l'homme de la rue, il répond le plus souvent que c'est quelque chose comme de l'instinct, un schéma préétabli qui s'impose à nous. Le fumeur invétéré l'exprime sans ambages : « Je prends une cigarette dans mon étui, je la tape contre ma main gauche, je me la mets dans la bouche, je l'allume, c'est instinctif, je ne peux pas faire autrement. » Un autre tiendra des propos analogues à propos de son obsession : « Je ne peux pas m'empêcher de vérifier », un troisième à propos de sa manie de se ronger les ongles : « Je n'y peux rien, c'est instinctif. » Voilà comment le tout-venant entend la répétition. Et pourtant, quand on pousse un peu plus loin la conversation, on s'aperçoit que chacune de ces personnes sait fort bien au fond d'elle-même que ce comportement n'a rien de préformé, d'absolu. La preuve en est qu'il n'y a pas deux répétitions qui se ressemblent, chacun a sa façon de la vivre, ce qui est déjà significatif. De plus, quand on se donne vraiment la peine de chercher une autre voie, il devient tout à fait possible d'agir autrement. Il arrive même au bout d'un certain temps que cet automatisme disparaisse totalement. Une analysante me faisait part un jour de son étonnement : « Autrefois, et cela a duré des années, à chaque fois que je participais à une cérémonie religieuse, quelle qu'elle soit, je me mettais à pleurer à chaudes larmes, c'était gênant, et complètement décalé, mais absolument automatique. J'en ai parlé plusieurs fois sur le divan, je ne sais même plus en quels termes, et depuis, c'est fini, les pleurs ont complètement disparu. »

Si ce n'est pas de l'instinct, qu'est-ce que c'est ? De l'instinct, l'animal n'est pas responsable, le comportement qui en résulte est le même pour tous et il lui est

## *Les avantages et les inconvénients de la répétition*

imposé par la nature, par les gènes, par l'hérédité ; tandis que la répétition, quelles que soient les apparences, est un comportement voulu par un sujet donné, et dont il est inconsciemment l'auteur. Il en est responsable. Quand un enfant refait pour la énième fois la même bêtise, et qu'on la lui reproche, il s'écrie très souvent : « Je ne l'ai pas fait exprès ! » Eh bien si, il l'a fait exprès, mais il ne le sait pas, il ne s'en rend pas compte, ou plus exactement, il ne veut pas le savoir. Et tant qu'on ne veut pas le savoir, c'est vrai, ça ne peut pas changer, on est toujours à la merci de la répétition. C'est pourquoi il est nécessaire de l'analyser plus avant.

Freud a beaucoup travaillé cette question qui constitue un axe central de sa théorie. La première phase de sa recherche commence avec l'hystérie : il s'aperçoit que les symptômes hystériques sont la répétition automatique de souvenirs ou d'expériences vécues dont l'hystérique a perdu conscience. Sa thérapie consiste alors tout simplement à favoriser ce processus de répétition qui est la base de la vie psychique dans l'enfance. Lacan a repris cela dans une de ces formules dont il a le secret, en disant que la répétition est « l'effet qui se produit d'une tâche inachevée<sup>1</sup> ». Envisagée sous cet angle-là, elle est donc considérée comme bénéfique. C'est l'une des premières inventions de l'esprit humain, tellement ancienne qu'on ne s'en souvient plus et qu'on finit par croire que c'est instinctif, alors que c'est une invention capitale, bien plus essentielle que l'invention de l'outil, du feu, ou du langage, car c'est grâce à elle que l'enfant parvient à se construire et à faire face aux aléas de l'existence. L'enfant est un champion de la répétition. Et cela laisse des traces, car dès que quelque chose nous heurte ou nous inquiète, dès qu'il faut affronter de l'imprévu, aussitôt, spontanément, on fait appel à la répétition :

---

1. J. Lacan, *Écrits*, Seuil, 1967, p. 215.

## *Défi à la pudeur*

« Ah oui, je connais, j'ai déjà vécu quelque chose d'analogue », et généralement cela nous permet de réagir plus tranquillement. C'est dans ce contexte-là que Freud analyse le « comique de répétition », pour démontrer qu'au fond on éprouve beaucoup de plaisir à répéter.

À partir de 1904, seconde phase, Freud change de cap : il réserve cette fois le terme de répétition aux cas où le sujet « n'a aucun souvenir » et ne fait que « traduire en actes » ce qu'il a oublié ou refoulé. Comme analystes, nous sommes particulièrement concernés par cette forme de la répétition, car elle est à la fois le moteur du transfert et la cause principale des passages à l'acte qui mettent en cause la poursuite de la cure.

## *La sexualité fondamentale*

Arrive enfin la troisième phase de l'approche freudienne qui est aussi la plus décisive en ce domaine : elle débute en 1920, avec *Au-delà du principe de plaisir*. Cette fois l'accent ne porte plus sur la mise en acte, mais sur « la contrainte de répétition ». Voilà un nouveau mot, la compulsion ou la contrainte, que la psychanalyse associe désormais à la répétition, et qui précise ce qui fait si peur aux gens, qu'ils nomment instinct, et qui est en fait une poussée irrésistible à répéter. Freud en effet va jusqu'à affirmer que cette poussée irrésistible à la répétition nous conduirait inévitablement à la mort, si les autres sujets ou des facteurs extérieurs ne venaient pas régulièrement nous obliger à sortir de l'ornière. En un mot, il a pris un virage à 180° : il considérait jusque-là la répétition comme une invention bénéfique, permettant de faire face aux aléas de l'existence, même si elle déraile quelquefois dans la réalité ; il la présente désormais comme une invention primaire, démoniaque, qui

## *Les avantages et les inconvénients de la répétition*

cherche à assurer notre jouissance à tout prix et qui nous conduirait directement à la mort si nous la laissions faire. Dans notre inconscient le plus profond, on préfère de beaucoup répéter indéfiniment la même chose, dussions-nous en mourir, plutôt que de la répéter en des termes nouveaux. On préfère même répéter le pire, le plus horrible, le plus terrible, parce qu'on est sûr au moins que rien dans la réalité ne viendra le surpasser. Cette fois la répétition n'est plus un moyen pour faire face aux traumatismes, elle est à son service. La psyché n'a plus rien à craindre, puisque plus la chose est terrible et horrible, plus la contrainte de répétition est satisfaite, elle a de quoi se mettre sous la dent, et elle s'en saisit et en tire jouissance. Lacan a beaucoup développé cette troisième acception de la répétition, et il s'en est inspiré pour fonder sa distinction entre plaisir et jouissance. Pour lui, la jouissance est « au-delà du principe de plaisir », c'est l'un des fruits espérés de la répétition du pire portée à son extrême. On a donc là un processus primordial, avec ses deux faces opposées : une face destructrice et mortifère quand il est laissé à lui-même et s'accroche indéfiniment à des images et à des objets chargés d'excitations excessives ; une face dynamisante quand on parvient à l'investir dans des actions ou des comportements relationnels constructifs.

Je pense aujourd'hui qu'on peut être plus précis encore, et affirmer que *la répétition relève de la sexualité inconsciente dont elle est l'expression la plus tangible*. Au plus profond de nous-mêmes, dans cette partie que Freud a appelé le ça, notre jouissance est basée en grande partie sur elle et tout y est mis en œuvre pour qu'elle se réalise. Dans cette partie la plus ignorée, la plus refoulée au point qu'elle est totalement inaccessible, ça jouit de la répétition, et de la répétition, à en mourir. C'est particulièrement évident avec les psychotiques, ou plus directement avec la clinique des traumatismes : tout le monde

## Défi à la pudeur

a pu voir fin 2001 au journal télévisé cette maman dont la voiture avait été renversée par le souffle de l'explosion de l'usine A.Z.F. sur le périphérique de Toulouse, alors qu'elle emmenait ses deux jumeaux et un bébé. Elle s'en était tout juste sortie, les enfants aussi. La situation la plus effrayante qui soit. Et elle disait que la scène ne cessait de passer et de repasser dans sa tête, et que c'était insupportable. Pourquoi ? Parce que son inconscient le plus refoulé avait trouvé là matière à répéter de façon jouissive, parce qu'il s'était saisi de ce moment inouï pour revenir à la surface et s'y installer en force. Tous les traumatisés le disent : c'est insupportable pour leur moi, et pourtant, sans qu'ils s'en rendent compte, leur ça au contraire y trouve une jouissance indicible et il se sert de ce qui est arrivé de plus horrible pour nourrir sa jouissance et la faire prévaloir sur les autres.

La répétition est l'un des moyens privilégiés qu'a trouvé notre sexualité la plus profonde, la plus incon nue, pour assouvir sa jouissance à n'importe quel prix. Il ressort de ce type d'expérience que cette sexualité sans visage a une consistance propre, qu'elle existe quelque part en nous pour elle-même. On verra par la suite qu'elle a d'autres cordes à son arc et jouit aussi de l'éclatement, de l'excès sans limites, du tout pour le tout. C'est pourquoi il faut dire qu'elle constitue à vrai dire une autre forme de sexualité, la quatrième à laquelle nous avons affaire. C'est la plus humaine, parce ce que c'est celle qui nous touche le plus, en nous ou chez les autres, et qu'elle est inconnue des autres mammifères<sup>1</sup>. C'est aussi la plus inquiétante et la plus dangereuse

---

1. Qui ont accès aux trois formes de sexualité précédentes, *génitale* bien sûr, mais aussi *pulsionnelle* puisqu'ils trouvent des plaisirs essentiels dans la nourriture, les caresses, les jeux, etc., et aussi dans une forme d'*idéauté* grâce aux rites collectifs et à leurs attachements à l'intérieur du groupe auquel ils appartiennent.

### *Les avantages et les inconvénients de la répétition*

parce qu'elle peut nous conduire aux pires excès, de ceux dont les animaux précisément sont incapables. Pour tenir compte de toutes ces caractéristiques à la fois, je l'appelle la sexualité fondamentale<sup>1</sup>.

Au tout début de l'existence, cette propension à la répétition règne en maître dans l'esprit de l'enfant, et elle n'a pas de conséquences néfastes dans la mesure où elle est essentiellement à base d'images et de fantasmes et trouve à s'investir positivement dans les innombrables apprentissages qui lui sont nécessaires. Au contraire, comme je l'ai dit en commençant, elle facilite la conquête du monde et les acquisitions. Par contre, plus on avance dans la vie, plus elle a rencontré d'expériences violentes effectives, plus elle fait peur. Quand un jeune prend un plaisir fou à toujours jouir des mêmes images, des mêmes postures, à se les repasser sans arrêt, il se met sans le savoir sous la gouverne de cette sexualité-là : la répétition se sert des images génitales dégradantes et de leur fort impact sur sa psyché pour revenir à la surface, et c'est la raison pour laquelle, aussi, il risque l'addiction. À la limite, sans même s'en rendre compte, il jouit plus de la répétition que de l'acte lui-même.

### *Apprivoiser la répétition*

Nous sommes maintenant en mesure me semble-t-il de revenir sur le paradoxe que je signalais en commençant et dont je rappelle rapidement les termes. Comment se fait-il que certains adolescents ont tendance à privilégier les images pornographiques les plus simplistes et les plus répétitives qui soient et à les répéter sous certains angles qui les excitent le plus, estimant qu'ils trouvent là un plai-

---

1. J'ai explicité cette notion dans *L'irrésistible pouvoir du sexe*, Payot, 2001, p. 63 sqq.

## *Défi à la pudeur*

sir sans pareil, alors que leurs aînés se plaignent très souvent que leur sexualité perd peu à peu tout son sel du fait de la répétition !

Pour les adolescents, cela se comprend aisément : ils apprivoisent la répétition, comme le font les enfants lorsqu'ils répètent sans se lasser, pour intégrer une réalité qui les dépasse et se familiariser avec elle. C'est une façon de brancher leur sexualité génitale sur la sexualité fondamentale qui est certes la plus dangereuse, mais la plus dynamisante aussi. Il serait regrettable bien sûr qu'ils n'aient à leur disposition que des images aussi pauvres et aussi réalistes, mais tant que ce n'est qu'un moment, un passage, et dès lors qu'ils parviennent à en parler comme le jeune que j'ai cité en commençant ce chapitre, ils ont des chances d'y parvenir.

Le véritable inconvénient vient après : on commence chaque étape de la vie en brûlant ce qu'on a adoré au cours de la période précédente. Le jeune adulte qui a connu les sirènes de la répétition pure et dure telle que je viens de la décrire, qui s'y est complu sans réserves et qui est parvenu ensuite à s'en libérer, va la fuir comme la peste dès l'instant où il voudra nouer des relations sexuelles effectives. Il va la trouver dangereuse, menaçante, et d'autant plus qu'il s'y est adonné aveuglément durant l'enfance d'abord, et surtout tout au long de l'adolescence dans les termes que je viens de décrire. Il se comporte comme ces éthyliques qui ne peuvent plus boire un seul verre d'alcool sous peine de retomber sous son emprise. C'est l'une des raisons me semble-t-il pour lesquelles la répétition est devenue peu à peu l'ennemi numéro un dans la vie des couples au fur et à mesure que s'instaurait l'exhibitionnisme à tout prix et ses séquelles sexuelles.

Or il n'y a pas de sexualité possible sans répétition : depuis la plus haute antiquité on s'est efforcé d'enseigner aux hommes comment varier les plaisirs, diversifier

### *Les avantages et les inconvénients de la répétition*

les positions, multiplier les expériences, et les sexologues comme les magazines spécialisés rivalisent d'inventivité pour conseiller des postures ou des procédés de plus en plus sophistiqués, car il est vrai que cela peut contribuer à renouveler les plaisirs. Mais quoi que l'on fasse, tout cela aboutit au même résultat : la rencontre entre les sexes et ce qu'ils représentent. C'est pourquoi on pourra multiplier les expériences, rien n'est jamais résolu tant que l'on n'a pas intégré la répétition dans le plaisir sexuel, ce qui se fait généralement avec le temps et l'expérience, car c'est une façon d'enraciner la relation dans la partie la plus inconnue et la plus mystérieuse de nous-mêmes, une façon aussi de s'apercevoir que chaque rencontre révèle des surprises quand on ose vraiment s'y abandonner sans a priori.

Je dirai pour conclure que la répétition rencontre en l'image sexuelle une complice toute trouvée, surtout lorsque celle-ci prétend être une réplique directe de la réalité. Une telle image devient vite elle-même répétition et entre en prise directe avec notre sexualité fondamentale dont elle facilite l'expression immédiate en court-circuitant les médiations qui la rendent supportable. Si la psychanalyse a toujours donné la priorité aux mots sur les images, ce n'est pas seulement en raison d'une certaine allégeance aux traditions iconoclastes, c'est surtout parce qu'elle connaît cette dérive qui est à l'origine de bien des fixations dont on retrouve les dégâts dans la pathologie la plus courante. La plupart des troubles traumatiques sont dus à des images trop fortes et trop directes qui se répètent et se répètent à l'infini dans la partie la plus inaccessible de nous-mêmes au point de rendre parfois la vie impossible.

Chacun d'entre nous en a fait l'expérience. Lorsqu'on voit une image trop brutale à l'écran, surtout quand elle nous a complètement surpris, on ne parvient plus

### *Défi à la pudeur*

ensuite à l'effacer de notre esprit. C'est la raison d'ailleurs pour laquelle les présentateurs aujourd'hui prennent la précaution de prévenir les téléspectateurs avant de diffuser des images de ce type. Il suffit en effet que cette image entre en résonance avec une autre que nous avons totalement refoulée pour que le choc premier se transforme en obsession et qu'on ne parvienne pas à fermer les yeux la nuit suivante. La vision d'un charnier ou d'un cadavre mutilé se transforme en cauchemar pour celui qui a vu des atrocités au cours de son enfance, et il faut souvent de longues semaines de thérapie appropriée pour qu'il puisse alléger ce fardeau.

### III

*La beauté du sexe*



« La beauté est un don tellement supérieur que le talent, le génie, la vertu même ne sont rien auprès d'elle. »

E. Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*

Pour faire face à l'invasion des images pornographiques, nous disposons d'un certain nombre de stratégies que j'ai évoquées au fur et à mesure des analyses précédentes. Mais on ne peut pas se contenter d'être sur la défensive, édicter des limites ou des interdictions, multiplier les avertissements et les mises en garde : à certaines périodes de la vie, celles-ci suscitent plus d'envies que de réticences. Il est donc temps de poser la question d'une manière constructive. Quelles que soient les conditions dans lesquelles on est confronté aux images pornographiques qui s'insinuent partout aujourd'hui, le problème essentiel est le suivant : elles donnent une idée du sexe complètement tendancieuse, déformée, abîmée, au détriment de la conception qu'on se fait de l'autre : ce ne sont pas des images de sexe, ce sont en vérité des cache-sexe, de très mauvaises reproductions. Il faut donc surtout se demander ce qu'elles empêchent de voir, ce qu'elles cachent, et comment promouvoir une vision du sexe et de la sexualité qui leur fasse contrepoids et qui les rende à la fois inutiles et obsolètes.

## *Défi à la pudeur*

J'envisagerai surtout la question à propos des adolescents, car c'est à cet âge que la question se pose habituellement en ces termes. Jusque-là, le petit d'homme jauge les images sexuelles à l'aune de ses désirs pulsionnels ou idéaux et non pas en se référant à la réalité génitale proprement dite. Quand il a été choqué prématurément par des images pornographiques, même si on a pu réagir en temps voulu, c'est à partir de la puberté qu'il devient vraiment possible d'en mesurer les conséquences et d'engager les mises au point nécessaires. Quant à ceux qui sont encore dépendants de ces images bien au-delà de l'adolescence, ils n'auront aucune peine à se retrouver dans les pages qui vont suivre.

# 1

## Une vision fascinante et trompeuse

Chez la majorité des sujets humains, la vision des organes génitaux, des seins, et des organes intimes en général, provoque une excitation intense, très stimulante. À l'époque de l'adolescence et de la jeunesse en général, cette excitation prend des proportions qui ne seront jamais plus égalées. Est-ce un simple fait de nature, une réaction réflexe génétiquement programmée, auquel cas peu importe les moyens, pourvu qu'on ait l'ivresse ! Ou bien est-ce un moment psychique capital pour l'éveil de la sensibilité, de l'esprit et de la vie sexuelle tout entière ? Je me range bien sûr sans hésiter du côté de la seconde hypothèse.

Le problème, c'est que trop de jeunes font cette expérience fondatrice en visionnant des images pornographiques et qu'ils risquent de s'y engluer. C'est pourquoi je vais partir d'un témoignage simple et direct comme savent en donner les adolescents aujourd'hui. Ce sera l'occasion de repérer les risques de ce visionnage précoce, puis de voir comment les aider à cheminer pour s'en dégager.

*Les confidences d'un adolescent « ébloui »*

Éric, quinze ans, me tient un jour les propos suivants : « Le meilleur moment, c'est quand je peux me réfugier le soir tard tout *seul* dans ma chambre et me passer une cassette porno où j'ai repéré *quelques passages* qui me touchent plus que les autres. Je sais, on dit que c'est dégueulasse, mais moi, je trouve pas. Il y a des scènes de cul où l'on voit bien *l'intérieur* et je ne me lasse pas de les repasser. Je trouve ça vraiment beau, non, c'est *sublime*. Vous allez *rigoler*, je sais, il y a pour vous des choses plus belles que ça : des tableaux, des statues... Pas pour moi. Il ne peut pas y avoir quelque chose de plus beau au monde. Je ne me lasse jamais de regarder, et en plus, *ça m'excite*, je ne vous dis pas ! »

Des confidences de ce genre ne sont pas très fréquentes, et pourtant elles reflètent bien ce qu'éprouvent la plupart des jeunes garçons qui font de la vision des images pornos leur sport intime et favori. C'est pourquoi il faut prendre leurs propos au sérieux et les analyser de façon honnête et rigoureuse avant de réagir de quelque façon que ce soit. Pour faciliter cette analyse, j'ai souligné volontairement chacun des termes qui ont été repris au cours de l'entretien qui a suivi et qui ont beaucoup facilité l'échange.

Le premier et le dernier propos d'Éric sont éloquents : il s'agit pour lui de ce que l'on appelait autrefois un *plaisir solitaire*, et je ne dis pas cela pour le disqualifier ou pour jeter sur lui le discrédit, mais au contraire pour situer à quoi il correspond exactement. Nous sommes là dans la période où l'adolescent est préoccupé par les modifications qui affectent son corps et s'adonne volontiers à la masturbation. Non seulement celle-ci n'est plus considérée comme un mal, mais elle s'accompagne de

### *Une vision fascinante et trompeuse*

plus en plus d'images, qu'elles proviennent de magazines, de photos affichées dans les placards, ou comme dans le cas présent, de cassettes vidéo. Lorsque les adolescents se passent ces images en petits groupes, c'est encore de plaisir solitaire qu'il s'agit, même s'ils s'y adonnent en groupe pour avoir plus d'audace, plus de moyens et pour se rassurer.

Et c'est là que se situe le piège, car c'est vrai : il n'est pas possible d'accéder à un nouveau type de plaisir quel qu'il soit sans commencer par rentrer en soi-même pour le faire sien et en mesurer la portée. Un grand amateur de vin commence toujours par prendre la pipette pour se verser quelques rasades de la précieuse liqueur dans la bouche, après quoi il tient à s'isoler un instant et à fermer les yeux. C'est seulement dans un second temps, quand il aura vraiment identifié et fait sien le plaisir particulier qui émane de ce vin, qu'il va proposer à ses compagnons d'y goûter à leur tour et en fera un moyen de partage agréable. Tout plaisir suppose ainsi deux temps qui généralement sont faits pour se renvoyer l'un à l'autre, un temps de rentrée en soi et un temps de partage avec l'autre. Au premier stade du plaisir, on se concentre tout entier autour de l'objet source de satisfaction.

C'est ce que fait Éric, il est littéralement fasciné par la vision du sexe féminin, il ne peut en détacher son regard. Mais cet objet lui est fourni ici chosifié, à distance, « emballé » dans des schémas artificiels, dévoyés, pervers, qui risquent de conditionner pour longtemps ses comportements sexuels ultérieurs. Heureusement, il a flairé le piège puisqu'il a opéré un tri parmi les scènes qui lui sont proposées, il a fait un choix, il ne se comporte pas comme le spectateur passif si fréquent à son âge, il sait ce qu'il veut voir. C'est pourquoi il ne redoute ni la répétition, ni l'interdit, ni la solitude. Au contraire, ce qu'il contemple n'en a que plus de prix :

## Défi à la pudeur

il est excité à la fois parce qu'il peut regarder ce qui le fascine tout à son aise, autant de fois qu'il le veut, et parce que c'est un objet habituellement caché, considéré comme interdit et qu'il peut voir à lui tout seul, dans son petit monde isolé.

### *Une quasi-hallucination*

Mais le plus important vient ensuite : quand il dit qu'il cherche surtout à voir « l'intérieur », le sexe féminin dans ce qu'il a habituellement d'invisible. Il n'est donc pas touché vraiment par ce qu'il voit, mais par ce qu'il ne voit pas, par ce qu'il ne peut pas voir et ne verra jamais vraiment. La course au montrer toujours plus qui caractérise les scènes pornographiques actuelles trouve ici son ancrage : elle connaît cette attente, et veut la satisfaire en multipliant les postures pour en montrer toujours plus et sous toutes les coutures possibles. L'adolescent y donne à plein, mais dans le cas d'Éric, ce n'est pas pour voir vraiment la chose, mais pour entrevoir ce qu'elle évoque, ce qu'elle laisse deviner, et finalement... ce qu'il ne verra pas.

Et pourtant, il s'exclame : « C'est vraiment beau, c'est sublime ! » Curieusement, ces mots rejoignent ceux qu'utilise Freud dans les *Trois essais* quand il parle pour la première fois de la pulsion de voir : il dit qu'elle a d'abord pour objet le sexe, et qu'elle s'étend ensuite au corps tout entier, ce qui est le point de départ de la sublimation. Il ajoute en note que la sensation de beauté provient de l'émotion éprouvée originellement à la vue des organes génitaux, ce qui est d'autant plus curieux qu'on les trouve généralement assez laids d'un point de vue strictement esthétique<sup>1</sup>.

---

1. S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, 1987, p. 66 et 67.

## *Une vision fascinante et trompeuse*

Les recherches qui ont été menées par la suite dans la psychanalyse ont éclairci cette apparente contradiction : si l'on trouve les organes génitaux assez peu esthétiques alors qu'ils provoquent autant d'effets sur ceux qui les regardent, c'est qu'en réalité ce sont eux-mêmes des usurpateurs d'images. En regardant sans jamais se lasser un sexe féminin entrouvert, Éric cherche à voir autre chose : l'objet qui a provoqué et éveillé en lui dès l'origine les premières émotions fortes, autrement dit le sein maternel et tout l'effet qu'il produisait sur lui. Seule la vision de l'autre sexe est aujourd'hui à la mesure de ce qu'il a ressenti à l'époque. Il est indubitable que la vision génitale provoque en lui des sensations voluptueuses, mais celles-ci ont un tel impact et suscitent autant d'intérêt parce qu'elles éveillent en écho d'autres jouissances enfouies qu'elles font revenir à la surface autant de fois qu'il le veut.

Ainsi, au moment où il arrive à l'étape ultime de sa maturation sexuelle, le jeune humain cherche le moyen de retrouver les impressions voluptueuses qu'il a éprouvées au tout début de l'existence, et s'il est d'une curiosité insatiable pour cet intérieur et pour cet inconnu, c'est parce qu'il aspire secrètement à revoir, par-delà le sexe proprement dit, l'objet premier de ses amours. C'est par définition un plaisir solitaire, puisque l'objet en question n'existe qu'en lui, n'a de sens que pour lui, et que personne ne peut s'imaginer ce qu'il a ressenti aux origines dans ces moments privilégiés. Mais c'est un plaisir relationnel aussi puisqu'il a été découvert dans et grâce à la relation aux plus proches<sup>1</sup>.

Il s'agit là d'une étape, et Éric a raison : en soi, rien n'est plus beau et même plus sublime, il se trouve au

---

1. Cette expérience initiale a été mise en évidence et décrite par D. Meltzer. Voir en particulier Meltzer/Williams, *L'appréhension de la beauté*, Éditions du Hublot, 2000.

## *Défi à la pudeur*

fondement même de l'expérience esthétique. Ce qu'il ignore, et qu'il a très vite compris quand j'ai attiré son attention sur le contexte obscène dans lequel il a fait cette expérience, c'est que ce type d'image imprime en lui des comportements qui sont en contradiction flagrante avec l'extraordinaire impression ressentie. Et s'il veut en sortir, il va lui falloir transposer maintenant cette expérience sur d'autres objets qui seront des deux sortes : des objets vivants, incarnés par d'autres personnes qui lui donneront l'occasion de renouer des relations aussi fécondes que celles qu'il a vécues par le passé ; des objets représentatifs, des créations nouvelles, qui éveilleront la même admiration en le faisant participer à l'aventure culturelle de l'humanité.

Éric fait partie de ces adolescents pour qui l'engouement aveugle pour les images pornographiques n'a été qu'un moment, un passage, et on pouvait déjà le prévoir dans la façon dont il en parlait. Il cherchait à y voir autre chose, ce qu'elles ne pouvaient pas lui montrer, il éprouvait une excitation folle parce qu'il croyait être au plus près de cette chose et qu'il avait absolument besoin d'y communier à nouveau pour investir ensuite le sexe de toute la charge affective qu'il avait connue dans ses premières relations. Il voyait autre chose que ce qu'on lui montrait, et il a vite compris qu'il était ébloui par une vision qui n'avait rien à voir avec la triste représentation qui lui était proposée.

Il n'est pas impossible qu'il y revienne une fois ou l'autre, dans un moment de désarroi amoureux, ou même qu'il en devienne dépendant dans un moment de crise particulièrement éprouvante. Toute la question est de savoir si on aurait pu lui mettre à disposition des moyens plus en accord avec ce qu'il y cherchait, et surtout comment faciliter le passage du plaisir solitaire au plaisir partagé.

*Une expérience à risques*

En attendant, il ne sert à rien de crier au scandale : à toutes les époques et dans tous les pays, les adolescents ont eu besoin d'en passer par des comportements de ce type pour se construire psychiquement et pour se poser ensuite face au monde. Avant l'invention du cinéma porno, la prolifération des pubs racoleuses, il y a eu les images de magazines, et avant les images de magazines, celles des dictionnaires. Avant la diffusion de ces images, il y a eu les représentations obscènes dans les lieux publics, dans les endroits reculés, et les images pieuses elles-mêmes ont servi d'objet d'excitation à plus d'un. Les cas de voyeurisme d'adolescents dans la littérature spécialisée sont nombreux, et il s'agit dans la plupart des cas de moments transitoires<sup>1</sup>.

Mais ce n'est pas une raison non plus pour laisser proliférer ces images à foison comme c'est le cas aujourd'hui. Ce n'est pas une raison pour continuer à pratiquer le double langage dont j'ai montré les risques. En allant au-devant des envies de l'adolescent, en devançant ses désirs, on ne fait qu'entretenir la chose et on lui enlève ce qui lui donne son piquant : le fait d'enfreindre, de vivre une expérience unique, critiquée par les autres. Souvent, le monde adulte croit faciliter les choses aux jeunes adolescents alors qu'il cherche surtout à se faire plaisir à lui-même ; ce faisant, il leur complique la vie au contraire, car il les contraint à une surenchère qui les enferme dans ce passage au lieu de les désengager.

Cette infraction par le regard peut avoir des effets structurants et qui dépassent la simple sphère sexuelle manifeste pourvu qu'elle demeure active et passagère.

---

1. J'ai analysé un cas de voyeurisme transitoire dans *Voir Être vu*, I, *op. cit.*, 1<sup>er</sup> chapitre.

## *Défi à la pudeur*

Car dans ce moment de régression solitaire, l'adolescent cherche à se ressourcer aux lieux de satisfaction qui l'ont fait vivre dès les premières années de son existence, il en a grand besoin pour affronter la vie en adulte et y affirmer ses désirs. Tout se passe comme s'il allait rechercher un trésor qu'il s'est constitué dans l'enfance en vue de l'avenir, et qu'il cherchait à se l'approprier vraiment de façon à en disposer au fur et à mesure de ses rencontres. Alors, bien sûr, il arrive que le trésor en question soit difficile à rejoindre : en grandissant, l'enfant a accumulé les déceptions ou les mécontentes, et il va lui falloir beaucoup de temps pour vaincre ses désillusions et oser s'appuyer sur ce trésor des premiers temps. Ou bien c'est le contraire : il y trouve tellement de bonheur qu'il a tendance à s'y enfermer. Une chose est sûre, la fascination pour les images pornographiques est une fascination pour autre chose, autre chose qu'il cherche à rejoindre et à s'approprier, et c'est sur cet autre chose qu'il nous faut mettre l'accent pour qu'il sorte de l'ornière qu'elles lui imposent.

Dans le cas d'Éric, la simplicité de ses propos m'a permis de lui signaler d'emblée qu'il vivait une espèce d'hallucination car il projetait sur l'image une non-image intérieure, invisible, et retrouvait enfin grâce à ce subterfuge les sensations ressenties autrefois et qu'il avait totalement oubliées.

### *L'expérience féminine*

C'est volontairement que je me suis fondé d'abord sur le récit d'un garçon : les sujets masculins, j'ai dit pourquoi, sont de loin les plus friands d'images pornographiques, et c'est pour eux qu'il faut d'abord réfléchir. La plupart des filles réagissent de façon indirecte, à partir

## *Une vision fascinante et trompeuse*

des exigences énoncées par les garçons qui s'y réfèrent directement pour leur demander d'entrer dans des jeux ou des scénarios qu'ils ont longtemps visionnés. Leurs réflexions les plus fréquentes sont les suivantes : « Je voudrais lui faire plaisir, ne pas le décevoir, faire comme les autres filles, ne pas passer pour une godiche... », les formules ne manquent pas qui témoignent de la position des filles pré-pubères ou pubères face à l'engouement des garçons pour la pornographie. Cela ne veut pas dire que certaines ne cherchent pas à voir, elles aussi, dans le même but et dans le même esprit que celui que je viens d'évoquer : elles ne sont pas majoritaires car, pour elles, le sexe fait partie du non-visible, il est beaucoup plus en intériorité, elles cherchent à le sentir, à l'éprouver, plus qu'à le voir ou à le maîtriser.

Mais je reviens aux premières, celles qui réagissent à la pornographie par garçons interposés, qui sont de loin les plus nombreuses : on peut s'étonner qu'à une époque où l'on prône l'égalité des sexes elles soient si empressées à se soumettre à leurs caprices, acceptant de visionner avec eux des cassettes, même si cela les rebute, se prêtant à des postures sexuelles humiliantes, même si elles n'y trouvent pas a priori grand plaisir. Sans doute faut-il voir là l'héritage de siècles de domination phallique où les femmes n'ont pu découvrir l'objet révélateur de leurs expériences les plus primaires qu'en se soumettant à l'emprise de l'homme. Certaines pratiques ancestrales comme celle de l'excision par exemple montrent à quel point on a depuis des lustres refusé aux femmes en bien des sociétés de faire par elles-mêmes la découverte de la jouissance.

Le succès d'une pièce de théâtre comme *Les monologues du vagin* manifeste clairement l'envie qu'ont les femmes aujourd'hui de sortir de cette situation et d'investir enfin leur sexe à titre personnel. Trois femmes y racontent en des termes simples et poétiques leurs

## Défi à la pudeur

découvertes intimes, les sensations qu'elles ont éprouvées, les bonheurs et les malheurs qui en ont résulté. Certains ont regretté qu'il ne s'agisse que d'un *monologue*, et que ce texte mette l'accent quasi exclusivement sur les sensations éprouvées par elles autour de leurs organes en dehors de la relation proprement dite. D'autres ont estimé qu'il ne fallait pas seulement parler de vagin, que le terme était un peu trop réducteur et calqué sur le terme pénis. Mais elles ont tellement à rattraper de ce côté ! Et elles le font tellement mieux en composant des textes de ce genre qu'en visionnant les cassettes qu'on propose aujourd'hui !

C'est pourquoi je pense qu'elles nous offrent là un premier exemple d'antidote efficace face au phénomène pornographique : pour contrebalancer la tendance qui veut que les filles soient obligées de se soumettre aux scénarios pornos visionnés par les garçons, il ne faut pas hésiter à conseiller à celles qui s'interrogent d'aller voir un spectacle de ce genre, pour en discuter, échanger, et surtout oser enfin évoquer la beauté de ce sexe caché dont on a surtout parlé durant des siècles en termes dépréciatifs. L'idéal serait que les filles y emmènent à leur tour les garçons, autrement dit que s'inverse le schéma le plus courant tel que je l'ai décrit en partant de l'exemple d'Éric. Que ce soient les filles qui leur suggèrent comment elles vivent et ressentent leur sexe à partir de témoignages autres que visuels. Car tant que la vision sera prédominante, on restera dans la sphère phallique et les femmes passeront inévitablement au second plan. Or il ne manque pas de livres et de poèmes aujourd'hui où des femmes racontent en termes proches et accessibles comment elles vivent leurs organes intimes sans céder à la facilité.

*Quand une femme s'exhibe en pleine église*

Les visiteurs de la basilique de Vézelay, dans l'Yonne, peuvent voir dans le bas-côté nord de l'édifice un chapiteau peu commun<sup>1</sup> : il raconte un épisode clé de la légende de sainte Eugénie, légende qui remonterait au IV<sup>e</sup> siècle, et qui était encore très populaire au Moyen Âge. Au centre de la composition, on aperçoit la sainte au moment où, pour se faire reconnaître de son père, elle ouvre son manteau et lui montre son sexe. La vision est nette et ne laisse subsister aucun doute pour le spectateur : on a bien une représentation du sexe féminin en pleine église, et les fidèles de l'époque, quels que soient leur âge et leur condition, n'ont jamais émis la moindre objection à ladite représentation. J'ajoute que ce type d'exhibition vulvaire n'est pas unique en son genre : témoins « ces *sheela-na-gig* qui tiennent leur vulves ouvertes à deux mains sur les chapiteaux de certaines églises britanniques<sup>2</sup> », et dont on trouve quelques équivalents plus discrets dans nos églises romanes.

Il faut dire que l'exhibition d'Eugénie a une motivation religieuse respectable puisqu'elle vient illustrer une de ces histoires édifiantes comme on en racontait volontiers aux croyants pour les inciter à s'en remettre à la Providence dans les pires moments de leur vie. Eugénie est la fille du gouverneur d'Alexandrie, au IV<sup>e</sup> siècle, époque où les monastères étaient réservés aux hommes : pour s'y faire admettre, à l'insu de son propre père, elle se déguise en homme et parvient à faire sa place avec quelque succès. Trop sans doute, puisqu'une jeune

---

1. On trouvera une analyse plus précise et plus détaillée de cette œuvre dans G. Bonnet, *Voir Être vu*, t. 2, PUF, 1981.

2. M. Cazenave, « Figures de la mère chez les Celtes anciens », *Imaginaire et inconscient*, 2002, n° 6, p. 25.

### *Défi à la pudeur*

patricienne de la ville, une certaine Mélancie, est conquise par son allure, et cherche à coucher avec... lui. Meurtrie par ses refus, elle va la dénoncer au gouverneur, pour qu'on la mette à mort pour fornication. Voilà pourquoi « Eugène », en plein tribunal, ouvre son manteau devant son père et dévoile son sexe : c'était la seule façon pour elle de se faire reconnaître et de se disculper.

Je passe sur les détails de ce chapiteau qui met en scène cet épisode avec un brio digne des meilleurs bandes dessinées actuelles, pour mettre l'accent sur l'exhibition proprement dite. Tous les commentateurs insistent sur le réalisme de la représentation : « Le Dr Cholochet, chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Abbeville, qui a vu plusieurs fois ce chapiteau, affirme que ce creux *est* un sexe féminin figuré par une ouverture béante encore qu'anormalement placée... Le détail, ajoute-t-il après une seconde visite, est très net, sautant aux yeux avertis<sup>1</sup>. » Et pourtant, ayant eu la possibilité de monter en haut de la colonne pour examiner le chapiteau de tout près, je me suis aperçu d'un fait étonnant : c'est un pur effet d'optique ; à cet endroit précis, la pierre est lisse, il n'y a ni creux, ni trou, il n'y a rien ! Ce fait a été confirmé par une photo prise au flash et qui donc efface tous les effets d'ombres. En fait, le sculpteur a disposé les éléments de sa représentation de telle sorte que se produit au bon endroit une ombre, la même à toutes les heures du jour et quelle que soit la période de l'année, une ombre tellement bien dessinée que les personnes qui voient la scène du bas de la colonne ne peuvent absolument pas soupçonner qu'ils ont affaire à un leurre.

Si la vision est ainsi dérobée, la leçon au moins est claire : la femme ne peut se faire reconnaître dans son identité propre que dans la mesure où elle se centre

---

1. Cité par G.J. Witkowski, *Les licences de l'art chrétien*, Bibliothèque du curieux, 1920, p. 60.

### *Une vision fascinante et trompeuse*

autour de son sexe dans son intimité cachée comme le faisait Eugénie sous son habit de moine, et si elle le fait reconnaître ensuite avec assurance et fierté. On retrouve ici les deux temps, d'intériorité et d'extériorité, que j'ai mis en évidence à propos d'Éric. Dans de telles conditions, non seulement l'exhibition n'a rien d'obscène ou de condamnable, mais c'est au contraire un acte courageux et donné en exemple. Par contre, ce sexe est figuré par une ombre, non par simple pudeur car aucun voile ne la dissimule ici à nos yeux, mais pour bien signifier que s'il obtient autant d'effet, c'est parce qu'il renvoie à autre chose : au trésor caché des sensations premières qui sont aujourd'hui dans l'ombre et que la jeune fille retrouve sous une forme nouvelle dès lors qu'elle peut réinvestir son sexe de femme. Je rappelle que la basilique de Vézelay a été bâtie autour des reliques de sainte Marie-Madeleine, une autre femme condamnée et réhabilitée.

Dans cette histoire et dans ce chapiteau, la représentation du sexe féminin est au centre de la composition, et celle de l'homme est évoquée simplement par la forme phallique qui se trouve sous le siège du père. C'est lui qui est censé juger, mais c'est elle qui par l'exhibition discrète de son sexe remet les choses à leur place. C'est une façon de dire que si l'on veut se représenter les sexes, il faut commencer par situer le sexe féminin au centre de la perspective comme l'a fort bien dit G. Rosolato. Une façon de dire aussi que l'investissement de son sexe est pour chaque être humain un moment important, nécessaire, à condition qu'on ne se laisse pas leurrer par ce que l'on voit effectivement et qu'on se laisse conduire à l'essentiel.

## 2

### Une vision émouvante, qu'il faut faire cheminer

Une fois qu'Eugénie est parvenue à investir et à montrer son sexe, elle a quitté l'habit d'homme et s'est affirmée comme femme. Pour que la vision émerge de sa fascination pour le sexe, Freud estime qu'il faut qu'elle étende son intérêt au corps tout entier et trouve en lui un plaisir qui soit analogue tout en étant plus ample et plus diversifié, et c'est à ce propos qu'il parle de sublimation. Il s'agit donc de faire suivre au regard une trajectoire que connaissent bien les spécialistes du narcissisme : partir de l'amour que l'on porte au sexe pour l'étendre à toute la personne, en investissant d'autres vecteurs de communication que la simple vision.

#### *De l'amour du sexe à l'amour de soi*

Je reviens sur la confidence d'Éric et à la fin de ses propos, quand il termine en disant : « Ça m'excite. » Cela veut dire plus prosaïquement que la vision pornographique culmine avec une masturbation et donc un retour sur son propre sexe grâce auquel l'énorme appel émotif provoqué par le choc visuel a trouvé un exutoire adapté. Il s'est donc finalement servi de la projection des organes sexuels de la femme pour faire vibrer le sien et

se centrer sur lui. Il se trouve pris dans une espèce de circuit fermé centré autour de son propre sexe, et il va lui falloir trouver comment l'ouvrir à d'autres personnes dans la réalité, s'il ne veut pas que cela aboutisse à la reconduction pure et simple d'un scénario pornographique avec des partenaires plus ou moins consentantes.

La première condition pour que cela soit possible, c'est qu'il reporte progressivement l'intérêt qu'il accorde ainsi à son sexe sur sa personne et son corps tout entier. Car il ne suffit pas de faire vibrer son sexe et de le faire jouir pour oser ensuite se présenter à l'autre, *il faut encore être fier de soi-même, se poser avec tout ce qu'on est*. Or la fréquentation des images pornographiques a souvent un effet inverse : l'adolescent n'est pas très fier de la dépendance qu'il s'est créée à leur endroit, il en est même parfois franchement honteux ; c'est pourquoi, au moment d'aborder l'autre sexe, il se montre malhabile ou au contraire transforme sa honte en désir de domination. De plus, il imagine ce que l'autre pense de lui, se sent dévalorisé, et comme il ne bénéficie pas a priori de son regard favorable, il perd toute possibilité d'acquérir l'assurance qui lui est indispensable. C'est l'un des enseignements les plus clairs de la clinique du narcissisme : on ne peut pas s'aimer, si l'on n'aime pas son propre sexe ; et on ne peut pas aimer son propre sexe s'il n'a pas été regardé d'un regard favorable par les autres personnes. L'adolescent qui regarde des images pornos réussit peut-être parfois la première étape, mais il se trouve handicapé pour la seconde.

C'est la raison pour laquelle il est si important de nouer un dialogue franc et direct avec lui autour de ce problème, de telle façon que ce qu'il ressent comme une source de honte, se transforme grâce à son franc-parler en moyen d'échange et de reconnaissance mutuelle. Ce dialogue est extrêmement difficile à initier, j'ai dit pourquoi précédemment, car il ne faut pas céder à la compli-

## *Défi à la pudeur*

cité ou à la complaisance. Il vaut mieux qu'il ait lieu avec des responsables adultes, en dehors du cercle familial proprement dit, en s'appuyant sur les ouvertures dont je parlerai au chapitre prochain. C'est un premier moyen de faire contrepoids au jugement dépréciatif qu'il porte sur lui-même, y compris là où on ne lui fait aucun reproche. Car malgré les apparences, il n'est pas complètement dupe : il connaît parfaitement l'aspect sordide des images dans lesquelles il se complait. À trop banaliser la chose, on l'encourage indirectement à s'y adonner de plus en plus longtemps.

### *L'attrait du sport*

Si l'on veut éviter la complaisance, la meilleure tactique consiste encore à détourner progressivement son attention vers d'autres performances, vers d'autres capacités physiques, et tout un chacun peut y contribuer. Car les films pornographiques exercent autant d'attrait sur les adolescents pour une autre de leurs caractéristiques : l'esprit de compétition et de performance qui les anime. Chaque nouvelle cassette prétend offrir au spectateur des postures inconnues jusque-là, des expériences de jouissance toujours plus étonnantes, des visions toujours plus réalistes. En les faisant circuler dans leurs cercles fermés, les jeunes y insistent souvent : « Tu vas voir, c'est plus *hard* que jamais », et il est rare que l'on résiste à de telles invitations. Dans les faits, ces performances font penser à une véritable gymnastique et c'est d'ailleurs en ces termes que les acteurs du porno décrivent souvent leur métier. « Ce que je cherche, c'est la performance corporelle », confie l'une des « hardeuses » au journaliste qui l'interroge<sup>1</sup>. Il leur faut énormément de sou-

---

1. Olivier Bonnard, dans le hors-série du *Nouvel Observateur*, n° 39, p. 96.

*Une vision émouvante, qu'il faut faire cheminer*

plesse et de virtuosité des membres pour se prêter à toutes les postures qui leur sont imposées. Il ne suffit donc pas d'amener le jeune à identifier les auteurs de ces films et leurs diffuseurs, on peut aussi le rendre sensible à l'énorme travail physique auquel les acteurs sont astreints et qui met en jeu leur corps tout entier.

Quand il les regarde, lui, il est immobile et passif, il est littéralement rivé sur son siège. Non seulement il se contraint souvent à une passivité psychique en se laissant pénétrer par des scénarios tout faits, mais il cède également à une lascivité physique, comme devant la télé, Internet ou les jeux vidéo, qui va à l'encontre de ses besoins vitaux pendant cette période de croissance. C'est donc l'occasion de le faire remarquer, puis de lui demander s'il prend les moyens d'acquérir la même dextérité, la même souplesse, la même capacité à faire vivre son corps tout entier. Cela peut se faire avec beaucoup d'humour, comme il se doit, en l'invitant progressivement à trouver d'autres moyens de développer ses performances physiques. On le dit, on le répète à juste titre aujourd'hui, un adolescent a besoin de s'investir dans un sport qui correspond à ses envies et à ses potentialités propres. Non pas seulement parce que c'est un moyen de le sortir de la passivité que lui imposent les images, mais du fait qu'il trouvera peu à peu à s'aimer non plus seulement pour son sexe ou pour son physique sexuel, mais pour son corps tout entier.

J'ai eu l'occasion de suivre d'assez près une étude portant sur les effets de la pratique du volley-ball dans la maturation d'un groupe d'adolescents, filles et garçons ; elle est de ce point de vue tout à fait convaincante. Voilà un sport qui échappe à la médiatisation excessive, du moins jusqu'ici, et qui est vraiment à la portée du plus grand nombre. On peut le pratiquer partout, avec un équipement minimum. Un sport aussi que certains adolescents affectionnent particulièrement parce qu'il per-

## *Défi à la pudeur*

met d'exercer la violence à distance, sans contact immédiat avec l'adversaire, dans un cadre restreint, aux limites nettement définies. Les entretiens menés avec les jeunes volleyeurs ont révélé que ce sport leur permettait de développer à la fois leurs potentialités physiques et un espace imaginaire interne extrêmement vivant où ils combinaient et organisaient leur action. L'activité fantasmatique est facilitée par la pratique d'un sport de ce genre, car le travail de jeu se fait beaucoup par la pensée. Tout y est indirect et passe par la médiation du ballon, du filet, du terrain, de l'équipe, etc.<sup>1</sup>.

De ce point de vue, le sport pratiqué en équipe constitue le meilleur contrepois qui soit au visionnage des cassettes en petits groupes complices. D'autant qu'il offre aussi au jeune l'occasion de se donner en spectacle et de montrer aux autres de quoi on est capable. Mais pour ce faire, il lui faudra franchir un autre obstacle qui lui vient des adultes : quand on fait une enquête d'opinion aujourd'hui, elle révèle presque toujours un engouement certain pour les sports, le foot-ball en particulier, le rugby, le basket, le tennis, etc., et la plupart des autres sports en période de championnats ou de jeux olympiques. Par contre, dès lors qu'on demande si l'on pratique effectivement l'un de ces sports, les statistiques dégringolent de façon étonnante et contrastent du tout au tout avec les précédentes, surtout quand il s'agit de sports collectifs. Nos contemporains pratiquent surtout le sport en pensée devant leur poste de télévision, c'est d'ailleurs l'une des principales préoccupations des grandes chaînes – j'insiste ici sur le mot chaîne : obtenir le

---

1. Cette étude a donné lieu à un article résumé dans le numéro spécial du *Journal des professionnels de l'enfance* consacré au sport, n° 12, juillet-août 2001. Caroline Bonnet, « Au volley-ball, la protection du corps », p. 50. Voir aussi, du même auteur, *Le volley-ball à l'adolescence : contribution à la construction d'un espace imaginaire chez l'adolescent*, mémoire de DEA, Paris-XI-Orsay.

*Une vision émouvante, qu'il faut faire cheminer*

plus de diffusions possibles, et aux heures de grande écoute. Je ne nierai pas les avantages qui en résultent au niveau collectif puisque j'en ai parlé à propos de la sexualité idéale : certains trouvent là une satisfaction qui les fait vibrer au-delà de tout ce qu'ils ressentent par ailleurs, en communion avec toute une communauté, au détriment parfois de leur sexualité génitale. C'est un ciment social que les politiques ne manquent jamais d'exploiter. Le jeune adolescent y est souvent sensible, mais il ne faudrait pas qu'il en reste là. Car si pour beaucoup d'adultes le sport pratiqué devant le poste remplace facilement le « sport en chambre », au grand dam de certaines épouses, ce n'est pas pour lui du meilleur effet : quand il sera poussé par des envies génitales, il aura tendance à suivre la tendance générale, à revenir à son téléviseur, à ses cassettes pornos, afin d'y contempler d'autres prouesses, moins glorieuses certes, mais beaucoup plus confortables.

Si le sport peut lui être bénéfique, c'est dans la mesure où l'adolescent choisit celui qui lui convient, le pratique régulièrement et entre dans un club ou une équipe qui vont le soutenir et lui donner progressivement sa place. Cela fait beaucoup de conditions, diront certains, qui ne sont pas toujours faciles à remplir. Je crois pourtant que si l'on était un peu plus convaincu de l'enjeu, on se donnerait davantage la peine de les créer. Car il ne s'agit pas seulement de développer les capacités physiques de l'enfant, de le rendre plus dynamique, plus compétitif, d'éviter les violences directes ou les passages à l'acte, il s'agit de lui faire découvrir l'une des modalités les plus tangibles de la sexualité idéale dont j'ai parlé précédemment. Il y a mille et une manières d'éprouver du plaisir corporel, le génital ou le pulsionnel n'en représentent qu'une partie. Quand un grand sportif a réalisé un exploit, il a souvent cette phrase : « aujourd'hui, j'étais bien dans ma tête et dans mon corps », il a ressenti du

### *Défi à la pudeur*

plaisir dans tout son être. Et ce plaisir éprouvé l'a dynamisé, l'a mis au mieux de sa forme, lui a fait rencontrer les autres. Cela aussi, c'est de la sexualité.

### *Les ravages dus à l'exigence de normalité*

À partir du moment où il se sent reconnu, accepté dans sa totalité physique et qu'il l'a lui-même éprouvée de façon positive, l'adolescent est en mesure d'effectuer un rétablissement capital pour son évolution sexuelle ultérieure : au lieu de ne voir en l'autre que son sexe, il sera porté à y voir la personne tout entière et il saura l'aborder avec l'ensemble des fantasmes personnels qu'il s'est forgés en l'espérant.

Cet amour de l'autre pour lui-même suppose toutefois qu'il ait franchi un autre obstacle important dont on a noté le rôle paradoxal chez l'adulte : il s'agit du schéma préétabli que représente le fantasme de scène primitive quand il a été maintes fois renforcé par la vision de scènes d'accouplement, surtout lorsqu'il est alourdi par la pression ambiante. « Le discours actuel sur le sexe est normatif<sup>1</sup>. » La plupart des spécialistes de l'adolescence le signalent : la nouvelle exigence de normalité qu'on impose aux jeunes aujourd'hui en matière de sexualité, sous prétexte de liberté à tout prix, représente pour eux un obstacle majeur. Leur angoisse autrefois venait de ce qu'ils ne pouvaient exprimer leurs envies sexuelles sans qu'on les réprimande ou qu'on les taxe de précocité malade. Aujourd'hui, elle provient de ce qu'ils ont l'impression de ne pas être aussi performants qu'il le faut, ou bien d'être en retard, de ne pas correspondre aux canons du moment. « Cette exigence de normalité peut constituer pour beaucoup d'adolescents le premier

---

1. X. Deleu, *op. cit.*, p. 37.

*Une vision émouvante, qu'il faut faire cheminer*

écran d'anxiété ou d'angoisse face à la sexualité, masquant le registre plus personnel des fantaisies et des fantasmes sexuels<sup>1</sup>. » C'est la raison pour laquelle ils sont si nombreux à retourner vers les images pornographiques, espérant y trouver comment s'y prendre et comment s'exciter, avant même d'en avoir vraiment envie ou de l'avoir fantasmé.

« Gabriel, adolescent de seize ans, dépressif depuis un an, n'arrivant plus à investir le travail scolaire, évoque ainsi ses relations amoureuses : oui, il a eu des relations sexuelles avec une ou deux filles, mais *ça s'est fait comme ça (...), j'avais pas tellement envie. On a commencé par flirter, puis on a fait l'amour.* Gabriel n'a même pas eu le temps d'éprouver le désir pour une activité sexuelle, d'où une sexualité vécue dans une sorte d'indifférence<sup>2</sup>. » Il ne dit rien de la fille qu'il a rencontrée, de l'impression qu'elle lui a faite, des sensations qu'il a éprouvées à son contact.

Le résultat est souvent catastrophique, car le jeune qui anticipe sur ses désirs et ses capacités pour satisfaire aux exigences du moment est vite blasé. Je l'ai dit et répété à diverses reprises : la sexualité repose en définitive sur l'inventivité et la richesse spirituelle propre à chacun, elle s'enracine dans nos fantasmes et dans nos rêves, et il n'y a pas deux façons identiques d'y accéder. L'adolescent soumis au poids de l'opinion ambiante risque de se mettre sous la coupe d'un fantasme de scène primitive revu et codifié par les autres, au lieu de rechercher la solution qui lui est propre et de s'y investir à ses risques et périls. En ce cas, il ne voit pas l'autre pour lui-même, il voit en lui le moyen de se conformer au désir des autres, un instrument.

---

1. A. Braconnier et D. Marcelli, *L'adolescent aux mille visages*, Odile Jacob, 1998, p. 114. C'est moi qui souligne.

2. *Ibid.*, p. 117.

## *Défi à la pudeur*

À l'inverse, quand il a une idée positive de lui-même et de la façon propre dont il aime et découvre les choses, il est en état d'aborder son partenaire en le voyant sous le même jour. Non pas comme un complément sexuel indispensable à sa jouissance propre, mais comme un autre sujet d'inventivité qui va venir rencontrer et stimuler la sienne. La sexualité constitue le lieu par excellence pour cette rencontre sans pareille.

### *La principale tâche de l'adolescence en matière de sexualité*

Quand on interroge les adultes sur le sujet, on s'aperçoit que la plupart d'entre eux se font de la sexualité adolescente une image extrêmement réductrice, simpliste, que favorise et entretient la vague pornographique actuelle. Pour expliquer avec quelle facilité nous oublions les plaisirs de l'enfance, Freud a utilisé l'expression « amnésie infantile », mais il semble que l'on souffre beaucoup plus encore d'amnésie pubertaire ! Nous oublions presque tout de ce qui a fait les vrais plaisirs de cette époque tourmentée, et cet oubli est entretenu par la valorisation des performances génitales qui est en honneur aujourd'hui. Il faut donc commencer par nous dessiller les yeux !

Au moment où il parvient à la maturation génitale, grâce aux modifications provoquées en lui par la puberté, l'adolescent ne se retrouve pas uniquement comme on le dit trop facilement obligé d'accéder sans tarder à cette nouvelle forme d'accès au plaisir. Ce n'est pas seulement son sexe qui arrive à maturité, c'est son corps tout entier et toute sa personne. C'est la raison pour laquelle il voit aussi resurgir en lui de façon décuplée les exigences de toutes les sexualités à la fois, qu'il

*Une vision émouvante, qu'il faut faire cheminer*

s'agisse de la sexualité pulsionnelle héritée de l'enfance ou encore de la sexualité idéale qu'il a particulièrement investie au cours de la période précédente. Je n'insiste pas sur les manifestations de sa sexualité pulsionnelle puisque j'en ai rappelé précédemment les aspects souvent outranciers : gloutonnerie ou anorexie, désordre, musique tonitruante, etc. Je ne reviens pas non plus sur les formes particulières que prend alors son rapport aux idéaux puisqu'on a repéré que l'adolescent expérimente d'abord ce plaisir à rebours, en malmenant les idéaux, en les défiant, de façon à les intégrer et à les reprendre ensuite à son compte d'une façon qui lui est propre.

Mais ces envies-là ne sont pas seules en cause : au moment de la puberté, il n'est pas seulement confronté au réveil de telle ou telle, mais aux quatre formes de la sexualité dont j'ai fait état jusqu'ici – pulsionnelle, génitale et idéale, et surtout fondamentale si l'on tient compte de son attrait pour l'éclatement, l'excès et la répétition. Il serait donc réducteur de le cantonner à la mise en place de sa génitalité. La tâche qui s'impose à lui est beaucoup plus complexe : elle consiste à trouver comment articuler les différentes formes de l'accès au plaisir qu'il a désormais à sa disposition, comment les satisfaire de façon cohérente, car il n'y a pas de satisfaction adulte complète et vraiment relationnelle sans qu'elles soient toutes mises en jeu d'une façon ou d'une autre. Il se retrouve dans la position du musicien qui se retrouve face à un orgue aux multiples claviers, aux registres divers, alors qu'on ne lui a appris à jouer qu'au piano.

Dans un premier temps, comme il est en plein bouleversement, c'est la sexualité fondamentale, la plus inconsciente et la plus impulsive, qui l'emporte et elle le conduit à une anarchie plus ou moins contrôlée. L'adolescent passe donc d'une forme de sexualité à une autre, il les satisfait à tour de rôle selon les lieux, les

## *Défi à la pudeur*

moments, les envies qui le prennent : glouton et destructeur à la maison, masturbateur devant des cassettes avec quelques copains, amoureux transi au collège avec telle ou telle fille, prenant des risques excessifs lors de certains jeux, etc. Pourtant, cette anarchie lui fait peur elle aussi, comme à son entourage, et elle lui devient parfois insupportable car elle met son identité en péril : il ne sait plus très bien qui il est, où il en est<sup>1</sup>.

Lorsqu'il ne parvient pas à trouver une articulation cohérente, la sexualité fondamentale finit par devenir toute-puissante, et elle entraîne des perturbations dont on ne peut pas toujours mesurer d'avance la portée. Il s'adonne aveuglément à la recherche de l'excès, je dirais même plus précisément à la jouissance de l'excès. C'est l'époque des défis insensés, des exploits sans limites, des prises de risques gratuites et dangereuses. Je rappelle que le suicide est la seconde cause de mort à l'adolescence, après les accidents, et que 80 % des suicidaires ne présentent aucun trouble psychiatrique particulier.

C'est pourquoi il est si important que l'adolescent trouve comment mettre en œuvre de façon ordonnée, concertée, toute la gamme des plaisirs qui sont désormais à sa disposition, c'est la seule façon pour lui de contrebalancer ces pulsions excessives. L'urgence est telle parfois qu'il est conduit à rechercher des solutions de fortune, des étayages passagers, hors de lui, dans des schémas tout faits, des recettes immédiates. Dans ce contexte, les images pornographiques lui arrivent comme de véritables bouées de sauvetage : non seulement elles assouviennent la tension génitale, mais elles

---

1. C'est pourquoi les « moments psychotiques » ne sont pas rares en cours d'adolescence – bouffées délirantes, hallucinations passagères, angoisses dépressives –, qui ne signifient pas nécessairement un risque effectif de folie, mais l'irruption passagère d'une sexualité fondamentale particulièrement déstabilisante.

## *Une vision émouvante, qu'il faut faire cheminer*

sont conformes à certains idéaux de performance en vigueur auxquels il adhère volontiers, satisfont ses pulsions visuelles et destructrices à bon compte, tout en s'adonnant à la répétition. Toutes ces propriétés les rendent très attractives : malgré les apparences, elles ne sont pas seulement génitales, mais pulsionnelles, idéales et même fondamentales à leur façon. Il y trouve un modèle d'articulation très pratique, un véritable prêt-à-porter. C'est grâce à de tels appâts que le mouvement exhibitionniste pervers qui traverse notre société aujourd'hui trouve dans l'adolescence une proie toute désignée pour nourrir et entretenir sa soif de jouissance. On n'a jamais autant « aimé » les adolescents, et pour cause !

Certes, cela permet parfois au jeune d'éviter d'autres excès plus dommageables, mais c'est aussi un véritable piège, car le modèle pornographique lui donne à croire qu'il est dispensé de rechercher cette articulation par lui-même, il l'empêche de recourir à ce qu'il a de plus spécifique dans la sexualité humaine, son inventivité. Il n'y a pas une, mais d'innombrables manières d'articuler les différentes formes de la sexualité, chacun a la sienne, chacun invente la sienne : c'est donc à l'adolescent de trouver sa formule, à lui de l'inventer, à lui de l'expérimenter peu à peu à ses risques et périls dans la rencontre avec les autres<sup>1</sup>.

### *La sexualité du je*

Pour réussir cette articulation, il dispose d'une cinquième et ultime forme de la sexualité humaine, la plus centrale, la plus spécifique aussi, que j'appelle la *sexualité du je*. Elle est le plus souvent inconsciente, mais il n'est pas trop difficile de la repérer car nous n'obtenons

---

1. G. Séverin, *op. cit.*, p. 76.

## Défi à la pudeur

aucun plaisir digne de ce nom sans en passer par elle. Quand on a vraiment du plaisir, on dit : « *Je jouis.* » Ce n'est pas mon sexe qui jouit, pas plus que ma bouche ou mes yeux. Ce n'est pas non plus l'idéal que j'ai dans l'esprit ou le modèle qui m'a été imposé, ou la répétition. C'est *je*, et si possible avec un autre *je*<sup>1</sup>.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Avant de répondre à cette question, je reviens au cas d'Éric que j'ai cité en commençant. Peu de temps avant qu'il ne me confie son intérêt pour les cassettes pornos, il m'avait fait une autre confidence assez rare, qui m'a permis d'ailleurs de le sortir de l'ornière de la pornographie : il avait eu ses premières éjaculations la nuit, comme beaucoup d'adolescents, et elles avaient été accompagnées selon ses dires de rêves très agréables, très idylliques ; c'est seulement ensuite qu'il avait voulu retrouver ces moments uniques en se précipitant sur des cassettes. Il s'était comporté comme l'homme qui est convaincu de pouvoir retrouver dans un film le scénario de ses rêves et qui n'en finit pas de le chercher.

Je l'ai donc invité à parler de ces rêves, et en les reprenant dans le détail, je lui ai fait remarquer qu'il avait inventé là un scénario autrement riche et varié que celui qui était proposé dans les films. En tout cas, il y manifestait clairement qu'il était en attente de quelqu'un et non pas d'une cassette pour qu'il prenne enfin corps. Au fur et à mesure de ses récits, on est parvenu à repérer comment il y retrouvait des sensations pulsionnelles qu'il avait beaucoup appréciées dans l'enfance, se conformait à quelques idéaux bien à lui, remettait en circuit des souvenirs très lointains, et ne trouvait son plaisir qu'en lien avec une personne qui manifestait des

---

1. J'ai explicité en détail la signification de cette expression qui a été proposée par F. Pasche et développée par P. Aulagnier dans mon livre sur *L'irrésistible pouvoir du sexe*, *op. cit.*, p. 151.

*Une vision émouvante, qu'il faut faire cheminer*

désirs en prise directe avec les siens. Il avait conçu très tôt une organisation des plaisirs qui répondait à son attente profonde, et il était clair que toutes les pratiques qu'il pourrait découvrir par la suite n'auraient d'intérêt que si elles venaient dans sa continuité.

C'est cela la sexualité du je : cette capacité à organiser intérieurement nos potentialités de plaisir et à les investir dans le rapport à l'autre. Nos rêves en constituent le lieu privilégié car c'est là que nous élaborons les programmes qui nous conviennent, les mises en circuit les plus performantes, en tenant compte autant que faire se peut des réalités du moment. C'est elle qui nous rend si exigeants dans nos rencontres amoureuses et qui nous conduit à en attendre toujours plus. On a jeté un tel discrédit par le passé sur les éjaculations nocturnes, les rêves érotiques des jeunes filles, qu'on a fini par croire qu'ils témoignaient de la part la plus inavouable de notre vie psychique. Les moralistes, les confesseurs et les hygiénistes ont suivi la voie tracée par certains maîtres à penser qui, comme saint Augustin, y voient la preuve d'une véritable inconséquence congénitale qu'il faut tout faire pour réprimer. Or c'est exactement le contraire : nous sommes là au cœur de la sexualité du sujet humain, au centre du dispositif grâce auquel il va pouvoir progressivement structurer et organiser la gamme des sexualités dont il dispose. Que cela se manifeste par une pollution nocturne, par une délectation érotique idéale ou d'autres manifestations corporelles, peu importe : *Je jouis*. Cette expérience représente un authentique moment de sexualité, et c'est pourquoi il est essentiel d'éclairer l'adolescent sur son existence.

Car contrairement aussi à ce qu'ont pensé les éducateurs des siècles passés, la sexualité du je est un gage que la rencontre sexuelle avec un autre être humain est possible. On dit de façon un peu romantique que chacun est à la recherche de l'homme ou de la femme de

## *Défi à la pudeur*

ses désirs ou de ses rêves, en entendant l'expression comme si l'on avait besoin pour jouir vraiment de l'homme ou de la femme qui correspond à l'être idéal dont on a rêvé, ce qui bien sûr relève de l'utopie. Les romantiques ont alimenté cette espérance avec un brio qu'on ne saurait leur reprocher. Pourtant, il faut se rendre à l'évidence, cet être-là n'existe pas, et heureusement ! Car le partenaire de rêve n'est pas celui dont on a rêvé en se fondant sur un certain nombre de projections issues de nos désirs, auquel cas on ira de désillusion en désillusion, c'est un partenaire qui a rêvé lui aussi et dont les désirs sont aptes à se combiner à ceux que j'ai formulés dans mes rêves. La rencontre sexuelle se joue en définitive à ce niveau et la rencontre des corps en est la concrétisation privilégiée.

La représentation pornographique de la sexualité oblitère totalement cette composante primordiale et c'est probablement en cela qu'elle fait le plus de ravages : au lieu de faire du coït le point d'aboutissement d'une recherche entre deux désirs, elle en fait une fin en soi, une simple gymnastique des corps. Il y a moyen de désengager l'adolescent de cette ornière : l'inviter à se situer en amont, en allant retrouver avec lui le point de surgissement de son désir, en s'appuyant sur son je pour ranimer ses véritables attentes. Cela suppose qu'on l'aide à découvrir la beauté du sexe en dépassant l'impact des images réelles pour se référer à celles de ses rêves et aux sensations primaires dont ils sont porteurs. Que cela ne puisse se faire sans heurts et sans blocages plus ou moins transitoires, on le comprendra aisément. Cela suppose surtout qu'il trouve par ses propres moyens comment articuler les diverses sexualités dont il dispose désormais en déployant cet éventail de façon de plus en plus cohérente, en combinant ses désirs à ceux d'une autre personne qui manifeste des envies analogues.

*Une vision émouvante, qu'il faut faire cheminer*

Je terminerai sur ce cheminement particulièrement délicat en opérant un rapide retour sur ce que j'ai appelé au fur et à mesure *les sexualités*. Génitale, pulsionnelle, idéale, fondamentale, sexualité du je, cinq en tout... et pour tout. Qu'on se rassure, nous n'en rencontrerons plus d'autre ! Si j'ai tenu à appeler les choses par leur nom, c'est qu'elles nous offrent le moyen le plus sûr de sortir de l'extrême fixation actuelle pour l'exhibitionnisme pornographique sous toutes ses formes et d'en montrer le côté réducteur. La pornographie objective le sexe, elle en fait une marchandise parmi d'autres ; toutes ces sexualités le fécondent au contraire, elles lui ouvrent des possibilités de relations multiples et renouvelées.

Certains objecteront sans doute qu'il y a quelque abus de langage à nommer sexualités des modalités si diverses : qu'y a-t-il de commun entre « faire l'amour », « se shooter », « s'éclater » dans une célébration collective, frôler la mort dans un exploit extrême, et... faire un rêve ? Ce sont là en effet des expériences spécifiques et que nous avons tout intérêt à distinguer dans l'existence courante. Pourtant, dans l'inconscient, qui est notre lieu de vérité, c'est autre chose : toutes ces modalités s'équivalent, s'échangent, se remplacent ; l'exigence de jouissance y est telle qu'on fait feu de tout bois et que tout est mis sur le même plan. Pour l'inconscient, un moment de jouissance est un moment de jouissance sexuelle, et dans l'instant chacun vaut largement tous les autres. Ce qui paraît distinct au niveau de notre vie consciente appartient en profondeur à la même économie sexuelle. Notre inconscient est réaliste, et comme c'est lui qui mène le jeu, les cinq modes d'accès au plaisir que j'ai repérés jusqu'ici ne sont pas autre chose que les prolongements d'une seule et même exigence. Ce sont comme les cinq doigts de cette main invisible et omniprésente qui tire toutes les ficelles de nos actions. Le sexe, notre

## *Défi à la pudeur*

sexe, se trouve ainsi porteur d'une multitude de plaisirs qui partent dans toutes les directions. C'est pourquoi notre je éprouve tant de difficultés à y mettre un peu d'ordre, à organiser toutes ces modalités d'accès au plaisir de façon cohérente. Ce n'est jamais partie gagnée<sup>1</sup>.

Il lui serait d'ailleurs impossible de mener à bien cette articulation si mouvementée, surtout aujourd'hui, si *je* n'était pas porté en profondeur par une autre aspiration qui prend sa source dans la partie la plus inconnue de lui-même et dont seuls les créateurs et les poètes sont capables de témoigner.

---

1. J'ai développé l'origine de ces cinq formes de sexualité et les difficultés qui en résultent dans *L'irrésistible pouvoir du sexe*, *op. cit.*

## Les images inspirées et leurs enseignements

Le monde contemporain ne nous apporte pas seulement des images frelatées du sexe : il nous en offre d'autres, produites par les artistes contemporains, qui constituent en certains cas d'authentiques chefs-d'œuvre. Certes, il y a toujours eu des périodes où les tableaux trop déshabillés ont été mal accueillis ou mal supportés, Michel-Ange lui-même en a fait l'expérience à ses dépens, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui où l'art bénéficie d'un prestige qu'il a rarement connu jusqu'ici. Cela dit, ces œuvres n'ont rien de commun avec celles qu'engendre l'exhibitionnisme ambiant, elles se situent même aux antipodes.

C'est pourquoi il ne suffit plus de leur donner leur place ou de se réjouir de l'accueil qu'on leur réserve, il faut aller plus loin : se demander pourquoi et en quoi elles n'ont rien à voir avec la pornographie, et comment s'en inspirer pour lui faire contrepoids. Certains éducateurs et enseignants procèdent de façon très directe : ils emmènent les jeunes et les enfants dans les musées pour qu'ils apprennent à faire eux-mêmes la différence. C'est souvent l'occasion de débats très intéressants en effet, j'ai pu en avoir quelques échos à propos de l'exposition Matisse-

## *Défi à la pudeur*

Picasso au Grand Palais fin 2002. Mais ce n'est jamais qu'un premier pas dans un travail de longue haleine. Car la peinture n'est pas la seule à produire ces images, d'autres nous sont données aussi dans des essais ou des poèmes qui ne sont pas toujours accessibles au jeune public et qui ont beaucoup à nous apprendre elles aussi.

C'est donc à nous adultes de nous poser d'abord la question et de la répercuter ensuite à chaque fois que l'occasion se présente : qu'est-ce qui fait la différence entre les productions esthétiques d'origine obscène comme celles que nous offrent certaines publicités, où le sexe est rabaissé et utilisé à des fins mercantiles, et les œuvres directement inspirées par le sexe et qui n'ont d'autre but que d'en faire ressortir la beauté ?

*L'art ne dissocie pas,  
il unit les contraires*

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de le souligner : l'inconvénient majeur des images obscènes, fussent-elles les plus élaborées, vient de ce qu'elles provoquent parmi ceux qui les voient le clivage, la division, la dissociation, du simple fait qu'elles sont elles-mêmes fondées sur une coupure voulue et entretenue à dessein. Elles nous séduisent en nous montrant des corps superbes, des lignes magnifiques, des décors somptueux, souvent surfaits, et elles font passer des scénarios de possession, d'exploitation, d'abus pervers qui sont en contradiction flagrante avec leurs apparences. Cette coupure est voulue, poussée aussi loin que possible, car plus elle est radicale, plus l'image est brutale, choquante, pénétrante, surtout quand elle atteint des sujets particulièrement sensibles à ses charmes.

Ce dévoilement voulu et forcé est en contradiction fla-

grante avec la réalité sexuelle vécue la plus courante. Quand un jeune se sent vraiment attiré par une autre personne, qu'elle le séduit et suscite en lui des mouvements qui le bouleversent, sa première réaction est sans doute d'ordre physiologique, nul ne songerait à le nier, mais ce n'est pas la seule. S'il est vraiment touché, on va le voir fredonner certaines chansons qui traduisent ses sentiments les plus intimes, se passer son CD préféré, rechercher de beaux cadeaux à la hauteur de ses sentiments, se replonger dans ses rêves... Parfois même l'envie lui prendra d'écrire un poème ou de rédiger des lettres d'amour : les plus grands parmi nos poètes n'ont-ils pas trouvé leur inspiration première dans des expériences de ce type ? Ce qui ne les a pas empêchés d'être des amants enfiévrés ! Cette double réaction peut faire sourire, elle est pourtant parfaitement en phase avec ce qui se joue dans des moments de ce type. Elle tient à la spécificité de la sexualité humaine qui ne parvient finalement à trouver la formulation qui lui correspond que dans la musique, la poésie, la peinture, ou dans toute autre forme d'expression esthétique.

Pourquoi ? Parce que l'art possède cette propriété étonnante de surmonter ce qui fait probablement le plus grand mystère de la sexualité humaine à nos yeux : sa dualité constitutive. Dans sa forme, ses moyens d'action, c'est une sexualité animale, un comportement typique des mammifères supérieurs, et cependant, dans son fond, elle mobilise en nous toute une gamme d'expressions indicibles. D'un côté, l'image de référence est constituée par un organe sexuel pénétrant un orifice sexuel, et de l'autre, elle comprend un ensemble de plaisirs fondés sur des poussées intérieures à la recherche du langage qui leur correspond. La sexualité mobilise en nous ce qu'il y a de plus charnel, de plus animal, de plus corporel, alors que sa source se situe dans la partie la plus intime, la plus liée à l'histoire de chacun. Elle joue sur le registre génital et

## Défi à la pudeur

physiologique, des émotions qui sont d'une richesse et d'une densité telles que toutes les expressions du monde ne parviendront jamais à l'épuiser. L'obscénité exploite cette différence en la poussant à l'extrême pour exploiter les hommes, l'art a la capacité étonnante de faire se rejoindre les contraires pour provoquer les véritables chocs émotionnels dont le sexe est porteur.

Les auteurs modernes se sont beaucoup exprimés à propos de ce paradoxe. Georges Bataille n'est pas un écrivain qu'on peut taxer d'angélisme, et pourtant il n'hésite pas à mettre sur le même plan la sexualité et la poésie. « L'activité sexuelle, ravalée d'habitude au rang de la viande comestible [de la chair], écrit-il, a le même privilège que la poésie<sup>1</sup>. » Octavio Paz pousse la comparaison plus loin encore : « Ce que nous montre le poème, nous ne le voyons pas avec nos yeux de chair, mais avec ceux de l'esprit [...] n'est-ce pas ce qui survient dans le rêve et la rencontre érotique ? [...] La relation entre érotisme et poésie est telle qu'il est possible d'affirmer, sans affectation, que le premier est une poétique corporelle, et la seconde une érotique verbale<sup>2</sup>. » Ce que chaque être humain cherche à dire dans et par son corps sexué, le poète a le don de le traduire dans son écriture. « Le truc sexuel est spirituel, bien entendu, écrit Philippe Sollers, contrairement à ce que voudrait nous faire croire son organisation en viande disponible<sup>3</sup>. » Et Claude Louis-Combet de conclure qu'« il n'y a pas seulement une continuité mais une substantialité essentielle entre la matière d'une prose inspirée et la sensorialité d'amour<sup>4</sup> ».

Les adolescents en quête de musique ou de poésie

---

1. G. Bataille, *L'Érotisme*, Minuit, 1957, p. 170.

2. O. Paz, *La flamme double*, Gallimard, 1993, p. 14 et 15.

3. P. Sollers, *Cavale*, Gallimard, Le Monde, 2001.

4. C. Louis-Combet, *Le chemin des vanités d'Henri Maccheroni*, José Cori, 2000, p. 60.

sont donc en bonne compagnie : ils ne font que répondre à une exigence qui est inhérente à leur sexualité et il y a mille et une façons de le leur signifier. Ils se situent par là aux antipodes de la pornographie. Certains artistes ou écrivains toutefois ont été plus loin encore dans leur démonstration : ils ont conçu leur production à partir de représentations obscènes pour en faire des œuvres authentiques. Ils démontrent ainsi que la vision des images les plus frelatées fond comme neige au soleil à partir du moment où on donne la priorité à la créativité.

*L'art est iconoclaste,*  
Les Demoiselles d'Avignon

Dans la peinture contemporaine, les exemples de représentation du sexe sont légion, depuis en particulier que le mouvement romantique est parvenu « à imposer le mythe de l'artiste inspiré qui échappe aux lois communes<sup>1</sup> ». Dans le sillage de ce mouvement, les écoles qui se sont succédé ont rivalisé d'audace en la matière, l'exemple le plus connu depuis peu étant le fameux tableau de Courbet : *L'Origine du monde*, d'abord réservé à quelques initiés, et qui est tombé aujourd'hui dans le domaine public<sup>2</sup>. Pourtant, ce n'est pas celui qui

---

1. J.-C. Bologne, *Histoire de la pudeur*, Hachette-Littératures, 1995. Un exemple particulièrement évocateur de cette période est celui de *La Mort de Sardanapale*, de Delacroix, où les commentateurs ont souligné l'érotisme des postures féminines. Mais il y a aussi les nombreuses représentations de baigneuses, de danseuses, etc.

2. Le tableau représente une femme les cuisses ouvertes, son sexe largement exposé en gros plan. Le commanditaire, un diplomate turc, Khalil-Bey, l'avait caché dans un cabinet de toilette, masqué par un rideau, pour le contempler en secret. Ce tableau est ensuite passé chez d'autres amateurs, notamment Jacques Lacan, qui l'avait dissimulé derrière deux panneaux coulissants peints par André Masson. E. Roudinesco, *Jacques Lacan*, Fayard, 1993, p. 249.

## *Défi à la pudeur*

me retiendra ici dans la mesure où il colle un peu trop à la réalité proprement dite.

L'exemple le plus probant dans la peinture contemporaine se situe quelques décennies plus tard, avec une œuvre majeure qui a constitué un tournant capital dans l'itinéraire artistique de Picasso : *Les Demoiselles d'Avignon*<sup>1</sup>. On raconte volontiers aux visiteurs qui se pressent aujourd'hui devant cette toile au Musée d'art moderne de New York qu'elle a été conçue à partir de la vision que le peintre se faisait d'un bordel de Barcelone qui portait cette appellation, et donc à partir de prostituées postées dans des poses provocantes. On leur explique aussi comment l'artiste a travaillé des mois dans la plus totale solitude pour parvenir à tirer de cette vision une harmonie discordante de formes et de couleurs qui font de ce tableau un authentique chef-d'œuvre. Les esquisses et les carnets retrouvés par la suite montrent comment il est parti d'une banale scène de bordel – un marin et un carabin face à cinq prostituées, avec au premier plan un vase à boire et des pastèques –, pour en arriver jour après jour à cette peinture de type cubiste où l'on ne perçoit plus que des silhouettes féminines stylisées à la façon des figures primitives remplissant tout l'espace de leur présence<sup>2</sup>. Ce qu'on ne leur explique pas, c'est comment il est possible de représenter une scène sexuelle dans sa réalité la plus crue et la plus marginale, sans tricher avec la réalité, en la métamorphosant de telle façon qu'elle éveille chez nombre de spectateurs une intense émotion esthétique, au point qu'elle est considérée aujourd'hui comme l'une des grandes réussites de l'art contemporain.

Cette réussite tient d'abord au sujet lui-même : Picasso

---

1. Picasso a peint cette toile en juin-juillet 1907 à Paris, il avait alors vingt-cinq ans.

2. Le musée Picasso a édité en 1988 deux volumes qui retracent, grâce aux carnets retrouvés, toute cette évolution.

représente l'équivalent d'une scène primitive classique, et donc un fantasme originaire qui nous concerne tous. Il n'est pas rare que l'enfant imagine les femmes qui s'accouplent, y compris sa mère, comme des prostituées ; les figures du marin et du médecin se prêtent particulièrement bien à incarner le partenaire masculin, de même que la coupe et les fruits sont là comme des métaphores des objets du désir. On pourrait donc penser que Picasso vient simplement confirmer la place prépondérante que tient ce type de fantasme dans l'inconscient de chacun et l'influence qu'il exerce à travers la fascination actuelle pour les images directes. Ce serait le cas s'il en était resté à ses premières esquisses. En réalité, au fur et à mesure qu'il avance dans sa composition, il inverse la dynamique que j'ai décrite pour expliquer comment la plupart des jeunes et même des adultes se laissent impressionner par la scène en question. C'est ce qui fait l'intérêt majeur de cette œuvre : au lieu d'adopter une attitude simplement passive, de laisser cette représentation écraser ses fantasmes propres pour avoir prise sur lui, il se sert de la poussée profonde éveillée par cette scène de bordel pour la déconstruire, la démonter pièce par pièce, la réduire en morceaux.

Résultat : au lieu de rester sous l'emprise de la scène pornographique, de la laisser pénétrer et avoir prise sur lui, il fait resurgir les impressions qui l'ont saisi au plus profond quand il en a été frappé, et il s'en sert pour la détruire et construire autre chose. Finalement, et c'est probablement ce qui nous touche le plus, il jette sur sa toile une fresque faite de figures dites primitives, qui fait écho autrement à ses vécus archaïques enfouis, totalement informulables, et il leur donne vie et les rend communicables par la grâce de l'art pictural extraordinaire qui l'anime, en s'imposant des exigences esthétiques qui sont inconnues à l'époque et qui vont émerger peu à peu.

Je n'ai pas fait ce détour par Picasso pour qu'on pro-

## *Défi à la pudeur*

pose nécessairement aux jeunes d'aller voir ses tableaux, les siens ou d'autres du même type d'ailleurs. Ce peut être extrêmement instructif, mais tous n'y sont pas disposés. Je l'ai fait pour qu'ils suivent son exemple, toutes proportions gardées bien sûr. Car Picasso est un maître, pas seulement en peinture, mais aussi en matière de remise en cause des images toutes faites. Si quelqu'un était porté à se laisser impressionner par les scènes les plus obscènes, les plus directes, c'est bien lui, et sans doute en raison d'un fort investissement initial. Il est passé par la passivité du bordel, il a d'abord cédé au pouvoir qu'exerçait sur lui la scène primitive, mais il s'est lancé aussitôt dans une activité créatrice débordante pour critiquer la vision qu'elle lui imposait, il l'a démontée, il l'a mise en morceaux. Pour dire cela en termes de sexualités, il s'est servi de la sexualité fondamentale pour attaquer et détruire la vision toute faite de la sexualité la plus immédiate et défier tous les idéaux qu'on lui avait imposés jusque-là. Il a construit sa propre vision de la sexualité en remettant au premier plan les impressions inscrites au plus profond de lui-même.

Au nom de quoi les jeunes ne seraient-ils pas capables d'en faire autant ? Si on les informe de façon appropriée, ils sont armés pour s'en prendre à leur tour aux images pornographiques qu'on leur assène et pour les critiquer, les mettre en pièces comme ils savent si bien le faire quand on leur impose des idées toutes faites. Non pas seulement en s'appuyant sur des critères moraux ou esthétiques qu'ils sont par trop portés à contester, mais en se fondant sur l'émotion que ces images ont fait surgir en eux. Qu'ils sentent monter à ces visions obscènes des forces incroyables et qu'ils souhaitent enfin en jouir, c'est normal. Mais ils n'en jouiront vraiment qu'en les captant à leur propre profit, et en profitant de la rage que ces forces leur inspirent pour picturer ces images qui ne sont que des leurres et des

appâts trompeurs. Or c'est possible : témoin le fait suivant survenu en avril 2001 et qui n'est probablement pas unique en son genre. On avait placardé au voisinage d'un collège une publicité présentant une femme nue, à genoux, à demi renversée et tenant ses seins à deux mains. Il n'a pas fallu longtemps pour que l'affiche soit recouverte de graffiti injurieux.

Encore faut-il avoir une idée de ce qui donne à un être humain les moyens de réagir de la sorte. Comment peut-on à la fois se laisser émouvoir au plus profond par une image abâtardie et s'en prendre en retour à elle au point de brûler ce qu'on a adoré ? En donnant la priorité à ce que j'ai appelé la sexualité du je, à nos propres désirs et fantasmes ? Cela ne suffit pas. Pour clarifier les ressorts nécessaires à ce retournement absolument vital dans le contexte où nous sommes, il faut se référer à ce que j'ai appelé précédemment la sexualité fondamentale. Elle se manifeste en tout premier lieu à la puberté comme une force d'éclatement, de dissociation, qui pousse l'adolescent à l'anarchie la plus complète au point qu'il ne sait plus parfois qui il est. C'est cette force-là qui le rend apte à s'en prendre aux images obscènes, comme Picasso l'a fait. À ce moment, les sensations primaires fortement investies se précipitent en quelque sorte sur ces images et les détruisent parce qu'elles ne correspondent en rien à leur teneur profonde. Tous les grands mouvements iconoclastes ont procédé de cette façon. L'adolescent a donc en lui toutes les ressources voulues pour mener le combat qui s'impose contre les images qui barrent son horizon sexuel. Si l'exhibitionnisme pornographique est une injure à la sexualité, la réaction iconoclaste est une façon de la lui renvoyer.

Il est curieux de constater que c'est précisément le sort que l'on réserve parfois aux plus grands chefs-d'œuvre de l'art. Le tableau de Léonard de Vinci, *La Joconde*, est l'un de ceux qui ont suscité le plus de réactions vio-

## *Défi à la pudeur*

lentes : on l'a affublé de tous les oripeaux possibles et imaginables, on s'est amusé à le déformer, à le démultiplier, à le démantibuler en plusieurs morceaux ! Il n'est sans doute pas un grand tableau au monde qui ait provoqué autant de contrefaçons déplacées. Pourquoi ? Parce qu'il provoque une fascination analogue à celle du sexe lui-même, et que celui qui se sent soumis à son pouvoir cherche à s'en dégager. La déconstruction et la remise en cause des images sexuelles toutes faites sont absolument nécessaires pour accéder à ce qu'elles nous font ressentir. Dans le cas présent, toutefois, on est en droit de penser que ceux qui agissent de la sorte ont tendance à se tromper de cible !

### *La communion à la nature, Le Chemin des vanités*

S'il existe beaucoup de peintures qui prennent directement ou indirectement le sexe pour objet, la littérature n'est pas en reste, surtout ces dernières décennies. On n'a jamais recensé autant de romanciers, et surtout des romancières, qui ont le sexe comme seul et unique sujet : c'est une véritable profusion. Ils « surfent » pour la plupart sur la vague exhibitionniste actuelle, et s'il n'est pas question de mettre leurs productions sur le même plan que les images pornographiques – elles ne jouent pas du clivage que j'ai signalé –, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elles ne contribuent guère à en atténuer les effets. On y retrouve le même réalisme cru et direct, la même volonté de tout dire, de tout montrer, la même surenchère à qui en dévoilera davantage et franchira un nouveau pas dans la mise au jour des orgies corporelles, la même dépendance aux circuits commerciaux<sup>1</sup>.

---

1. « Le style de ces ouvrages nous éloigne de la littérature romanesque pour devenir autre chose, entre documentaire et caméra

À l'extrême opposé de cette littérature sexualisante, quelques ouvrages abordent la question de la vision du sexe aussi directement, mais avec un art et une sensibilité infiniment plus exigeants. De ce fait, ils n'obtiennent pas le même succès médiatique que les ouvrages précédents et il faut souvent beaucoup de persévérance pour les trouver chez les libraires. Je n'en prendrai qu'un seul exemple : il s'agit du livre de Claude Louis-Combet, intitulé *Le chemin des vanités d'Henri Maccheroni*<sup>1</sup>. L'auteur confie dans les premiers chapitres de ce livre en termes extrêmement poétiques sa découverte progressive de la vision du sexe de la femme, et il consacre les suivants à commenter une œuvre photographique absolument stupéfiante : il s'agit des deux mille photographies du sexe d'une femme réalisées et publiées par H. Maccheroni et d'une série de photos où il s'agit cette fois de vulves maquillées, grimées, autrement dit de véritables portraits de sexes. L'avantage de ce livre est donc de nous confronter à deux modalités créatrices successives : l'écriture et la photographie.

En décrivant sa première découverte du sexe féminin, Claude Louis-Combet met d'abord l'accent sur son expérience intérieure : « La nécessité de voir – de voir enfin – avait commencé pour lui dans la nuit la plus profonde, celle-là même qui provoque les rêves et les hausse au-dessus des raisons et des devoirs » (p. 13). Il inscrit donc cette vision dans la suite logique du premier temps de

---

subjective. On a beau s'enthousiasmer de l'appropriation de l'éros par les femmes, y voir un acte néoféministe, ces livres sont d'abord le pendant littéraire de la vague du porno amateur qui s'est emparée de films X... Les scènes d'amour deviennent des descriptions anatomiques, frappées de la même pauvreté stylistique. » X. Deleu, *op. cit.*, p. 45.

1. Publié chez José Corti en 2000, avec plusieurs reproductions d'H. Maccheroni. Les chiffres entre parenthèses renvoient aux pages de cette édition.

l'expérience sexuelle telle que je l'ai reconstituée avec Éric, lorsque je l'ai ramené à ses premiers rêves érotiques et à la sexualité du je. La nécessité de voir au sens profond du terme surgit du rêve, et il n'y a rien d'étonnant si le narrateur cherche aussitôt à y retourner et à fermer les yeux : « Il voulait d'abord voir, ensuite regarder, enfin ayant clos ses paupières et renoncé à l'ordinaire vision des choses, retrouver en lui-même dans les profondeurs les plus paisibles de son cœur, et pour cette éternité temporelle qu'est l'application de l'esprit à la beauté, l'image qui lui avait, une fois pour toutes, ouvert la face » (p. 15). Il parle à ce propos « du baptême du regard » (p. 17), et ajoute : « ici devait s'achever l'enfance ».

Grâce à cette rencontre ineffable, il retrouve l'origine de tout un monde de sensations à jamais oubliées et parvient à les unifier dans la relation à l'aimée : « Si son âme sensitive était porteuse d'une racine, c'était ici son point d'origine » (p. 32). « Car il commençait à entrevoir, à la pure exposition de cette vulve absolument aimée, et dans le suspens indéterminé du temps comme du désir, à quel point toutes les expériences antérieures de ses sens, avec leur inquiétude, leur obstination, leur insatisfaction ou leur plénitude, l'amenaient à cette immense et minuscule plage de chair où il rêvait maintenant, revenu à l'origine de tous ses rêves et rêveries » (p. 29). Par la suite, il se voit privé de la possibilité de retrouver la femme qui lui avait permis cette première expérience et il ne peut s'empêcher d'aller voir une prostituée. Il vit donc à sa façon l'expérience sexuelle sous sa forme la plus physique, et confie sa désillusion : « Il semblait voué à une forêt d'ersatz et d'artifice (...), il ne croisait que des ombres pour se repaître » (p. 43). C'est alors qu'à nouveau il se tourne vers l'écriture et parvient comme le peintre à métamorphoser l'expérience de la chair en œuvre d'écriture : « L'image de la femme offrant son sexe d'amante, s'offrant toute par

son sexe d'amante, ressuscitait la même manière d'émotion : des mots montaient, se faisaient jour, s'extrayaient de leur puits de silence, accédaient à la forme rythmique, obscure et transparente du poème » (p. 48). On retrouve donc ici le double mouvement de soumission à la vision du sexe puis de retour sur l'image immédiate pour la mettre en cause, qui permet à l'artiste de retrouver les sensations premières et de les traduire en des termes d'une beauté singulière. Le sexe n'est beau que grâce et par ce regard intériorisé qui le recrée à partir de tout ce qu'il a fait surgir.

Claude Louis-Combet ajoute toutefois qu'il est parvenu à opérer cette métamorphose grâce à sa perception spontanée de l'analogie intrinsèque qui existe entre le sexe et la nature : « Il n'avait jamais cessé de scruter le mystérieux mariage de la terre et des eaux dans les marais, et ce qui s'offrait à sa contemplation à présent, c'était l'évidence magnifique et la pure essence de ce chavirement. Il s'était souvent, dans son enfance, installé au bord d'une ornière trempée dont il observait le frémissement, les passages de vivants, les traces, et maintenant il se penchait sur la mère de toutes les ornières, guettant ce qui sourdrait » (p. 27). Pour O. Paz aussi, l'expérience sexuelle et l'expérience de la nature sont indissociables, et nous souffrons aujourd'hui de les avoir totalement séparées : « La ressemblance, la parenté entre la montagne et la femme, entre l'arbre et l'homme, sont des ressorts du sentiment amoureux<sup>1</sup>. » L'analogie que je me suis permise en commençant ce livre entre l'écologie et le respect du sexe a ses racines dans cette proximité première et elle prend ici tout son sens. Le sexe représente la part charnelle et animale de l'être humain, c'est vrai, mais cela ne signifie pas qu'il le rabaisse ou le ramène à ce qu'il y a en lui de plus

---

1. O. Paz, *op. cit.*, p. 198.

## Défi à la pudeur

misérable comme l'a donné à croire un certain moralisme religieux, au contraire : cela veut dire que, grâce à lui, il communique et participe à l'immense mouvement qui anime tous les êtres.

Quand un jeune sujet a eu l'occasion de communier vraiment en profondeur dans son enfance à la vie animale et végétale et qu'il s'est laissé émouvoir par les mille et une sensations qu'elle suscite ; quand il a goûté vraiment la luxuriance des forêts, des torrents, des montagnes, des écuries, des étables, et que tous ses sens ont vibré à leur contact, il retrouve au moment de l'adolescence un ensemble de sensations qui font écho à sa vision du sexe et qui lui servent de relais pour rejoindre les vécus primaires les plus enfouis. Il dispose là d'une puissance poétique préexistante et il n'aura aucun mal à y trouver des équivalents et des comparaisons qui enrichiront le langage de l'amour et l'aideront à émerger de toutes les entreprises réductrices qui le menacent. Les jeunes seraient sans doute en bien meilleures conditions dès leurs premières rencontres s'ils avaient d'abord eu, eux aussi, la possibilité de s'immerger dans la nature et de l'aimer vraiment. De ce point de vue, les adolescents des siècles derniers qui vivaient pour la plupart dans les campagnes étaient certainement dans de meilleures conditions pour ressentir toutes les richesses sensorielles dont le sexe est porteur. C'est là bien sûr un paradoxe, mais il n'est qu'apparent. On reproche le plus souvent aux images pornographiques leur aspect bestial, terre à terre, purement animal. En réalité, c'est leur côté mécanique, automatique, et machinique qui pose vraiment problème, c'est la réduction du rapport sexuel à une machinerie bien huilée et la plus productrice de plaisir possible. Comme l'écrivait récemment Christophe Bataille, « la pornographie, c'est la platitude de l'écriture (...), c'est la langue des sourds, pourtant si fiers de leurs gueuloirs<sup>1</sup> ».

---

1. Dans *Le Monde* du 15 octobre 2002.

*L'art et la transcendance du sexe :  
les photos d'H. Maccheroni*

Claude Louis-Combet rend compte ensuite dans son petit livre de sa rencontre avec quelques-unes des *Deux mille photos du sexe d'une femme d'Henri Maccheroni*. Voilà donc cette fois des représentations sexuelles directes, immédiates et sans fioritures, qui se présentent comme des œuvres. Serions-nous à nouveau confrontés à la vague exhibitionniste qui aurait tout emporté sur son passage, y compris les artistes les mieux inspirés, et faut-il mettre ce genre d'image sur le même plan que les cassettes ou les images pornos répétées sur nos murs ? À première vue, on serait tenté de le croire et de ne voir en Maccheroni qu'un obsédé du sexe qui se soulage en répétant son obsession à l'infini.

C'est pourquoi il faut le regard d'un autre artiste, d'un poète, pour nous aider à faire la différence, et l'enseigner à notre tour aux plus jeunes. Pour Claude Louis-Combet, cela ne fait aucun doute : « un *espace infini* sépare, à nos yeux, la production photographique érotico-pornographique de la recherche esthétique, poétique et quasiment métaphysique et mystique menée par Henri Maccheroni » (p. 71). On pense en particulier aux publicités Benetton des années passées alignant des sexes en séries. Pourquoi n'est-ce pas la même chose ? En raison d'abord de sa *puissance de renouvellement* : « Ici, le travail ne consiste pas en une succession monotone de séries, mais dans la modulation inépuisable d'une suite, au sens musical du terme » (p. 69). On y retrouve également exprimée de mille et une façons la *conaturalité intrinsèque entre le monde végétal et animal et le sexe*, dont je parlais précédemment, et plus précisément « l'essence charnelle, florale et animale, du sexe de la femme, et de la

## Défi à la pudeur

femme par là même » (p. 69). Par le fait même, « l'image du sexe n'est pas limitée par le sexe, elle le transcende, elle en porte l'au-delà, elle en exalte l'aura – génératrice de l'émotion, de la fixation amoureuse, à perte de rêverie » (p. 72). « Rares en effet sont les vues qui offrent une perspective sur l'ensemble de la vulve. La plupart du temps, l'image s'organise autour d'un détail de la chair sexuelle » (p. 73).

Bien plus, et c'est finalement le plus important, *l'image photographiée du sexe en continu conduit à la rencontre de l'autre en ce qu'il a de plus inaccessible*. On est donc loin, très loin, cela va de soi, des représentations du corps physique dans sa matérialité immédiate et entière et de la prétention d'objectivité absolue qui le transforme en objet de consommation immédiate : « Le regard est ici l'organe et le lieu de la rencontre et de la communion, dans l'évidence flagrante que la chair ainsi montrée et accomplie n'est pas seulement chair, mais *qu'une âme diffuse rayonne en elle...* [cette âme] se tapit au plus noir de la photo, dans la réserve d'ombre dont tout le reste est issu » (p. 74 et 75). Que l'on puisse parler de la vision de l'âme de la femme face à une série de reproductions de ce type en scandalisera sans doute certains, et pourtant n'est-ce pas la seule façon valable de signifier aux jeunes, subjugués par cette vision, qu'elle demande le respect, et que le viol, sous toutes ses formes, équivaut à piétiner cette âme et à la ravager ?

H. Maccheroni a produit également un certain nombre de photographies où il présente le même sexe de femme, mais cette fois maquillé, grîmé, pour lui donner des aspects fantasmagoriques extrêmement impressionnants. Claude Louis-Combet y voit l'équivalent aujourd'hui des figures rupestres, soulignant le caractère sacré de la vulve étant donné sa puissance d'évocation primitive. C'est « l'élément par excellence » (p. 96). Cela ne fait que confirmer ce qu'il veut nous signifier dans cette

œuvre inclassable : un sexe féminin égrené à longueur de photographies différentes nous achemine vers ce que Guy Rosolato appelle l'inconnu du sexe maternel dans son inépuisable mystère.

Voilà qui donne au sexe une dignité qui en étonnera plus d'un, y compris parmi ceux qui pourtant passent leur vie à le servir comme s'il était leur seule et unique divinité. Les anciens n'étaient pas aussi hypocrites et ils n'hésitaient pas à appeler les choses par leurs noms, à les montrer sous leur véritable jour : pour eux, le sexe était une véritable divinité qu'ils honoraient sous des vocables multiples, au point qu'on en retrouve encore aujourd'hui de très nombreuses reproductions dans les vestiges égyptiens, grecs et romains, sous la forme de phallus dressés ou de dieux protecteurs à tête phallique. À l'âge d'or de l'Égypte, le dieu Min dresse son sexe en signe de fertilité. À l'époque romaine, la célébration de certains mystères très réputés, comme ceux d'Éleusis, culminent avec l'union de Jupiter et Perséphone et lui consacrent un véritable culte. Les diverses célébrations du dieu Bacchus rivalisaient en manifestations dédiées à sa gloire. Quant au dieu Priape, une espèce d'épouvantail sculpté, perpétuellement en érection, il règne en maître dans les bois et les champs. L'iconographie de certains temples hindous affiche des scènes d'accouplement très explicites pour souligner leur appartenance à la sphère du sacré. J'ai rappelé aussi à propos de l'histoire d'Eugénie qu'on trouve dans certains chapiteaux romans des représentations de vulve on ne peut plus évidentes.

Pour O. Paz, « la croyance en la métamorphose [celle du sexe en particulier] s'était fondée, durant l'Antiquité, sur la communication entre les trois mondes : le surnaturel, l'humain, et celui de la nature<sup>1</sup> ». J'ai déjà évoqué à diverses reprises la place indispensable de la nature et

---

1. *Op. cit.*, p. 198.

## *Défi à la pudeur*

de l'humain, c'est la première fois qu'il est question directement ici de surnaturel, d'au-delà, de divin. La poésie de Claude Louis-Combet ne cesse d'y insister, le sexe appartient à la sphère du sacré, il est indispensable à son incarnation sur terre, à la métamorphose et à la transformation de tout ce que nous vivons.

Je ne pense pas que l'on puisse faire pièce à l'invasion pornographique de façon efficace et durable sans aller jusqu'à rétablir cette dimension de transcendance. Reste à savoir comment. Ce ne sont pas les religions actuelles qui nous aideront beaucoup à réussir dans cette tâche : elles sont pour la plupart crispées sur la sexualité idéale, le moralisme y a pris presque partout le pas sur la foi véritable, et elles ont instauré une séparation entre le sacré, la nature et l'homme qui rend la reconnaissance de la transcendance du sexe de plus en plus aléatoire. Les grands mystiques comme sainte Thérèse d'Avila et surtout Jean de la Croix sont parvenus à rétablir cette communication à certains moments privilégiés de leur existence : leurs écrits nous ont laissé des témoignages assez renversants de cette intrication intime entre le sexe et le divin, mais on s'est bien gardé d'en tirer les leçons. Il y a toutefois une façon laïque de reprendre l'enseignement du passé. Elle consiste à dire et à rappeler que le sexe représente ce qu'il y a de plus sacré chez un homme ou une femme, car c'est par lui qu'il communique avec la partie la plus inconnue de lui-même et participe à des émotions qui le dépassent complètement. Il est en prise directe avec notre inconscient, et nous fait communier à ce qui nous dépasse et que nous ne pourrions jamais connaître complètement. Plus nous voulons nous en assurer la maîtrise en l'objectivant, plus il nous échappe. Le sexe est certes la source de bien des tourments par la complexité de sa structure, par ses exigences imprévisibles, mais c'est l'intermédiaire par excellence entre notre trésor intérieur et le monde où

## *Les images inspirées et leurs enseignements*

nous sommes. C'est par lui et grâce à lui aussi que l'on peut établir une relation avec l'autre d'une intensité et d'une qualité irremplaçables quand on prend le temps de l'investir dans toutes ses virtualités. Le sexe donne accès à notre patrie commune, à l'expérience humaine la plus éprouvante parfois, mais la plus dynamisante aussi. C'est lui enfin qui est à l'origine de la créativité, qui donne aux plus grands génies leur capacité d'expression et qui nous pousse aussi à inventer, à exprimer et à partager nos désirs.

### *Le cri d'une adolescente : Cinéraires de Miriam Silesu*

Les images inspirées que j'ai citées jusqu'ici avaient pour auteurs des sujets masculins, et c'était volontaire, car ce sont eux les premiers fabricants et les principaux consommateurs des images pornographiques : il fallait montrer qu'ils sont porteurs d'autre chose, et qu'il suffit d'ouvrir les yeux autour de nous pour découvrir qu'ils nous offrent des productions autrement stimulantes de la sexualité et nous orientent vers une tout autre façon d'envisager le sexe. Ces images témoignent de réussites aussi, de créations reconnues, appréciées. Je vais toutefois terminer en donnant la parole à une adolescente, une adolescente pour qui le sexe a surtout été une épreuve et qui s'est suicidée un peu avant d'atteindre ses vingt ans. Elle a eu le temps de confier à ses poèmes en quelques lignes, quelques lignes très brèves mais d'autant plus précieuses, l'idée qu'elle se faisait de son sexe, une idée qui contraste tellement avec tout ce qui nous est donné à voir aujourd'hui qu'il vaut la peine qu'on s'y arrête un instant. Sans doute ne trouvait-elle plus en ce monde de répondant à ses intuitions les plus fulgu-

## Défi à la pudeur

rantes, et elle nous a livré en forme de testament quelques-unes de ces images inspirées qu'une adolescente porte au fond d'elle-même et que l'exhibitionnisme collectif aujourd'hui arase et tarit à la source<sup>1</sup>.

Pour elle, le sexe n'est pas un simple organe, il ne fait qu'un avec l'inspiration, la folie qui la saisit et la pousse à écrire : « Le sexe est une folie entre la matière et l'esprit (...), quelle est cette folie qui déchire et élève la tension jusqu'à la perte de conscience ? », ce « sexe qui vibre jusqu'à ébranler l'univers ». À ses yeux, il n'est donc pas seulement matière à image inspirée, c'est *l'image de l'inspiration*, de la création, du bouleversement. L'éveil progressif de la constellation des sexualités sous toutes ses formes chez cette jeune fille a été l'occasion pour elle de communier vraiment au centre de sa créativité et de la laisser s'exprimer dans des mots.

Combien d'adolescents et d'adolescentes aujourd'hui témoignent d'une expérience inverse : ils ne trouvent pas leurs mots, se retrouvent gênés, bloqués, incapables de découvrir leur voie ou leur génie propre du fait que l'éveil de cette source a été trop tôt récupéré et enfermé dans des schémas tout faits ? Je pense en particulier aux inhibitions scolaires : la plupart des cliniciens sont d'accord au moins sur ce point : elles ont souvent leur source dans des problèmes sexuels non formulés ou mal résolus. Pourtant, ces adolescents ne manquent pas d'inspiration eux non plus, ils ne sont pas sans envies, sans passions de toutes sortes. Mais ils paraissent bloqués, fixés, sans capacités de réagir, un peu comme ces soldats solidement armés, mais piégés dans un retranchement cerné de toutes parts dont ils ne peuvent plus sortir.

Ce qu'ils ignorent, c'est qu'ils se sont construit eux-mêmes ce retranchement et que leurs ennemis sont illu-

---

1. Miriam Silesu, *Cinéaires*, Éditions Lettres vives, 2002, préface de Claude Louis-Combet.

soires, car ils confondent la foule des aspirations internes qui les travaillent avec des assaillants du dehors. Leur retranchement, c'est cette vision à court terme dont j'ai dénoncé à diverses reprises les ravages, là où elle se limite à un organe unique, l'œil en l'occurrence, fixé à un objet évident et bien précis, le sexe proprement dit. Cette vision à court terme se conjugue certes sur tous les modes proposés par la publicité, le spectaculaire, les découvertes dernier cri, mais cela revient au même. Voilà à quoi les conduit leur fascination plus ou moins avouée pour le sexe génital et les images pornographiques. Cette vision d'organe à objet, quand elle n'en décolle pas, est celle du voyeur, elle ne vaut guère mieux que celle de l'exhibitionniste. La satisfaction est intense sur le moment, mais l'investissement à long terme est compromis. Tout se passe comme si un homme riche gaspillait d'un coup tout son capital dans un investissement alléchant sans réfléchir à l'avenir. Quant aux soi-disant ennemis qui paralysent l'adolescent et le conduisent à s'isoler dans ce retranchement d'organe à organe, ce sont toutes les autres envies qui l'habitent et qui ne trouvent pas leur place, toutes ces sexualités qui ne parviennent pas à s'exprimer et qui finissent par lui faire peur.

Pourtant, Freud a démontré que ce désir de voir était le moteur essentiel de notre aspiration à apprendre, à savoir, et qu'il fallait s'appuyer en priorité sur lui pour réussir dans nos acquisitions de toutes sortes. Sans doute, mais ce n'est pas exactement du même voir qu'il parle : il désigne alors ce que j'ai appelé le second registre du voir, celui qui se manifeste sous la gouverne de la sexualité du je, et plus précisément dans nos rêves. Ce voir-là se joue entre un organe fictif, omniprésent, ouvert à toutes les sortes de visions possibles, et un objet aux formes et aux aspects multiples jouant de tous les registres de l'expression humaine. Quand je rêve, je vois

## Défi à la pudeur

une scène précise, de type sexuel, mais avec un œil fictif et des représentations qui peuvent varier à l'infini. Tous mes désirs peuvent y trouver à s'y exprimer, et ils ne me font plus peur. Bien plus, je peux y faire entrer progressivement tous les modes d'expression que je découvre grâce aux apprentissages scolaires et autres, ils sont les bienvenus. *L'enfant qui rêve en classe n'est pas un mauvais élève, c'est un élève à qui on n'a pas appris à brancher son savoir sur ses rêves.* C'est là que l'inspiration prend sa source, et c'est en lui accordant la priorité qu'il a le plus de chances de réussir.

Les hygiénistes des siècles derniers mettaient ces inhibitions sur le compte de la masturbation, de l'investissement sexuel trop précoce, et s'en prenaient par conséquent aux excès sexuels de l'enfant ou de l'adolescent. On pencherait plutôt aujourd'hui pour une hypothèse inverse : l'adolescent qui souffre d'inhibitions n'est pas en manque d'envies, il est plutôt submergé par toutes ses potentialités sexuelles dans leur complexité. Il en est encore à la phase anarchique où tous les plaisirs sont bons, allant de l'un à l'autre, sans parvenir à savoir ce qu'il veut. Il n'est pas encore parvenu à réveiller sa créativité propre et donc à donner le primat à la sexualité du je qui est le maître d'œuvre de tous les accès au plaisir, évite qu'il ne se disperse dans toutes les possibilités qui passent à sa portée.

J'ai montré précédemment qu'il considérait parfois les images pornographiques comme de véritables bouées de sauvetage qui lui évitaient de se noyer dans l'océan de ses désirs nombreux et contradictoires. Mais quand il est vraiment sous leur gouverne, l'école ne l'intéresse plus. Étant à la recherche de cohérence, de schémas d'expression, il a tendance à se laisser piéger par les plus immédiats, ceux qui prennent ses désirs au ras de l'expression du corps. Son désir de voir lui offre un excellent vecteur pour assurer l'unité de ses désirs mais il se

trouve alors fixé à un seul et unique objet qui bouche l'accès à tous les autres. C'est normalement à l'enseignement de répondre à sa recherche, de lui fournir les moyens d'exprimer son vécu intérieur avec des mots, des histoires, des techniques, qui lui apportent la cohérence vivante et dynamique dont il a tellement besoin. En réalité, le savoir est le premier remède à son désir de voir, à condition que ce soit le voir de ses rêves, et que les objets qu'on lui propose l'emmènent au-delà des réalités sexuelles immédiates, qu'il l'investisse à partir de ses désirs personnels, à partir de la source de son inspiration, et cela peut demander parfois des années. Cette exigence d'invention, qui est primordiale pour tout être humain, même si elle est appelée à se réaliser dans des productions moins spectaculaires, devient chez lui une absolue nécessité.

Pour Miriam Silesu, l'expérience du sexe n'en est pas moins une épreuve, une exigence difficile à assumer compte tenu de ses aspirations idéales, et elle le dit en des termes très directs. « Le corps est le sexe scandaleux, écrit-elle [...]. Je ne comprends pas ! [...] Mon esprit est ravagé par l'incompréhensible. » Voilà des termes qui parleraient certainement à beaucoup de filles prépubères, lesquelles sont moins préoccupées par la vision du sexe en tant que tel que par les émois de toutes sortes qui bouillonnent et les mettent hors d'elles en certaines occasions. Ce sont de tels propos que l'on fait taire en martelant les images obscènes et les descriptions anatomiques réalistes qui font florès aujourd'hui. C'est d'autant plus dommage que l'expression de cette épreuve apporte aussi aux jeunes la possibilité de mettre en cause sur le mode créatif tous les schémas préétablis et de s'ouvrir aux autres dans des conditions autrement suggestives. Comment peut-on aisément formuler de tels émois, des inquiétudes aussi profondes alors que les adultes répandent partout l'idée d'un sexe banalisé et sans mys-

## *Défi à la pudeur*

tère, et raisonnent en termes de recettes pour réussir le coût sans prendre de risques inutiles ? Où est l'attente de l'autre dans tout cela !

Car la jeune poétesse formule très justement pourquoi elle se laisse quand même emporter par l'émotion du sexe et traverser par la fracture qu'il lui impose : « Sans la sexualité saurions-nous vraiment l'irréductibilité de la présence ? » C'est le sexe qui nous rend présents à nous-mêmes et aux autres, lui aussi qui nous fait communiquer à partir des fondements les plus inaccessibles de l'être. Quand on réduit ce moyen de communication à une simple gesticulation, on le vide de son contenu et chacun se voit renvoyé à sa solitude.

Entre les images obscènes qui prolifèrent aujourd'hui et les œuvres directement inspirées par le sexe, il existe comme le souligne C. Louis-Combet un abîme ; j'ai tenu à le faire ressortir car c'est en méditant sur cette différence-là qu'on a le plus de chances de trouver une issue à la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui. Au total, l'image inspirée n'a qu'un but, révéler la beauté du sexe pour elle-même, en dehors de toute tentative de récupération. Voilà pourquoi elle dépasse si facilement le clivage ou la coupure inhérente à l'expression sexuelle qui est à la fois chair et poésie, pourquoi elle s'en prend systématiquement aux images toutes faites et aux postures stéréotypées pour faire surgir du nouveau, de l'insolite. C'est ce qui la rend à la fois si proche de la nature au sens le plus concret du terme et si ouverte à la transcendance, celle des profondeurs qui nous habitent. Au lieu d'être commandées par la réalité des choses, dans leur matérialité immédiate, les images inspirées sont élaborées sous la poussée des forces intérieures les plus incontrôlables qui constituent l'essence de la sexualité. Elles nous tracent ainsi autant de pistes qui ne vont pas dans le sens de la répression ou de l'in-

*Les images inspirées et leurs enseignements*

terdiction pure et simple, mais qui ouvrent la voie à la redécouverte. On ne crée pas en s'affranchissant du sexe comme Freud l'a pensé un moment en forgeant le concept de sublimation, on crée en lui donnant la priorité absolue, en allant jusqu'au bout de ses exigences, celles qu'il incarne en nous, au plus profond de nous.



## CONCLUSION

### Redécouvrir la sexualité

J'ai écrit en commençant ces pages que l'exhibitionnisme collectif actuel représentait une récupération marchande du sexe, une réaction inconsciente à la complexité du monde, à l'anonymat qu'il impose, à la perte des repères qui s'ensuit, et que c'était une façon aussi de se prémunir des angoisses de la répétition. Il ressort de ce rapide détour par les images inspirées que le remède est pire que le mal puisqu'il n'apporte au monde des adultes qu'un soulagement passager, ponctuel, purement illusoire, et surtout que, ne parvenant pas à résoudre vraiment ces problèmes, il les renvoie sur la génération montante. Avec l'inconvénient majeur qu'ils constituent pour elle un fardeau particulièrement encombrant. On mesure mieux de ce fait les conséquences qui s'ensuivent.

En imposant aux jeunes la pornographie sous toutes ses formes, *on simplifie à outrance la représentation du sexe*, on la réduit à sa plus simple expression, celle de l'organe, de l'objet, et on les laisse d'autant plus démunis pour assumer leur univers intime que la sexualité est faite pour structurer, organiser de l'intérieur : ils risquent à la longue de se sentir plus dépassés encore que leurs aînés. Ils ne voient plus du sexe que la dimension génitale, simplifiée à l'extrême, alors que le sexe chez

## *Défi à la pudeur*

l'homme est au service de tout un ensemble de sexualités qui ont chacune leur rôle et leur nécessité. Ils n'en perçoivent plus l'intrication avec leur forces intérieures les plus vives et ont tendance à en perdre l'accès.

En encourageant indirectement les plus jeunes à s'adonner à la pornographie, on leur fait certes éprouver des sensations immédiates, des plaisirs excitants, mais les schémas *qu'on leur propose sont tellement banalisés qu'ils ne sont plus porteurs de leurs aspirations les plus profondes*, ce qui ne fera à la longue que renforcer la sensation d'anonymat dont on se plaint tellement aujourd'hui. La sexualité se vit apparemment à la surface de l'être, à même le corps, les organes, et pourtant elle s'enracine en des lieux de nous-mêmes qui nous échappent et qui font notre véritable richesse. Coupée de ses racines, elle perd très vite de sa fécondité.

En laissant la pornographie se répandre partout, on leur fournit des repères évidents, massifs, qui crèvent l'écran, mais ceux-ci sont tellement en décalage avec leur vécu le plus authentique qu'ils en sortent plus désorientés encore. *Car les repères dont ils ont le plus besoin sont en eux*, ce sont des mots, des images, des sensations éprouvées dans l'enfance, et ils ne les y trouveront que dans la mesure et dans la mesure seulement où ils vivront la sexualité dans l'inventivité.

Enfin, par la pornographie, on leur donne insidieusement l'impression de dominer les choses : quand un adolescent découvre avec appréhension l'énorme charge émotionnelle qu'éveille en lui la sexualité, il est une proie toute désignée pour les exhibitionnistes pornographes dans la mesure où il cherche aussitôt des idoles toutes faites, des images taillées à sa mesure, qui lui donnent l'impression qu'il peut la contrôler et l'utiliser à sa guise. Il est tout disposé à entrer dans le système mercantile qu'ils incarnent puisqu'ils lui font croire qu'il vient de gagner le gros lot, qu'il a enfin à sa disposition un

trésor de sensations et que la pornographie lui offre les moyens d'en profiter à chaque fois qu'il en aura besoin et sans risques. Il ne se rend pas compte *qu'on cherche ainsi à le placer sous influence*, à le récupérer, à l'enrôler, à se servir de tout ce monde de sensations nouvelles pour le faire entrer dans un système qui dévalue jour après jour le véritable trésor qu'il porte en lui et qui réduit la relation à un rapport de forces.

C'est pourquoi on ne peut plus se contenter de mettre en place des procédures de surveillance, de punition, de mises en garde. *C'est toute notre conception de la sexualité qui est à reconsidérer.* L'exhibitionnisme est sans doute une façon de réagir face aux interrogations de l'univers dans lequel nous vivons, mais la première façon d'y parvenir n'est-elle pas plutôt de *redécouvrir l'immense complexité de l'univers qui est en nous* et qui lui fait largement contre-poids ? On ouvre des perspectives énormes pour tenter de comprendre la matière, et pourtant, en se limitant à envisager les choses sous cet angle, on continue à raisonner pour l'homme comme s'il n'était fait que d'organes et de matières premières ; si l'homme contemporain pouvait accéder aussi clairement à la connaissance de la richesse et de la complexité de l'univers sexuel dont il dispose intérieurement, s'apercevoir que le sexe génital n'en est que l'organe phare, l'organe référentiel, dans un océan de plaisirs innombrables, pulsionnels, idéaux, oniriques, inconscients ; si l'homme savait un peu plus que le réseau énorme des communications qui se développe aujourd'hui n'est rien en comparaison de celui dont il est potentiellement capable, grâce et par la sexualité au sens large du terme ; s'il avait un peu plus l'idée que toutes les créations qui l'émerveillent et dont chaque civilisation a laissé des témoignages impressionnants sont des fruits de la sexualité en ce qu'elle a de plus profond, de plus humain et de plus spécifique, je pense que, peut-être, il sortirait de la course à l'exhibition et

### *Défi à la pudeur*

de la folie qu'elle entraîne, et que non seulement il s'en suivrait un certain apaisement dans le monde de nos relations, mais surtout que nous pourrions aider les générations montantes à se libérer du véritable asservissement que nous leur imposons.

## Table

Introduction. Le devoir d'exhibition.....	11
---	----

### *I. De l'exhibitionnisme individuel à l'exhibitionnisme pornographique collectif*

1. Comment peut-on être exhibitionniste ?.....	29
La pulsion n'est pas la perversion .....	29
Les trois registres de l'expression visuelle.....	32
De la pulsion à la perversion.....	34
Quand l'exhibitionniste ne se contrôle plus .....	35
De la personne au groupe social .....	38
2. « Le sexe et l'effroi » .....	43
Le regard de l'autre .....	44
Le regard du monde .....	46
Un regard aveugle .....	51
Le regard de l'enfant .....	52
3. Les méfaits d'un double langage .....	56
Double langage à la maison .....	57
Double manière d'être dans la vie.....	59

## *Défi à la pudeur*

Double sexualité chez l'enfant.....	63
Double sollicitation chez l'adolescent .....	66
Double discours dans le monde actuel .....	68
Entre refoulement et clivage .....	71
4. Le sexe génital transformé en objet.....	74
Comment s'opère la transformation.....	75
Le plaisir de voir.....	77
Le voir à la période phallique.....	81
Un effet de toute perversion .....	83
La grande supercherie : « J'ai tout vu ! » .....	86
5. Un défi aux idéaux : la pudeur.....	89
À bas tout moralisme ! .....	89
La sexualité idéale .....	91
L'exhibitionnisme, outrage ou défi ?.....	93
Il était une fois la pudeur .....	97
Le manteau de Noé.....	100
L'enfance adulte .....	104

## *II. L'enfant et l'adolescent à l'épreuve des images pornographiques*

1. Les pouvoirs de l'image .....	113
Une mise en relation qui s'impose .....	114
Quand l'enfant et l'adolescent se retrouvent isolés.....	116
Il y a toujours de l'Autre.....	118
Les sirènes de la publicité .....	122
2. Des images aux fantasmes.....	126
L'infinie variété des fantasmes .....	126
Quand le fantasme est pris au mot.....	129

## Table

L'adulte face aux images pornographiques.....	131
Les images pornographiques et l'enfant.....	134
La sexualité de l'adolescent sous influence .....	137
<b>3. Les limites du canal visuel .....</b>	<b>141</b>
Une information parcellaire et orientée .....	142
Le voir et le phallus .....	144
Le phénomène de groupe.....	146
Un comble... à méditer .....	148
<b>4. Les avantages et les inconvénients de la répétition..</b>	<b>152</b>
Un plaisir étonnant.....	152
Qu'est-ce que la répétition ?.....	154
La sexualité fondamentale.....	156
Apprivoiser la répétition .....	159

### *III. La beauté du sexe*

<b>1. Une vision fascinante et trompeuse.....</b>	<b>167</b>
Les confidences d'un adolescent « ébloui ».....	168
Une quasi-hallucination .....	170
Une expérience à risques .....	173
L'expérience féminine .....	174
Quand une femme s'exhibe en pleine église .....	177
<b>2. Une vision émouvante, qu'il faut faire cheminer ...</b>	<b>180</b>
De l'amour du sexe à l'amour de soi .....	180
L'attrait du sport .....	182
Les ravages dus à l'exigence de normalité.....	186
La principale tâche de l'adolescence en matière de sexualité.....	188
La sexualité du je .....	191

*Défi à la pudeur*

3. Les images inspirées et leurs enseignements.....	197
L'art ne dissocie pas, il unit les contraires.....	198
L'art est iconoclaste, <i>Les Demoiselles d'Avignon</i> .....	201
La communion à la nature, <i>Le Chemin des vanités</i> .....	206
L'art et la transcendance du sexe : les photos d'H. Maccheroni.....	211
Le cri d'une adolescente : <i>Cinéraires</i> de Miriam Silesu.....	215
Conclusion. Redécouvrir la sexualité.....	223

## DU MÊME AUTEUR

*Voir Être vu, I, Études cliniques sur l'exhibitionnisme*, PUF, 1981.

*Voir Être vu, II, Aspects métapsychologiques*, PUF, 1981.

*Inversion du sens génital et autres perversions sexuelles*, par Charcot et Magnan, Frénésie 1987, Présentation et commentaire.

*Les voies d'accès de l'inconscient*, éd. Universitaires, 1987.

*Les perversions sexuelles*, « Que sais-je ? », n° 2144, PUF, 1984, 1993, 2000.

*Le transfert dans la clinique psychanalytique*, PUF, 1991, 1999.

*La violence du voir*, PUF, 1996, 2000.

*Les mots pour guérir, la relation thérapeutique*, Payot, 1999.

*Le remords, psychanalyse d'un meurtrier*, PUF, 2000, 2001.

*L'irrésistible pouvoir du sexe*, Payot, 2001.

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Claude Allard  
*L'enfant au siècle des images*

Patrick Delaroche  
*La peur de guérir*

Jean-Marie Jadin  
*Côté divan, côté fauteuil, le psychanalyste à l'œuvre*

Pr Daniel Marcelli  
*La surprise, chatouille de l'âme*

Cet ouvrage, composé  
par Nord Compø,  
a été achevé d'imprimer sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch à Mayenne,  
pour les Éditions Albin Michel  
en janvier 2003.

N° d'édition : 21258.  
N° d'impression : 56127.  
Dépôt légal : février 2003.  
Imprimé en France.

■ Gérard Bonnet ■

# Défi à la pudeur

Quand la pornographie devient  
l'initiation sexuelle des jeunes

L'exhibitionnisme pornographique nous lance aujourd'hui un immense défi qui nous laisse démunis, divisés, sans réponse à long terme. Pourtant, il y a urgence, car cette invasion touche de plus en plus les enfants et les adolescents : pour eux, le passage de la sexualité infantile à la sexualité adulte ne peut se faire qu'au terme d'une élaboration imaginaire où la pudeur tient une place capitale. Cette élaboration est aujourd'hui court-circuitée par la pornographie qui constitue une véritable forme de pédophilie à l'échelle planétaire, s'insinue dans nos relations, au point qu'elle est devenue en quelques années une sorte de nouvelle épreuve initiatique pour les jeunes, la principale en matière de sexualité.

Exemples cliniques à l'appui, Gérard Bonnet montre les difficultés que cela entraîne pour les adolescents et indique comment les accompagner. Plutôt que de se réfugier dans la voie du tout-répressif qui ne ferait qu'intensifier le phénomène, il invite à mesurer notre responsabilité collective et à reconsidérer notre conception de la sexualité à l'aune de la créativité humaine.

*Gérard Bonnet est psychanalyste, membre de l'Association psychanalytique de France, auteur de nombreux ouvrages sur la sexualité et ses composantes, parmi lesquels Voir, être vu, études cliniques sur l'exhibitionnisme (PUF, 1991), La violence du voir (PUF, 1996), Les perversions sexuelles (PUF 2001) et L'irrésistible pouvoir du sexe (Payot, 2001).*



9 782226 136732

© Nonstock M. / Stock Image.

80 7777 0  
ISBN 2-226-13673-8  
18 € TTC